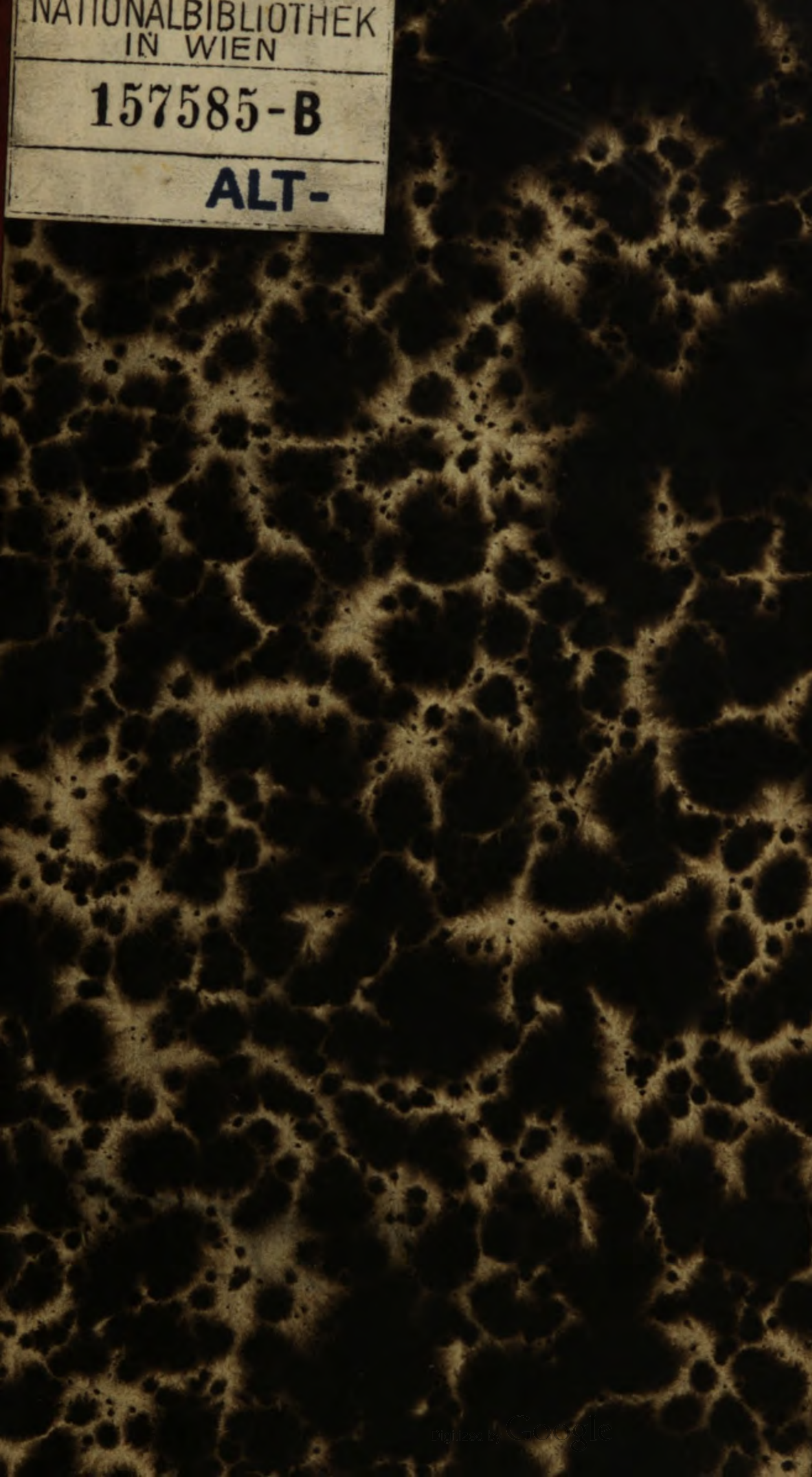
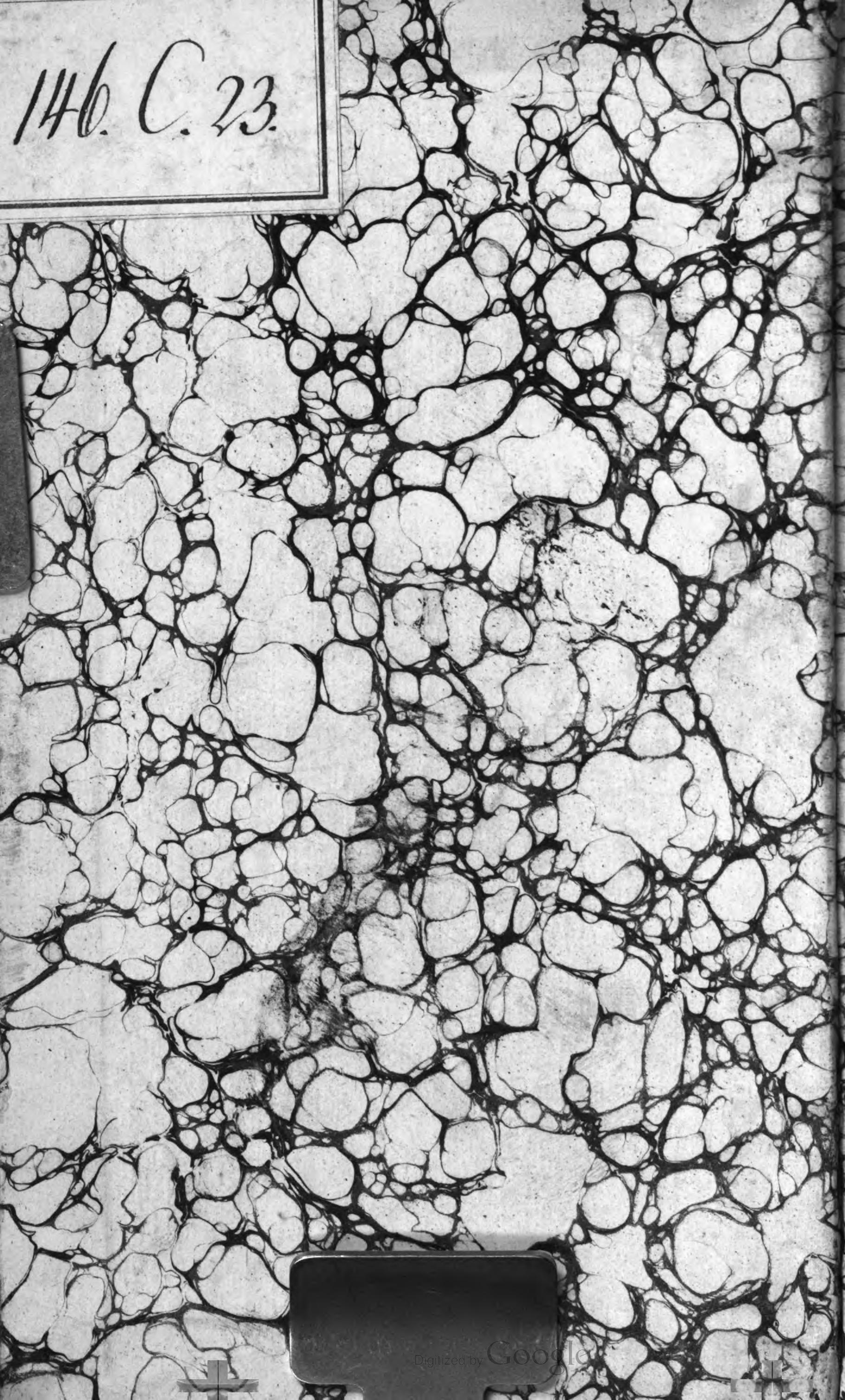



146. C. 23.
Digitized by Google



LE LIVRE

DE

MATHÉOLUS.

RÉIMPRESSION FAITE,

POUR UNE SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES,

A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, DANS LE FORMAT PETIT IN-12.

PLUS DEUX SUR PEAU VÉLIN ET QUATRE SUR PAPIER DE CHINE.

ET, DANS LE FORMAT IN-8,

A TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ.

Exemplaire N° 3



LE LIVRE

DE

MATHÉOLUS

POËME FRANÇAIS DU XIVe SIÈCLE

Par JEAN LEFÈVRE

NOUVELLE ÉDITION, REVUE SUR LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS GOTHIQUES.



BRUXELLES
IMPRIMERIE DE A. MERTENS ET FILS,
RUE DE L'ESCALIER, 22.

1846

Le livre de Matheolus
Qui nous monstre sans varier
Les biens et aussi les vertus
Qui viennent pour soy marier,
Et à tous faitz considérer,
Il dit que l'homme n'est pas saige
Si se tourne remarier
Quant prins a esté au passaige.

LE LIVRE

DE

MATHEOLUS

LIBER PRIMUS.

Comment Matheolus bigame
Fist ung livre disant sa game
De mariage tout à plain,
Et en commençant se complain.

TRISTIS est anima mea.
Jesuchrist qui tant aymé a
Les siens que d'enfer les getta
Et de son sang les racheta
Soit à ce mien commencement,
Et me doint bon avancement.

J'ay bien cause d'espandre larmes,
Car ne sçay quant viendront les termes
Que je seray hors du martire
Qui près de desespoir me tire.

Se patience et [se] constance
Ne me donnassent esperance
D'avoir en aulcun temps confort,
Bien croy que fusse près de mort,
Car nul homme vivant ne sent
Le dueil que en mon cueur descent.
Je suis tempesté en couraige
Et si suis tourmenté d'oraige
A bon droit, car trop variay
Le jour que je me mariay.
Si avoye je dèslors véus
Plusieurs volumes et léus
Tant versifiés comme en prose,
Mesme le Roman de la rose
Qui dit en cueillant la soulcie
Ou chapitre de jalousie :
Nul n'est qui marié se sente
S'il n'est fol qui ne s'en repente ;
Il dist voir, mais ne m'en souvint
Depuis dix-neuf ans ou [bien] vingt :
Pour ce languis en grand misere ;
Mieulx me voulsist dedans l'Ysere
Ou dedans Seine estre noyes :
Je feis comme fol, devoyes.

Or ay trouvé maistre Mathieu
Tout esbahy et tout pensieu,
Qui n'est pas de tout mal delivre,
Forment se complaint en son livre
Bien aourné de rethorique :
Saige fut et bien autentique,

Bien apert aux vers et à l'œuvre
Que son sens nous mect et descœuvre.
Sy la doit on bien publier :
Car il ne voult pas oublier
La chestiveté du bigame
Dont il avoit appris la game.
Se Dieu me doint d'argent eclipse,
J'ay bien véu l'Apocalipse,
Ezechiel et Hieremye,
Mais ne peuvent suffire mie
Contre Mathieu pour bien gemir.
J'ay grant merveille quant je mir
Comment les beaux vers applicqua
Où tant belle rethorique ha.

Pour ce qu'on doit vices blasmer
Et les bonnes vertus amer
Translaterai l'œuvre du sage
Qui tant se plaint de mariage :
Aussi ne m'en veuil je pas taire
Pour ce qu'il faist à ma matiere.
Maistre Mathieu, dont Dieu ait l'ame,
Brassa tant qu'il devint bigame,
Quant mariage le mua
Sa maistrise diminua.
Maistre Mathieu fut Mabilet,
Or le prenez tel comme il est.
Bien sçay qu'après ma peyne mise,
Chascun en dira à sa guise,
Et son descript que ryme[s] a
A Therouenne l'envoya,

En ung beau livre le fist mettre,
Et bien escript en bonne lettre :
Sy en devez bon gré sçavoir,
Car ce n'est pas pour vostre avoir.
Qui orra la sentence toute
On l'appellera passe route.
De larmes en soy grant somme a,
Dont maistre Mathieu le nomma
Livre de lamentations.
Des maulvaises temptations
Deffende Dieu ceulx qui l'orront
Et en la fin, quant ils mourront,
Leur soit piteux et favourable,
Et de tous peчhés secourable.

Or sus, petit livre, va t'en
En la cité, plus n'y atten,
Tu iras sans ma compaignie
Et si n'en ay je pas envie,
Mais quant ce dit sera véu,
Et bien examiné et leu,
Je doubte que troublé n'en soye
Combien que nul mal n'y pensoie.
Bien doit avoir qui bien demande;
Aux compaignons me recommande.
Expose leur ma pestilence
Et leur dis sans faire silence
La grant douleur dont je labeure
Qui ne cesse ne jour ne heure,
Affin que quant ils orront dire,
Qu'ils ne se puissent escondire

Ne excuser par ignorance.
Fay publier par toute France
Que nul, si n'a au corps la rage,
Ne se mette en mariage,
Et mesmement par bigamye :
Mieulx vault que chascun ayt amye
Que eulx marier pour plourer.
Va, si leur dy sans demourer :
Tousjours plourant lamenteray,
Par cest dictier leur montreray
Que j'ay raison bien coulorée
Que ma face soit esplourée.
En sanglouttant, en souspirant,
En gemissant et en plourant
Vous diray la forme muée
En faisant de larmes buée.
Mais mon petit engin est foible
Moult variant et moult endesble,
Car la mutation me blesse ;
De mes drois et de ma noblesse
Suis despouyllé et deserté
Pource suis ainsi rebouté.
Perdüe, seichée et finie
Est liberté de ma clergie,
A peine pour ceste adventure
Que savatier n'a de moy cure.
Que feray? chascun me desprise
Pour ce qu'ay forme laye prise.
Je n'en puys mais se je m'esmaye,
Qui me sanera ceste playe?
Les droys dient, n'en doubtez mye,

Que la playe de bigamie
A tousjours mais est incurable :
Riens n'y peult estre secourable.

Je fus jadis maistre clamé,
Or suis orendroit bigamé
Et avallé en bas degré,
En droit je n'en ai point de gré.
Bien voy que les choses premieres
Ne respondent pas aux dernieres,
Et ne sont en ung mesme cours.
Si sçay bien et ay mon recours
Que plus est homs de grant prouesse
Et en degré de grant haultesse,
Tant plus est dure la racine
Et moins y a de medecine :
Allegué est par mainte clause,
Sy ploure, j'en ay assez cause.
Las ! Mathieu qui estoye maistre,
Je ne suis mais ce que seuil estre,
Car mon habit et ma sequelle
Estrangés sont par ma querelle.
Las ! la bigamie me tue !
Je ne suis mais qu'une estatue
[Moy] qui souloye estre une ymage.
Or ay prins vefve en mariage
Que contre moy froncist et grouce,
A toutes heures me courrouce,
A chascun mot chetif me nomme,
Par elle suis fait chetif homme.
Certes trop est maulvaise beste :

Je la crains plus que la tempeste.
En mariage est [la] coutume
Que tout vertist en amertume.
Les mariés ainsi contendent,
Entreulx à diverse fin tendent :
Souvent ce que l'ung het, l'aultre ayme,
Ainsi fillent diverse trayme ;
L'un est loyal et l'aultre faulce,
Femme sert de trop male saulce.
Trop par est femme dommaigeuse
Et vers son mary envieuse ;
Toutes celles, bien dire l'os,
Font à leur mary ronger l'os.

MATHEOLUS.

Seigneurs compaignons et amis,
Certes mariage m'a mis
Pour dancer à ceste carolle
Qu'à peine puis je ma parolle
Metrifier, dicter et rimer
Ny ma grant douleur exprimer,
Tant suis iré, par saint Symon :
Ira impedit animum.
L'esperit à ma chair aourse,
Et mon sens dedens moy rebource,
Car ire me fait eschauffer
Sy com le feu se prent au fer
Quant à son subjet le veult traire.
Par les figures de grammaire
Ne me pourray cy excuser

Que mon temps en dueil fault user.
Riens [lors] ne me vauldroit sistole,
Paragoge [ne] dyastole
Briefve longue, ne longue briefve,
Car lamentation me griefve,
Et mon plour me nuyroit ainçois,
Posé que je parle en françoys.
Se je en mon parler excede,
Excusez moy, car je procede
Sy irés comme vous voyez,
De vostre bien y pourvoyez.
Si je fail en sens ou en rime,
Sy le tenez pour barbarime
Et les bons mots adès voyez
Car hors loy suis et desvoyés.
Ne je ne sçay à mette aller
Pour monter ne pour avaller.
Fourcennerie me guerroye
Dont en ce dictier ne mestroye
Thersicore ne Eutropé
Ne Clio ne Caliopé
Melpomene, Pollimnia,
Nulle des Muses rien n'y a,
Qui vueille delectation,
Mais en ma lamentation
Croy bien qu'Alecto y sera
Thesiphoné et Megera,
Qui mes douleurs exposeront,
Ne jà ne m'en excuseront.
Je sens ma trachée harler,
Enfès suis, si ne sçay parler,

Je sens bien que clerc ne suis mie,
Puisque j'ay laissé ma clergie
A quoy je ne puis retourner.
En douleur m'estuet sejourner :
Le droit en est assez appert,
Quant homme le bien qu'il a pert.
Pourquoy sy je suis fortuné
Courroucié et désordonné,
Et redargus par ma foleur.
Je ne quiers que plainte et douleur
Et m'espargnez, pour Dieu mercy,
Tant suis doulant que je meurs cy.

Venez, vous jouvenceaux, venez
Et de marier vous tenez,
Venez mes griefs douleurs ouyr :
Riens ne me pourroit esjouir.
De mal éur sont bigamés
Et sur tous aultres diffamés.
Il n'est nul qui leur peust aydier
Pour souhaydier et pour prier ;
De toutes pars ils sont blasmés,
Et ne sont en nuls lieux amés.
La sanction gregorienne
Leur oste joye terrienne.
Vain est et de malle memoire
Le decret du pape Gregoire :
Je en dois bien plourer et plaindre
Je vous prie à tous, sans [riens] faindre,
N'en prenez pas exemple à moy
De ce que je me bigamoy :

Mieulx vous vauldroit perdre la teste
Que languir en telle moleste.
Forment poingt langue jangleresse
De malle femme tancheresse
Et le plour des enfans petis.
Mais encores suis plus chetis
De sortir devant juge lay
Cy a douloreux virelay.
Pour les lais ne soulloye faire
Fors ce qui leur estoit contraire ;
Mes cornes encontre eulx levoye
Et par mainteffois les grevoye.
Las! or me va bien aultrement :
Certes Dieu sçet bien se je ment
Et com je vis à grand meschief :
Je n'ose mais lever le chief,
Ne le sourcil vers ma maistresse,
Dont je languis en grant destresse.
Jamais tel douleur n'aura hom
Ne n'eust oncques soubs Pharaon.

Avec les lays suis assemblé,
Si semble que je soye emblé :
Il n'y a ne grant ne menu
Dont je ne soye vil tenu.
Las! homme serf peult devenir
Franc, cil peult on bien affranchir.
Mais je ne puis jamais ravoir
Signe de clerc pour nul avoir,
Dont je voy que par mariage
Suis assez en plus grant servage

Que serf qui se peult rachapter :
C'est ce qui mon sens fait beter.
Je suis ainsi com la chuette
Qui par nuit ès rigours huette,
Avec aultres oyseaulx de jour
N'ose demourer à sejour ;
Et seult jusques au soir tarder.
Je n'ose les gens regarder,
Mais suis ainsi comme en tenebres,
Souvent larmoiant en latebres.
Quant l'honneur de clerc ay perdue
Qui ne me peust estre rendue,
Mon actif en passif mua
Bigamye qui me tua.
Homs qui à vefve fait hommaige
Est dampné de triple dommaige.
Car justicié est par gent laye,
Sa femme le mort et abbaye ;
De ses enfans seuffre par force :
N'y a celluy qui ne l'escorce.

Hélas! je suis trop deçéu,
En trop maulvais las suis chéu.
Mal éur et mal encontre ay
Quant premier Perrette encontray.
Se j'éusse encontré Meduse
Laquelle, si com l'en dit, use
De convertir les gens en pierre
Je n'éusse pas, par sainct Pierre,
Éu lors si maulvais encontre.
J'encontray trop horrible monstre,

Je chéis au cul de la nasse,
Ne sçay comment hors m'en menasse.
Ne fais que gemir et crier,
Car riens ne me vault Dieu prier.
Pourquoy priere fonderoye
A Dieu se je ne cuyderoye
Qu'il enclinast à moy ayder ?
En vain en pourroye playder.
C'est grant folie de penser
Que pour Neptunus encenser
L'en peust faire la mer taisible,
Non contingens est impossible.

Ce me semble bien dur, par m'ame,
Se clerc espouse vefve femme,
Belle, vaillant, non diffamée
Et digne d'estre bien aymée
Quant de clergie on le desgrade :
Ceste sanction est trop rade
Et le decret est trop nuysible.
Plus semble la coulpe loysible
Et trop plus doit faire la glose
Que pour celuy qui en suppose
Dessous luy un cent follement
Et n'est condampné nullement ;
Qu'il ne puist estre proméu
Ne sçay qui y a pourvéu
Ne qui tant y mist de faveur :
Je le prens en male saveur.
Mon mal souvent en pis excite,
Quant je voy que coulpe illicite

Ne nuyst point à devenir prestre.
Bien sçay que point ne le peut estre
Qui prendroit femme corrompue,
Mais cy est droiture rompue
Car avec cent me puys desduyre
Sans marier, ce ne peult nuyre
Si je veuil venir à prestraige,
On voit bien que c'est grant oultraige.
Se le default d'aultruy me blesse
Plus que le mien, c'est grand simplesse :
Raison ny trouvera on ja.
Cil qui fist ce decret sonja :
Point n'a d'escu pour soy couvrir,
Ne le droit ne sçavoit ouvrir.
Les drois sont partout favourables
Aux mariages honnorables :
Si suis tout hors du sens en payne
Pourquoy bigame a tant de peine,
Pourquoy sa premiere franchise
Ne luy est rendue et remise.
Je voy bien, par sainct Julyen,
Quant homs se lye du lyen
Et faict tant qu'il est bigamé,
Jamais ne sera bien aymé.
De clergié semble estre ennemys,
Tous ses biens sont arrière mys
Et trop empire sa besoingne
Si com le decret le tesmoingne.
Le corbel prist estrange plume
Qui n'estoit pas de son volume :
S'en demeura serf et hays

Et diffamé par tout pays :
Tout ainsi est il du bigame
Qui se sied sur aultruy escame :
Hors loy est serf et comdempné
Plus que homs en ce monde né ;
Qui pert sa loy, plus ne requeuvre,
Le droit playnement le desqueuvre.

Que vous diroye je long compte?
Les bigames ont trop de honte,
De prestrise sont deboutés
Se cause y a, si l'escoutez.
Quant raison est bien advisée,
La char en plusieurs divisée
Ne peut celebrer sacrement :
Il est entier et proprement
N'a cure de disparité,
Dont par ce point en verité
Plus n'y doivent communiquer.
Luy contre vouldroit repliquer
Les saincts peres du temps jadis
Dont je nommeroye bien dix :
A plusieurs femmes se couplerent
Et leurs mariages doublerent.
Oncques moins heureux n'en féurent
N'en servitute n'encoureurent :
J'ay pour moy bonne raison née.
Jacob avant la loy donnée
Se maria avec Lya
Et puys à Rachel se lya,
Et espousa Rachel à bau :

Les deux furent filles Laban.
Puys sous la loy du temps des Juges
Qui des Ebreux furent refuges,
Helcana pere Samuel
Que on ne tient pas à muel,
Deux femmes eust : l'une fut Anne,
Et l'aultre sy eust nom Susanne.
Entre nous ou temps de la loy
Ne sommes pas de tel aloy,
Mais infortunés, à voir dire,
Nostre condition est pire.
Quant homme perd pour ce son eur
Est degradé de son honneur;
Ne nos peres par bigamie
Jadis ne la perdirent mye.
Ceste raison une aultre engendre :
Pour multiplier l'humain gendre
La loy ancienne la mect.
Que diray je donc de Lamech?

Lamech fut le premier bigame,
Sy ne sçay se Dieu en eut l'ame.
Quoy que le corps soyt devenus,
Maints maulx sont par luy advenus :
Il fut chetif, fol et volaige :
Aussi fist il chetif ouvraige.
Adam qui pecha par la gueulle
N'éust femme fors qu'une seulle,
Mais Lamech deux en espousa
Sy com Moyses escript nous a :
L'une fut Ade, l'autre Celle.

Sur toutes deux monta sans selle,
Et puys en allant son chemain
Occist le maleureux Cayn,
Et le tua d'une sagette,
Par derrier buysson ou hayette.
Mal fut il oncques d'Adam né,
En sept doubles fut condempné
Lamech et toute sa sequelle
Par sentence je ne sçay quelle.
Se Lamech à la barbe lée,
D'une sagette barbelée
Occist Cayn par ignorance,
N'y seroit pas sy grant vengeance
Ne sy tres grant pugnition
Pour casuelle occision
Com d'estre pugny en sept doubles.
Cil jugement fut assez troubles,
Car quant Cayn occist son frere,
Bien le sçavoit, c'est chose clere,
Et Lamech le fist comme aveugle.
Trop plus meffist le chetif beugle
Quant le fait des femmes emprint
Dont du tout il luy en mesprint.
L'autre fait ne le damna mye
Tant comme fist la bigamye
Quoi que Jherosmes en recite.
L'éure en puist estre mauldicte
Quant deux en prist, ce fut grant deulx :
Pourquoy les prenoit ambedeulx ?
Pourquoy doncques ne s'advisoit
Que femme seulle souffisoit

A dix hommes, je dis à dix?
Ne vouldroit aultre paradis.

Les clers perdent droit et habit
Pour Lamech et pour son despit.
Dont vient tel droit, quel raison est-ce
Que le meffaict d'aultruy me blesse?
A malle fin puisse il venir!
Pys ne me povoit advenir
N'a homme que d'estre bigame.
Je n'en puis mais si je le blasme,
Car ce n'est mye chose sainte.
Helas! que me vault ma complainte?
Il me faut endurer ma fievre :
Ce seroit plus fort une chievre
En forme d'homme convertir
Que ma franchise revertir;
Ce me fait le droit de Gregoire :
Il n'est herbe ne mandegloire
Qui y puisse mettre remede.
Mon pleur aultre douleur concede,
Et se je me plains seulement
Qui suis deposé tellement
Que n'ay cure de moy deffendre,
Vraye response n'y puys rendre.
Qui me diroit : Tu es fraudé,
De mal feu soyes eschauldé
Ou tu peus force proposer.
Je n'y sçauroye riens gloser.
Car en verité bien sçavoye
Comment le contract faict avoye

Si l'ay consenti et vóulu,
Et si ne me fu riens tollu
Par violence ne par force,
Si ne me vauldroit une escorche
Car les drois me sont au contraire.
Quant on sçet bien que on doit faire,
Fraude n'y est point insérée.
La chose bien considerée,
Ainsi d'injure n'y a point
Qui y regarde bien à point.
Je l'ay sçéu et consenti
Et m'en suys trop tard repenti.
Ma raison est toute bruyne,
Je suis cause de ma ruyne,
Et fut ma coulpe toute entiere.
Mieulx me vaulsist gesir en biere.
Ainsi feust il à mon vouloir!
Bigame se doit moult douloir
Car il est cause de sa payne,
Et si est s'espérance vayne.

Sy m'esmerveil à grant planté
Comment ung homme a voulenté
De soy lier en bigamaige
Par vœu de second mariaige.
Je vouldroye qu'on escorchast
Chascun homme qui s'efforçast
Quant sa premiere femme est morte
De prendre seconde consorte,
Au moins si le fait n'ignoroit.
Certes, se Perrette mouroit,

Mieulx aymerois me faire pendre
Qu'après elle aultre femme prendre.
Mariage est mort langoureuse,
La vie en est trop douloureuse.
Qui mon jugement en croiroit
Se m'aïst Dieu, on brusleroit
Tous hommes qui se remarient
Après ce qu'ils se desparient
Par mort de leurs premieres femmes.
Tant sont confondus les bigames,
Plato les excommunia,
Car point de benisson n'y a,
Es nopces de leurs assemblées
Qui souvent se font en emblées
Pour doubte de charivary.
Pendu soit le chetif mary !

O bigamie, bigamie,
Trop es contre moy arramie !
Tu me fais tes tourmens sentir
Dont je suis tard au repentir.
Mort, viens tost à moy sans attendre,
Contre toy ne me vueil deffendre,
Viens à moy, viens, mort tenebreuse,
Mort morte, mort fiere et crueuse,
Mayne moy en feu ou en brese,
Ou brusler dedans la fournaise.
Mort, viens tantost pour moy presser
Tant que ma douleur puist cesser ;
Je meurs et si ne puis mourir;
Ne riens ne me peut secourir ;

Je n'en puys mais se je lamente,
En toute heure suis en tormente.
L'en dit que mort les maulx termine,
Mais ceste douleur mon cueur mine,
A ung coup mieulx finir aymasse
Que de mettre mes pleurs en masse.
La mort dont je meurs est amere.
Las! que ne le m'aprist ma mere!
Fuïr n'y puys ne renoncer;
Si vueil à mon frere annoncer
Et aux aultres, qu'ils se guerissent
Que de telle mort ne perissent.
De bon tresor ses coffres ample
Qui se chastie par exemple.

Se vous voulez que je racompte
De ma douleur et de ma honte,
Bien est raison que vous sachiez
Comme fus prins et enlachiés.
Je fus baisié et acolé
Et fus estraint et affollé
Par doulx regars, par beau langaige,
Tant que je mis mon cueur en gaige
En remirant la pourtraiture
D'ung des plus beaulx vouls de nature
Que je sçéusse en tout le monde.
Avoit la chevelure blonde
Resplendissant, bien atournée
Qui lors sembloit estre aournée,
Le front rempl'y, neet et poly
Doulx visaige, gay et joly,

Et les beaulx yeulx doulx et riants
Amoureusement guerrians ;
Le nez bien faict et la bouchette,
Vermeille, riant et doulcette,
Souef flerant, et par dedens
Tres bien ordonnée de dens ;
Bien assis, et plus blanc d'ivire
Le beau mentonnet pour deduire,
Les oreilles et les buffettes
Bien coulourées et bien faittes,
La gorgette pollye et playne
Où il n'apparoit nerf ne vayne ;
Le col blans, rondet par derrière,
Les espaulles et la maniere
Des bras soupples pour accoler,
Plus beaulx qu'on ne pourroit doler ;
Les mains blanches, les doys traitis,
Les costés longs, le corps faitis,
Et la façon de sa poitrine
Parée de double tetine
Rondette, poignant à eslite
Ne trop grande ne trop petite.
Du port la manière séure
Et de rains belle compasseure
Ne trop large ne trop estroicte,
Les pieds beaulx et la jambe droicte,
Et tout ce qui dehors paroît
De si grant beaulté la paroit
Qu'il n'y avoit nulle deffaulte ;
Ne fut trop basse ne trop haulte.
Se dehors est belle sans lobe,

La beaulté de dessoubs la robe
Doibt bien estre considérée,
Car la noble taille esmerée
Dessignoit sa belle chair nue
Ne trop maigre ne trop charnue.
La motte et les choses secretes
Avoit selon nature faictes
Convenables à leurs delis :
Les roses et les fleurs de lys
Palissoient pour sa couleur :
De là me sourdy ma douleur.
Car quant je vey qu'estoit si belle,
C'est ce qui fist mon sens rebelle
Que riens n'y eust à amender.
Mieulx me vaulsist mes yeulx bander
Au jour que premier l'advisay
Et que sa beaulté tant prisay
Et son doulx visaige angelique
Dessoubs sa forme sophistique.
Las! com lors peu de bien sçavoye!
Advis m'estoit se je l'avoye
Que je seroye dieu des dieux;
De là me vint pis, non pas mieulx.
Je cuydoye monter aux nues
Et voller par dessus les grues,
Tellement fus d'amours ravys,
Mon cœur, tant com demourra vis,
En portera douleureux signe.
J'estois ainsi comme le cygne
En Mandie ou en autre fleuve
Du cygne, dit-on, que l'on treuve

Qu'il chante quant sa mort approuche.
J'ay puis oüy mainte reprouche,
Mainte riote et mainte noyse,
Mieulx me vaulsist noyer en Oyse.

Je me plains, car par la véue
Fut ma science decéue.
Beaulté par l'ueil mon cueur navra
Dont jamais jour repos n'aura.
Fol est homs qui se tient en voye
Contre les dars qu'amours envoie.
Raison dist ailleurs que cy ens
Es philosophes anciens
On ne doit mye tant aimer
Qu'on face de son doulx amer;
Helas et pourquoy tant amay
Que pour aymer me bigamay?
Ne me souvenoit du proverbe
Du serpent qui gisoit en l'erbe
Ne du malice feminin :
En la queue gist le venin.
Il n'est si saige qui ne peiche
Ne si belle fleur qui ne seiche.
Ceste que si bien remiray
Pour qui je pleure et gemiray
Et qui m'a fait mut et taisant
Estoit si belle et si plaisant,
Angelique, doulce et benigne,
Que de Jupiter estoit digne
S'avoir la péust à mary.
Las! or ai le cœur trop marry.

Car orendroit est tant ripeuse,
Corbée, bossue et tripeuse,
Deffigurée et contrefaicte
Que ce semble estre une contraite.
Rachel est Lia devenue
Toute grise et toute chenue,
Rude, mal entendant et sourde,
En tous ses faitz est vile et lourde,
Le pis a dur, et les mamelles
Qui tant soulloyent entre belles,
Sont froncées, noires, soullies
Com bourses de bergier moullies;
Yeux a rouges, larmeulx et caves,
La goutte au nez et tousjours baves.
Esbahy suis quant je remembre
La deffaçon de chascun membre
Où tant avoit ouvré nature ;
Or est si laide creature
Qu'à regarder est moult horrible
Et par dedans est mal paisible,
Triste, pleine d'ennemitié
Et toujours tance sans pitié.
Quant on la regardoit jadis,
Il sembloit que de paradis
Féust deesse au doulx viaire,
Tant estoit simple et debonnaire.
Or est Medée la crueuse,
Grant tanceresse et batailleuse.
C'est grant douleur, n'en doubtez mye,
Quant femme devient ennemie.
Se la doulce souef laitue

Devient ronce poignant ague,
On la cueille pour hors getter :
Raverdir ne peult pour tremper.
Sy vouldroye par mon serment
Que je peusse si bonnement
Celle pour qui bigame suy
Getter dehors sans aultre sy :
Quant je la voy, le cueur me tremble;
N'est merveille, car il me semble
Qu'à moy tous temps estriver vueille :
En elle a trop amere fueille,
En elle est la rose amortie,
Et si point plus fort que l'ortie.

Amours faillent, si croist la hayne,
Douleur, courroux, regret, actaine.
Se je dy beu, elle dist bou,
Nous sommes comme chien et lou
Qui s'entrerechignent ès bois ;
Et se je vueil avoir des pois
Elle fera de la porée,
Tant est de maulvaise corée.
Se je la reprens, el' tourmente,
Ne cuidez pas que je vous mente.
Tant de maulx souffrir ne pourroye
Ainçoys à mon vouloir mourroye.
Se ceulx qui sont en mariage
Ne souffroyent tel cariage
Si com je fais las! suis tout las.
Mais l'en dit que c'est le soulas
Des chetifs d'avoir compaignie,

Et pource ne laissent ils mie
D'avoir maux contre leur vouloir,
Et si le seul se doit douloir
Que d'estre seul, la douleur croisse
Plus se plaint et plus a d'angoisse.
Ceste Horloge trop m'oppresse :
Nulle heure de noiser ne cesse.
La langue de femme noiseuse
N'est oncques de noiser oyseuse,
Le son de la cloche surmonte.
Femme jangleuse ne tient conte
S' elle dit chose sage ou folle,
Fors que l'en oye sa parolle.
Elle poursuit sa voulenté,
Riens n'y a sur raison enté,
Ainçoys luy est chose impossible
De penser à chose loysible.
Ne veult que son mary domine,
Mais contre ses faicts abhomine,
Soit bien ou mal, le convient faire,
Et le mary souffrir et taire
S'il ne veult estre lapidé.
Nul hom tant soit bien embridé
Ne sçet proprement pourvéoir
Tant y puist il clerement veoir.
Ce qu'elles ayment fault aymer,
Et ce que heent, fault blasmer,
Et reprouver ce que repreuvent
Tant que leur intention preuvent,
Dont aura assez à souffrir
Cil qui à ce se veult offrir.

Quinze foys de nuyt et de jour
Aura passion sans séjour
Et sera tourmenté forment.
Certes je croy que ce tourment
Surmonte les peynes d'enfer
Aux liens, ou feu ou en fer.

Quant il y a faulte de vivre
Et le mary assez n'en livre,
Les femmes dient, c'est la somme,
Que c'est par la faulte de l'homme,
Et s'il y a choses assez
Et des biens pour vivre amassés,
Elles dient en vérité
Qu'il vient de leur propriété.
Les biens des hommes riens ne prisent,
Ains les confondent et desprisent;
Les biens à elles attribuent
Disant qu'elles fillent et buent
Et que de l'ostel ont la cure.
Se le mary par adventure
Fait chose qui vingt livres vaille
Ne le priseront deux et maille
Envers les gains qu'elles feront.
Mais à l'ostel proufliteront
Trois toilles par elles fillées
Ou par leurs œuvres empillées
Plus que tous les émolumens
Faicts à chevaulx ou à jumens
De terre où il a cent arpens.
Ce tesmoignent entre eux serpens

Et diront contre val les rues
Que tout ce que beuf, charrues
Pevent par labourage rendre,
Il le convient ailleurs despendre ;
Mais ce qui vient de la coulloingne
Que l'en porte jouxte la loingne
Nuyt et jour soustient tout l'ostel ;
Chacune se donne los tel
Que la coulloingne rien ne couste,
Mais qui à la charrue adjouste
Deux beufs, il convient ès greniers
Fain, avoyne, mailles, deniers
Herse, crible, rastel et besche
Pour reverser la terre fresche,
Fourche, flayel, van et houël,
Tout ce il fault ou ung ou el
En despens avant et arriere.
Et se l'aguille à cousturiere
Est mise avecque la queloingne
Elle fait trop bien la besoigne ;
Et de l'une à l'autre saison
Gouverne toute la maison.
Les femmes se dient tout faire
Et de leurs maris le contraire,
Dont par force sont vainqueresses
Tant sont perverses jangleresses.
En leurs faits de raison n'a point :
Jà ne les prendrez sy à point.
Telle com l'autre, et telle est l'une
Soubs le soleil et soubs la lune ;
Une mesme condition

Ont en leur jurisdiction.
Contre bons mœurs chacune excede,
De leur nature leur procede :
Sy les gouverne à ce [la] faire
Et contrainct par tel exemplaire.
Les droits sont plus cornus que cerfs
Quand les maris faut estre serfs.
Des femmes c'est trop grant meschiefs
Car hommes doivent estre chiefs.
Entreulx quand ils sont en privé
Soit il estrange ou [bien] privé,
Chascune en dira à sa guise
Pour tousjours avoir la maîtrise.
Par femmes, par leur desverie
Est l'ordre des choses perie.
Ce n'est pas merveille trop dure
Si le mary nuls temps ne dure
Contre sa femme mal piteuse
Envers la tençon rioteuse
Que souvent leur sceit aprester,
Car nul hom n'y peult contrester;
Non feroit Dieux, au mien cuydier,
La place luy fauldroit vuydier,
Qui le voir en oseroit dire
Car il n'est riens de femme pire.
Leur mauvaistié encommença
Despuys le temps Adam en ça :
Oncques puis qu'il luy meschéit
Femme à son mary n'obeit.

MATHEOLUS.

Comment Guy trouva soubs Symon
Sa preude femme, sy fist mon,
Laquelle cria si très fort
Que Guy dist : Mamye, j'ay tort.

Oultre les tançons et les lymes
Par six manieres de sophysmes,
La femme mayne l'omme à methe :
Droit est que exemple vous mette
De leur prevarication.
Une sophistication
Par la langue est assez prouvée.
Guy avoit sa femme trouvée
En sa chambre dessoubs Symon
Qui la tapoit près du lymon.
Après l'œuvre Guy se courrouce,
Vers sa femme rechyne et grouce
Et luy dit : Va t'en, folle femme,
Dieu te confonde corps et ame ;
Ta maulvaistié est manifeste.
Lors fut sa femme toute preste
De son mary redarguer,
Et luy dist : Me veulx tu tuer?
Dy, que sur moy trouvé tu as?
Pourquoy ainsi mauldite m'as?
Pourquoy es tu ainsi martir?
De toy je me vueil despartir.
Las pourquoy si mal parler oses

De tel fait que sur moy imposes?
Ainsi fut bien deçeu mon pere,
Car il cuyda véoir ma mere
Que soubs aultruy se marioit,
Mais la veue luy varioit.
Bien sçay que ma mere fust morte
Par tel fait de semblable sorte,
Et mes aiolles tellement.
Chier mary, dy moy quellement
Tu as pensé celle folye :
Dont vient celle melencolie?
Chier mary, me veulx tu destruire?
Veux tu que je vive ou je muire
Sans forfaiture et sans raison?
Tu seroyes trop maulvais hom.
Dy moy, que veulx tu que je face?
Et tantost le chetif l'embrace
Et luy dit : Seur, je vueil ta vie,
Car se tu estoyes ravye
Du siecle si com fut ta mere,
Ta mort me seroit trop amere.
Lors dit elle : Il convient doncques
Que tu recongnoisses que oncques
Sur ce fait je ne fus coulpable,
Ou je mourray sans nulle fable.
Or dis tantost que c'est mensonge,
Et qu'il t'est advenu en songe,
Car par pareilles destinées
Sont mes devantieres finées.
A ce point ne sçeut que deffendre
Le mary nice sans attendre,

En la presence des voysins,
Des commères et des cousins,
La main mist encontre son pis,
Disant qu'il avoit mal advis,
Et par serment se repentoit
Et jura que menty avoit,
Et qu'à tort l'avoit accusée :
Ainsi fu sa femme excusée,
Dont il deust estre bien hués
Quant ainsi fu redargués.

Comment Verris près sa charrue
Fut d'une femme de sa rue
Vaincu de l'orrible diffame
Où il avoit trouvé sa femme.

Avec la langue est la véue
Par le sophisme decéue.
Verris assez le nous tesmoigne.
Celluy Verris vit en besoigne
Sebille sa femme espousée
Dessoubs ung homme supposée
Qui hurtoit du bout de l'eschine
Aussi com se fust sa meschine.
Le fait et l'œuvre renya
Et jura que coulpe n'y a
En luy affermant le contraire.
Le bon homme ne sçeut que faire
Ne scet lequel des deux il croye,

Adonc devient plus blanc que croye.
Le chetif fut tout esbahy
Et pensa qu'il estoit trahy;
Fumant alla à sa charrue.
Une voisine de la rue
Laquelle estoit du fait aprise,
A son seinct sa queloingne a prise;
Ce fut Banchis la dame sage
Qui moult sçavoit de beau langage.
Vint aux champs de malice plaine :
Au premier filloit rouge laine
Et si en portoit de la blanche
Mussée assez près de sa hanche.
A basse voix a salué
Celluy qui estoit bellué.
Il lui respond incontinant :
Que querez icy maintenant,
Ne quel adventure vous maine?
Tantost mussa sa rouge layne
Celle de malice couverte,
Et en apres com bien apperte
La blanche mist en sa courroye.
Quant ce vint au bout de la roye,
En sa quenoille la changea
Par grant cautelle l'estrangea.
Adonc le bouvier s'esmerveille
Quant il vit blanche la vermeille,
Moult fut pensif et toutes voyes
Quant il eut labouré troys royes
Luy enquist que c'estoit à dire.
Elle respondit : J'ay grant ire

De ce que deux testes avez.
Je ne sçay se vous le sçavez,
Mais je les voy appertement.
Non ay, dist-il certaynement.
Tasta son chief à deux mains si
Que bien cuydoit que fust ainsy,
Et puis a dit que bien sçavoit
Que la véue faulce avoit,
Que Sebille estoit voir disant
Et qu'à tort l'alloit desprisant.
Banchis, en faulceté abille,
Luy jura adonc que Sebille
Pour tout le monde entièrement
Ne luy feroit faulx serement,
Certes, Verris, bien fait à croire :
Sebille vous dit chose voire.
Ainsi Banchis la coustumière
Luy fist belluer la lumiere :
Dit que l'oreille ne la veue
N'avoient pas la chose véue.
Ainsi seroit homs redargus
S'il avoit tous les yeux Argus,
Puisque femme le prent en cure.

Femme de vérité n'a cure
Femme dit que la touche ment
Et confute l'attouchement
Par argumens et par fallace.
De plusieurs exemples parlasse,
Mais ung pour briefté doit souffire.
Aultrefoys avez ouï dire

Comme Framery l'eprouva.
L'ami de sa femme trouva
Que en son lit, par nuyt obscure,
Hocher faisoit sa couverture;
Fort le saisit par les cheveulx
Et lui dist : Prens ce, se tu veulx,
Pourquoy es tu icy venu?
Larron, tu seras bien tenu.
A sa femme dit Framery :
Doulce seur, bien sera marry,
Mais que bien le puissiez tenir.
Sa femme en laissa convenir
Et alla querir le pestail :
Il avoit léans du bestail.
La femme qui ne fut pas yvre
Son amy franchement delivre,
Et amena l'asne en son lieu :
Du meffait paya le tollieu,
Par le fol conseil de sa femme
Laquelle couvroit son diffame.
Framery fiert et s'esvertue
Tellement que son asne tue
Et que du pestail l'assomma,
En ferant larron le nomma;
Puis alluma de la chandelle,
Et quant il vit la grant cautelle,
En plourant luy fist triste feste
Et luy dist : Brunel, bonne beste,
Pas ne l'avoye desservy.
Trop mal à toy adviser vy.
Lors la femme se recoucha

Et jura qu'aultre n'y toucha
Et que nul aultre n'y senty :
Toutes voyes elle menty.
Framery cuidoit par saint Cosme
Que ce féust songe ou fantosme ;
O sa femme s'alla couchier
Si comme vous l'ouez touchier :
Fut redargu par cest exemple
Qui nous est baillé assez ample.

A mete de faulx est mené
Le fol mary mal assené :
De femme ne se peult deffendre.
De la lune nous font entendre,
Par parolles et par revel
Que ce soit une peau de vel ;
Combien que ce soit impossible,
Veullent prouver que c'est loisible
A croire ce et plus grant chose.
N'est nul qui contredire l'ose
Ne soustenir à l'encontre, ains
Convient que par amours contrains,
Ou par tançon on leur accroye
Et qu'on dye que l'on les croye.
Faindre et dissimuler convient,
Bien le sçay et bien m'en souvient.
C'est merveille quant femme tonne,
Car à tous les dyables se donne
Affin que pour ce soit créue :
Jamais n'en seroit recréue,
En parjurant faintement ploure,

Tant plus ment et tant plus fort jure,
Mains y croy, car voir ne sçait dire
Et se voir dist, lors rougist d'ire.
Des exemples y a assez
Qui cy ne sont pas amassés,
Que pour briefté convient passer
Et si ne vous veuil pas lasser
De trop parler de leur affaire,
Car j'ay ailleurs assez à faire.

Comment Salomon, tant folastre,
Pour femme fut fait ydolastre,
Et pour femme qui le remort
Mengea le morseau de la mort.

Les femmes Salomon vainquirent,
Et en la fin le desconfirent.
Par femme fut si ordonné
Et par leurs blandices mené
Jusques à mette de cuydier;
Hors de loy le firent vuydier
Pour les ydolles adourer.
Oncques ne sçeut tant labourer
Que il y peust mettre remede.
Fraude de femme tout excede;
Art ne raison n'y vault pas maille,
Quant homs la croit, que il ne faille
Que dedans ses las soit chéu.
Quant Salomon en fut deçeu,

Lors de son meffait se douloit,
Et dit que retourner vouloit.
Il fut mené par la cité
Par devant l'université
De tous ceulx qui le vouldrent voir
Mais oncques n'y peult pourvéoir.
Puis que par femenins desroys
Fut prins le plus sage des roys
Salomon plain de sapience,
Et qu'il abusa de science
Par femmes et par leur riote,
Donc est cil fol et ydiote,
Et plus que fol qui aux parolles
Croit des femmes nices et folles.
En la fin en a mal loyer;
Plourer, gemir et larmoyer
En convient et grans et petits
Si com je fais qui suis chetis,
Le plus chetif de tous clamé
Pource que je suis bigamé,
Et tourne ce devant derrière,
Serf des serfs en toute maniere.

Comment par femme, somme toute
[Si] fut chevauché Aristoute :
Qui ne l'eust veu, n'eust pas cuydé
Que jamais se laissast bridé.

Femmes sçavent plus d'une note.
Que prouffita à Aristote

Peri ermenias elenches,
Devisées en plusieurs branches,
Priores, posteres et logique
Ne science mathematique?
Car la femme tout surmonta
Adonc que par dessus monta
Et vainquit des maistres le maistre :
Au chief luy mist frain et chevestre.
Mené il fut à silogisme,
A barbarisme et à risisme;
Son cheval en fist la moynesse
Et le poingnoit com une asnesse.
La joincture trop se haucha
Lors quant le masle chevaucha ;
Le gouverneur fut gouverné,
Et le gendre fu alterné.
Elle est agent et il souffroit,
A hannir soubs elle s'offroit :
Là fut l'ordre preposteré
Ce dessus dessoubs altéré
Et confondu, car mal s'accorde
Psalterion à decacorde.
Certes ceste chevauchéure
Fut incongrue et mal séure.
En ce fut grammaire trahye
Et logique moult esbahye.
Là ne sçavoit parler nature,
Pour ce que Venus et luxure
Est aux decrepits interdicte.
Luxure puist estre maldicte
Quant tellement se supposa

Et qu'à tel fait penser osa.
Il la voult après chevaucher
Pour soy en amour exaulcer :
En ce fu de sens mal garny
Car par elle fut escharny.
Elle le deçeut aussi en ce
Qu'elle n'eust point de conscience.
Au descendre dessus la crouppe
S'en alla, et luy fit la louppe
Par maniere de moquerie.
Je ne sçais par quel desverie
Osa à l'envaïr entendre
Quant sa verge ne pouvoit tendre.
Nature damne le viellart :
Oultre povoir par son viel art,
Plus appete qu'il ne peult faire :
Double pechié luy est contraire.
Des chevaulx la condition
Avoit selon m' entencion
Sy avoit force de nature,
Et de raison et de droitture,
Pourquoy n'y vindrent ils le cours,
Pourquoy ne firent ils secours
A leur ministre et à leur maistre?
Je ne sçay comment ce peust estre.
Que diront les logiciens
De leurs sophismes anciens,
Quant leur docteur et leur seigneur
Fut à confusion greigneur
Qu'oncques mais ne fut fol tondu?
Plus ne peut estre confondu.

Las! que dira philosophie
Quant figure d'emphibolie
A le grant maistre decéu?
Oncques tel fait ne fut véu.
Femme fut chevalier, et l'omme
Fut le cheval portant la somme,
Embridé soubs barbe chenue;
Par cest abus est advenue
Aux arciens continuelle
Confusion perpetuelle.
Des maulx loups soyent ils mengiés
S'ils ne s'en sont despuis vengiés!
Cest livre preuve clerement
Ou que soye, en quel ellement
Je suis mené à ceste mette :
N'est qui remede m'en promette,
Car ma femme est trop mal charmée :
Tousjours est de tançons armée,
Dont je suis mis en grief tormente.
Je souspire, ploure et lamente,
J'ay pire mal que fievre quarte,
Comment noterai ceste quarte?
Je ne la sçay intituler
Fors tousjours plorer et huler.
Car femme si a tel vouloir
Que tousjours veult noise esmouvoir,
Et affin qu'elle puist troubler
Son mary, elle faict doubler,
Voyre repeter d'une pose
Bien dix foys une mesme chose.
La chose troys foys recitée

Veult encore estre repetée,
Semblant fait que point ne l'entende,
Et ne cuidiez pas qu'elle tende
Fors à son mary courroucier :
Le bon homme n'ose groucier,
Vueille ou non, il faut que paix quiere
Pour doubte qu'elle ne le fiere ;
Elle glose tousjours le pire,
Pour ce ne scet l'homme que dire,
Et ne scet lequel il doit faire,
Car il voit bien qu'il ne peut plaire :
Soit en parlant, soit en taisant,
Son fait est tousjours desplaisant.
Et luy dit la male ennemye
Que pour honneur ne le dit mye.
Adonc est moult fort assailly
A riote n'a pas failly,
Contre soy est tendu le las,
Que fera donc le pouvre las?
De quoy se pourra conforter?
Trop a pesant fais à porter
Contre tançons de males gloutes,
Des mal paisibles presque toutes :
Surmonte fievre continue
Leur riote trop continue.

Tous les sens de l'homme se deullent ;
Ils ont droit se plaindre, se veulent,
Des femmes et de leur oultraige
Puisqu'elles sont en mariage :
L'omme font troubles et irés

Tant que ses sens sont empirés.
Premierement, n'est pas merveille,
Noise fait asourdir l'oreille :
Trop nuyt son de femme qui noyse,
Je le sçay bien, dont il me poise.
En femme n'a point de silence,
Car par la sensible excellence
Est le sens d'homme corrompu,
Dont je suys sourd et tout rompu.
Ceste horeloge tousjours sonne
Tout estourdist et tout estonne.
A crier tant se determine
Que l'ouyr me destruit et myne.
Apres tel torment me demayne
Qu'on voit de mes yeulx la fontaine
Ruisseller contre val ma face,
Force de plours mes yeulx efface :
En plourant toute se deflue
La substance de ma véue.
En mes larmes n'a nul sejour,
Je veille de nuyt et de jour ;
Par riote me convient faire
Tout ce qui est aux yeulx contraire.
Il n'est riens qui puist travailler
Les yeulx tant com fait le veiller.
Ma femme contre moy revelle,
Mon chief par tançons esservelle ;
En mes yeulx apparent les fosses,
Tant ont getté de larmes grosses,
Dont ma lumiere n'est pas vraye,
Pou voy fors quant le souleil raye ;

Et en après pour la foiblesse
Du rume qui mon cervel blesse,
Mon nez ne peut riens odorer,
Roupies luy convient plourer.
La naryne [est] d'umeurs remplye
Qui la corize multiplie
Et faict aller le materel
Jusques au col ou hasterel,
Car l'humeur y assemble toute
Dont le nez souvent me degoutte.
On dit quant le chief est enferme
Il n'y peut avoir membre ferme.
Tous se deulent avec le chief,
Tous participent au meschief,
Dont les enrumés sont peris
Et plusieurs morts par tels perils;
Comment me faut mon nez mouchier,
Si ne sçay la cause touchier
Dont me vient materel ou rume?
Car douleur tout le sens me hume,
Si n'est merveille se je bloise ;
Trop suis dolent, dont il me poise.
Mon cœur est oppressé par yre,
Certes je n'ay talant de rire.
Le chief me deult, ne suis pas aise
Desvoyé suis par tel mesaise.
Après j'ay perdu le gouster :
Au goust ne puis rien adjouster.
La femme par usaige muche
Dessoubs mortier ou dessoubs huche
Ce que à son mary doit plaire :

De la viande qui mal flaire
Luy offre quant il veult menger :
Crueusement s'en scet venger.
Elle repond la viande bonne
Et de la mauvaise luy donne,
De celle qu'on doit reffuser
Et ne sçet de son goust user.
Si veult poys, elle fait porée
De raves ou de cicorée ;
Si veult poisson, chair luy apreste,
Tant est elle maulvaise beste.
S'il veult vin, il aura cervoise,
Ainsi m'en est, où que je voyse,
Ainsi Perrette me tourmente.
Se la viande estoit sanglante,
Il faut que je la mengue ou boyve
Et que maulgré moy la reçoyve.
Je n'en puys mais se je la doubte,
Elle met sa pensée toute
A me troubler et empescher ;
Rien ne m'y vault tout mon prescher.
Si je vueil blanc pain ou gastel,
Elle retourne le cas tel
Que j'ay gruau plain de levain,
Affin que plus me semble vain.
De la langue mal affrainée
Mal disant et désordonnée
Vueil icy cognoistre ou nyer :
Dieu la vueille excommunier !
Je dy la langue Perenelle :
Elle est de trop parler isnelle

Et en parlant à double ment,
Pourquoy je peris doublement.
Ma langue n'ose barbouyllier,
Tant craint celle de ma moullier.
Quant est presente, elle m'atourne
Tel que ma parole retourne
Et est par sa jangle cassée.
Je ne sçay de chose passée
Ne du temps present riens retraire
Qu'elle ne die le contraire.
Mon nom diminue et diffame,
Et toutes mes parolles blasme.
Je suis honteux, ne sont pas truffes
Car moult souvent me sert de buffes.

Jadis, ou temps que je pouvoye,
Es courtils puissamment fouoye
Deux foys ou trois sans demourer,
Bien y sçavoye labourer
Et toucher à la molle cuisse.
Mais com orendroit plus ne puisse
Toucher ne labourer Perrette
Que pou ou neant, car ma pharrette
Est vuyde et mon arc ne peut tendre,
Dont je n'ay de quoy moy deffendre,
Se me fault faillir à ma proye.
Perrette forment me guerroye
Et torche, fiert et esgrataigne,
De ses ongles par grant attaigne
Souffrir me fait ses felonnyes,
Souvent me souloye jouer

Par grand soulas admonesté,
Or ay je passé mon esté,
En yver suis qui me deveure,
Nulle puissance ne demeure
Qu'en diroye? bien voy l'a sans doubte
Que j'ay perdu ma vertu toute.
Bien voy qu'impotence me nuyt.
Huit fois ou neuf en une nuyt
Jadis souloye soulasser
Et accoller et embrasser :
Orendroit plus ne me soulasse
Par ce que suis froit come glace,
Ma femme veult et je ne puis;
Ses droits requiert souvent de puis
Que je luy reffuse à payer :
Je fais le sourd pour délayer,
Elle tence en pleine audience
Et je vueil par impacience
Tout laissier, elle le refuse;
Et se je de demy tour use,
Perrette double et fait grant noise;
Lors est envers moy mal courtoise,
Point ne cesse ne ne repose,
Tous ses droits allegue et propose
Mon impotence est annuncée,
Et dit, se la bource froncée
Ne peult payer le droit pour elle
Que j'auray peyne corporelle:
A ses ongles me veult pillier,
De mes cheveux plus dung millier
Par fureur derompt et arrache,

Le sang fait yssir de ma face ;
Tel fait chascun jour renouvelle
Celle mauldicte Perrenelle.
Riens envers elle, c'est tout cler
N'y vault espée ne boucler ;
Je suis vaincu, ou je pers place :
Souvent appert sur moy la trace.
Mon varlet lors convient qu'il aille
De loing regarder la bataille
Mais n'ose vers moy accourir
Ny ne m'oseroit secourir :
Trop craint celle qui se rebelle,
Qui envers moy est ainsi felle.
Trop craint celle qui se rebarbe
Qu'el ne le preigne par la barbe
Si com je suis souvent tenus,
Arrier refait les saults menus,
Bien voit le lieu n'est pas s'eur,
Dehors m'attent en mal 'eur.
Adonc y survient la nourrisse
Et crye hault com folle et nice :
Dame, vecy se Dieu me sault
Le garçon qui a fait ung sault ;
En la ville s'en va esbattre,
Tout par moy me laisse debatre.
Riens ne fait. Il soit par la gueule
Pendu, car il leisse a moy seule
De la maison toute la cure
Et de l'enfant la nourriture
Et d'autre part se m'aist Dieux.
Les nourrisses ès aultres lieux

Ne sont pas ainsi ornées.
Chiers tenues et honnourées
Sont partout ; il n'y a nourrisse
A qui l'en ne fasse service,
Et les maisgnies qui les servent
La grace des dames desservent.
Bien sçait la nourrisse poser
Qu'el doit dormir et reposer,
Boire et menger à voulenté
Affin qu'elle ait lait à planté,
Puis dist que l'on donne à randon
Ailleurs à chascune grant don,
Or dist cest seigneur j'ay servy ;
Puis l'heure que m'y asservir
Autant de mon prouffit y fais je
Comme d'ahéner le rivaige.
Je suis à luy mal assenée,
Bien voy que suis infortunée,
Car les aultres sont plus heureuses
Et ne sont pas tant curieuses.
Grant peyne est céans amassée
Combien que je soye lassée
De ce que toute jour traveille,
Sy convient il que par nuyt veille.
Lors la nourrisse mal estable
S'en va droit à l'uys de l'estable
En tençant, mon cheval deslye,
Et qui pis est, par sa folye,
Le bat et le met en exil
Hors à la pluye ou au gresil.
Cest despit me fait la truande

Sy com sa dame luy commande.
Et s'il advient par adventure
Qu'il demeurt soubz la couverture
Après les tensons vrayement
Sera estable pourement.

Quand Perrette me veult tencer
Et ma nourrisse foit commencer
En son ayde s'abandonne,
Et le droit à sa dame donne.
Se Perrette dit en huant
Que je soye chievre puant
La nourrisse tost le tesmoigne
Et s'entremet de la besoigne
Dont bien sçay que point ne m'ayme elle;
Et si n'a laict en sa mamelle
Lors l'estrainc, fait semblant de traire,
Puis fait l'enfant crier et brayre,
Secretement luy fait moleste;
Tout ce fait la maulvaise beste
Pour moy courroucer et grever.
On ne la peult du lit lever
L'orde nourrisse paresseuse
Nyce, jangleuse, rioteuse;
Envys la voit on oncques rire,
Mais bien sçet tancer et mauldire.
Quant on luy dist quelle se lieve
L'eure d'appeler n'est pas briefve
Envys se lieve, la chetive,
En murmurant, tance et estrive
Et suppose qu'appelleroye

En veillant faint ronfler doye ;
Si advient que le cul luy souffle
Aulcuneffoys quant elle roufle
Et quant par cryer est contraincte,
Lentement par parolle fainctе
Respond : Eh ! que voulez-vous, sire?
— Lieve sus, viens s'y l'orras dire.
Il est nuyt, encour dormiray
Quant sera jour, à vous iray.
— Jour est, je le voy playnement
Or, lieve sus, appertement.
Adonc se plaint à haulte voix :
En dieu, dit-elle, je la voys. —
Lieve sus sans demourer va —
Hé dieu, quel homme est-ce donc la?
Je cherche ma *cotte* crotee
Et quel dyable la m'a ostee?—
Or sus, haste toy. — Je suis preste.
Puis çà, puis là, tourne sa teste,
Puys prent ses membres à grater
Ou les estend pour dilater.
Je vays, je vays, se dit souvent
Mais du venir ne tient convent :
De paresse lit la leçon
Tardive comme un limasson
Perrette à hault crier s'eslaisse :
Qui est qui dormir ne nous laisse?
Nous ne pourrons huy mais durer,
Nous avons assez à curer.
Pour ce voir, certes, je vouldroye
Qu'il fust où je souhaiteroye,

De nous seroit assez arriere,
Et puys dist à sa chambriere :
Mal fais, point ne te leveras,
En son d'espit riens n'en feras,
N'obeys pas à sa demande,
N'en fais rien puis qu'il le commande,
Par le crucifix est-ce fable?
Son varlet gist dedans l'estable
S'il veult, si le voyse appeller.

Quand j'oy Perrette freteller
Je me tais, si fault faire pause,
Ses tanceries sont sans glose :
De moy laidir est courageuse,
Et de trop parler oultrageuse.
Quant fureur en son corps procède,
Par force convient qu'on luy cède
Se je dy mot, elle me touche
De la paulme près de la bouche;
Quant contre moy la voy mouvoir
Vuydier m'estuet par escouvoir.
Je sens trop mal partir mon jeu
Par delà les monts de Mongeu
Où assez plus loing vouldroye estre
Ou de la paradis terrestre.

Las! pourquoy suys je né de mère
Tant oppressé en grief misère?
Las! pourquoy ou tenebreux centre
Ne fu pery dedans le ventre?
Las! pourquoy vis chaulx et hallé

Par les ongles qui m'ont pelé?
Il me fault languir en griefz paynes
Toutes mes prières sont vaynes.
D'aultre part vuyde est ma prouesse
Mes dons sont vains, ma vertu cesse,
De pis avoir suys deffiez,
Mes cinq sens sont mortifiez,
Mes yeulx ne peuvent regarder
Car grant langueur les fait tarder
Tant me griefve veoir à l'ueil
Comme chauves souris au soleil.
Je ne puys à goust savourer,
Ne je ne puis rien odorer,
Si ne puis taster de mes mains,
Tant comme souloye, mais mains
Et de mes oreilles n'oy goutte :
Ainsi se meurt ma vertu toute ;
Nature est en moy affoiblie,
Toutes ces choses y oublie.

LIBER SECUNDUS.

Je qui jadys souloye faire
Les beaulx dictiers et à chief traire
Dedans l'estude florissant
En ma lyesse nourrissant
Ay dur temps non pas par vieillesse,
Mais riote qui trop me blesse
Devenir me fait decrepit,
Sans avoir trefves ne respit.
En dormant je songe batailles
Pis en la fin qu'aux commençailles ;
J'ay mon sens tousjours bataillant
Et en dormant et en veillant.
N'est pas merveille si m'ennuye
De languyr en si dure vie.
Vie m'est trop pis que la mort,
La mort cesse quand elle amord ;
Mais ce tourment tous temps me dure,
Et si convient que je l'endure.
Par moy qui meurs à grant martire
Doit on à tous les aultres dire
Que ceulx de marier se gardent,
Et qu'à cest exemple regardent
Pour eschiver femme et son art.
Quant la prouchayne maison art

Où l'en y voit le feu bouter,
On doit de la sienne doubter.

S'il est aulcun si papelart
Qui de femmes ne saiche l'art
Cy en droit ce ditié lise
Et les bons mots pour soy eslise :
Il trouvera enseignement,
Mais qu'il en use saigement.
Tu qui liras dedans ce livre,
Fay que des femmes te delivre :
Sy tu voys leurs oppinions,
Leurs meurs et leurs condicions
Que je diray s'en ay licence,
Bien croy que par juste sentence
Devers ma partye seras,
Et par droit les condampneras.

La femme est tousjours rioteuse
Jangleuse, dure et despiteuse ;
La paix est par elle bannye,
A rebours dit la letanie,
La parolle Dieu, et la messe,
Souvent mauldit en sa promesse.
Ma femme les tenebres chante,
Ve et lamentacion hante ;
Elle mauldit à chascune heure,
Ou elle tance ou elle pleure.
Chascune femme dit et note
A son mary yceste note,
A toutes heures chante et sonne,

Trop parest parverse personne
Aux respons sceit crier et braire
Pour les tenebres contrefaire,
Par ve se commence l'antienne;
C'est aux maris douleur et peine.
Toutes heures ainsi commence
Que elle ploure ou elle tence;
Le mary l'oyt, vueille ou ne vueille :
Si n'est si hardy qu'il s'en dueille
Pour ung mot rauroit ung millier;
Il fault qu'il vuide le caillier
Et que de sa maison tost ysse,
Tant luy fait la desloyal lysse
Qu'il convient que l'omme s'en fuye.
Il est vray que fumée et pluye
Et femme tançant sans raison
Chassent l'omme de sa maison.
Quant la femme tance et debat,
Souvent commence le debat;
L'eaue pourrist et la fumiere
Gaste les yeulx et la lumiere
Et les fait par force plourer :
Ainsi n'y peut plus demourer.
Affin que la riote meuve
La femme faint que elle treuve
Son mary prins en advoutrie,
Encontre luy contend ou crie,
Ou fiert l'enfant affin qu'il braye,
Et n'a talent qui la rapaye.
Le poisson sans eaue habiter
Ne peut, femme sans labiter,

Et sans tancer aulcunement,
Dont je dis que certaynement
Entens bien en ce que tu lys, que
Elle resemble au basilique;
C'est ung serpent dont Dieu te gart :
Les gens occist de son regart.
Retiens bien pour toute doctrine :
Le fuyr en est medicine.
Trop plus asséur est li hom
Avecques serpent ou lyon
Qu'avecques femme qui estrive :
Je le preuve par raison vive.
Tu peus toutes bestes sauvaiges
Domter par lyens ou par caiges,
Par art ou par subtilité,
Et mener à humilité;
Ce ne peux faire de t' espeuse
Pource qu'elle est trop orgueilleuse.
Se tu povoyes ung empire
Par ta bataille desconfire,
Ne pourroyes tu femme vaincre,
Ce me dist l'ystoire du paintre,
Et l'Escripture le tesmoingne,
Il n'est nul qui ne la ressoingne.
Se veoir en estoit congnoissant,
Il n'est homme tant soit puissant
Qu'il ne soit en la fin vaincu
Par la femme et [par] son escu :
Vecy l'exemple que l'on nomme.
A Monstereul eust ung jeune homme
Appert et hardy, merveilleux,

Fumeux estoit et batailleux.
Ja brigue n'y fut eschappée,
Tousjours avoit main à l'espée,
Il ne doubtoit estoc ne taille,
Et ne queroit que la bataille;
Tant fut de perverse nature
Que de paix trouver n'avoit cure.
Albar il estoit sy felon
Qu'il n'avoit ne frain ne raison;
Tant alla et tant charia
Qu'en la parfin se maria
Comme fols et oultrecuidiés
Chetifs et de tous sens vuydiés.
En mariage se voua
Et de l'estroit neu se noua.
Quant il fut du lyen lyé
Dempté fut et humilié,
Car il trouva femme rebelle
Qui les pompes du fol rappelle.
Comme déesse de bataille
Ses coustures [el] luy retaille,
Il n'est si hardy qu'il estrive,
Car il n'y scet ne fons ne rive.
En ce point peut de dueil crever,
Il n'ose le sourcil lever
Vers sa femme quant elle jure
Qu'el ne le preigne par la hure.
Il ne cuydoit pas que fust telle :
Si luy convint trouver cautelle.
Quant sa femme le molestoit,
De la maison où il estoit

S'en despartoit en tapinage
Et s'en alloyt au voysinage
A ses compaignons lamenter
Et de ses douleurs dementer.
Il fut si ramené des meures
Que las se clame en toutes heures,
En plourant fort se mauldissoit
Et soy méisme desprisoit
Par impacience mené
Com chetif, de male heure né,
De ce que marié estoyt
A celle qui le tempestoit.
Il m'estuet faire le semblable :
Je lieve du lit ou de table
Ne je n'ose donner response
Ains m'enfuis mussier en esconse.
Perrette me fait pestillence,
Plus la crains que mal de pilence,
Car je sçay bien que son tonnoirre
Ne se peut convertir ne taire
Sans fouldroier ou tempester.
Pource n'y ose plus ester.
Je m'en fuys, ou treves requier
Car mathé suys en l'eschiquier.
Sy te pry que bien t'en souviengne
Que tel meschief ne t'en adviengne.
Chastie toy par tel memoire,
Car à l'expert en doit on croire

———

Comment Calfurne son procès
Plaidoit à la cour des excès
Et après son tort pour refuge
Alla monstrer son cul au juge.

Certes ainçoys se cesseront,
Les oyseaulx plus n'y chanteront
Ne les gresellons en esté,
Que femme ait telle potesté
Que sa langue peut retenir
Quel mal qui en doie advenir.
Calfurne en fut bien accroppie,
Plus jangleresse qu'une pie,
Car pas ne plaida saigement,
Son cul monstra en jugement;
Par son fourfait tant desservy
Que toutes femmes asservy
Chascune est privée et chacie
De porter fait d'avocacie.
A toutes femmes fist dommaige :
Par sa langue, par son oultraige,
De sa langue sont heritieres
Et de sa coulpe personnieres
Par raison de succession ;
Pource par condempnation
Par droit sy com j'ay entendu
Leur a l'en tousjours deffendu
De jugemens examiner
Et de causes patrociner.

Aussi lisons d'une Juise
Marie la sœur de Moyse :
Jangleuse fut et orgueilleuse,
Pour sa jangle devint lepreuse
Percusse de mésellerie,
Chier compara sa janglerie.
Pourquoy fut la corneille noire ?
Aulcuns auteurs nous font accroire
Que jadis souloit estre blanche :
Or est muée sa semblance
Pource qu'elle fut jangleresse
Et mesdisant et menteresse,
En congnoissance de ses blasmes.
Qu'ainsy fussent ores nos femmes
Muées par vertu divine
Pour changer leur mauvais ourine !
S'il en estoit en mon vouloir
Nul homs ne s'en devroit douloir :
A l'ennemy en vérité
Fut pour la femme recité
Que Dieu en qui tout bien habonde
Eust donné grant paix au monde
S'il ostast les langues mauldites
Aux femmes de parler mal duictes.
Par femme sourt et meut la guerre
En maint pays, en mainte terre ;
Sy semble que par raison folle
Leur fut donnée la parolle.
Qui oseroit Dieu accuser,
Il ne s'en pourroit excuser
Qu'il n'armast les femmes perverses

Et leur donnast langues diverses,
Si veoit les maulx advenir
Et s'il n'y veult point subvenir.
Bien croy que miracle seroit
Qui un muet parler feroit,
Mais certes cil qui pourroit faire
Femme bien esméue taire,
Feroit assez plus grant merveille.
L'une n'est à l'autre pareille :
Pourquoy sont femmes plus noysives
Playnes de parolles oysives,
Et plus jangleuses que les hommes?
Car elles sont d'os et nous sommes
Faicts de terre en nostre personne :
Os plus hault que la terre sonne.
Or veez quel conclusion
Qui nous tourne à confusion.
De nature leur vient à toutes
Qu'elles sont folles et estoustes.

Ainçois qu'ung hom soyt marié
N'avec espouse apparié
Soit riche, poure ou paillart,
Il est gay, joly et gaillart,
Tant eslevés qu'au vray compter
Achilles cuide surmonter,
Et à plus hault degré venir
Ne se scet comment maintenir.
Il chante, il sault ou il chevauche
Assez plus grant qu'il n'est se haulce,
Souvent fait ses cheveux laver,

Recoquillier, pignier, graver ;
Il porte chausses semellées
Et robes estroictes ou lées ;
Il ne scet en quel vestement
Se puist tenir honnestement,
Honnestement, mais au contraire,
Car le chetif veult contrefaire
Les aultres conars de ce monde
En qui folye tant habonde
Que par leur grant oultrecuydance
Chascun cuyde estre roy de France,
C'est à dire si très grant sire
Que femme ne luy peult souffire,
Tant soit vaillant et de lignage.
Quant le fol est en mariage
Ses besongnes vont aultrement,
Il devient simple vrayement.
Oultre son gré devient cocus,
Ses cheveulx meslés et locus
Parmy ses espaules s'estendent,
Ceulx de derrier par devant pendent,
Bien semble chetif à merveilles,
Adonc luy penchent les oreilles.
Ses soulliers et son vestement
Sont descousuz, et lentement
S'en va la face à bas baissée.
Sa joyeuseté est plaissée ;
Lais, defformes et mal lavés
Est trop plus que vous ne savez,
Il a couleur de pié d'escouffle ;
Esbahy est quant le vent souffle ;

Des mouches ne se scet deffendre,
Car il ne scet auquel entendre.
Puisque li homs prent femme à paire
Il n'est habiles à riens faire :
Bien le monstre sa face palle ;
Et son bonnet troué et sale,
Ses sourcils, ses yeulx chacieux
Levres mortes, nez roupieux,
Sa bouche, sa barbe enfumée,
Sa voix cassée et enrumée ;
Baston luy fault pour soy aydier.
Longuement ne veulx pas plaidier,
Car on s'esjouyst de briefté ;
Et si seuffre tant de griefté
Que je suis de tous maulx garny,
S'en seroye plus escharny.

En France est la coustume telle :
Chascune son espoux appelle
Mary, c'est à dire en la mer,
Car mariage est trop amer.
Vray exemple en povez sçavoir.
Ung homs voult troys femmes avoir
Et requist que troys en éust.
Ha Dieux, se bien les congnéust
Il doubtast la male fortune,
Touteffoys en espousa une
Qui ne ressembla pas Lucresse :
Du mary voult estre maistresse.
Or advint où il demouroit
Que le loup aux aigneaulx couroit ;

Au lonp en est mal advenu,
Tout vif fut prins et retenu.
Ceulx qui le prindrent enqueroyent
De quel mort morir le feroyent :
Quant le marié l'entendit
En plourant son advis rendit
Et leur dist : Seigneurs compaignons,
Se vous voulez le mal gaignons
Faire morir de mort crueuse.
Femme luy donnez à espeuse.
Qui le loup marier pourroit
Le loup de male mort mourroit.
On ne peult dampner creature
De mort plus forte ne plus dure
Que de lyen de mariaige.
Ce torment bien experiai je,
Doncques est ce bien esprouvé
Pour les maulx qu'on y a trouvé
Que mariage, quoy qu'on dye,
Surmonte toute maladie.

Ung saige nous baille tel reigle
Qu'ainsy que la plume de l'aigle
Vainct et corrompt aultre plumage,
Aussy la femme en mariage
Contre la chair de l'omme estrive.
Tant est la femme corruptive,
Que la chair de l'omme degaste
Quant par mariage la taste.
Il semble que les nopces nuysent
Car les vertus d'omme amenuysent.

De coucher avec sa moullier,
Soit tout nud ou sans despouiller
Tout sans ouvrer est recreans;
Et d'aultre part je vous creans
S'il advient qu'ung homme soubmette
Bietrix, Mahault et Guillemette,
Sans marier de prime face,
Et chascun jour trois fois leur face
Le jeu continuellement,
Puissant demourra tellement
Que longtemps durra sa vertu :
Par tesmoings le peux prouver tu.
Mais puis qu'il [se] sera lyé,
Son povoir est tout balié.
Si tost com il touche le lit
Et si ny feist point de délit,
Le touchement luy est nuysible.
Si seroit ce chose impossible
De trouver paix en mariage
Sans payer le charnel truage.
Qui le fait n'y veult commencer
Jà n'en partira sans tencer,
Ainçoys, si com dit l'Escripture,
Seroit eclipse de nature.
Doncques fait-il bon estriver
A son povoir pour eschiver
Lyen qui fait l'omme despire
Et toutes ses vertus empire.
Mariage est plus fort vermine
Que le ver qu'on appelle tyne
Et aulcuns appellent artaise :

Char et os ronge à grant malaise.

Arreste à ces commencemens :
S'en met trop tard les oignemens,
Estre ne pevent secourables
A playe qui est incurables.
Trop tard se repent, ce sachiez
Qui du lyen est atachiez
Dont pleust à Dieu que fusse hors :
Tard main à cul quant pet est hors.
Quant ung marchant si veult entendre
A acheter ce qu'on veult vendre
D'ung cousté à aultre regarde,
De bien adviser ne se tarde.
Ja n'est si chetif ne si rude
Qu'il ne voye par grant estude
La chose avant qu'il la reçoive
Pour doubte qu'on ne le deçoive ;
Et s'il advient que riens deffaille
En la chose que l'en luy baille,
S'il ne luy plaist à retenir,
De prendre se doit abstenir
Mais ne peult estre alienée
Femme en mariage donnée :
Il convient que l'en la retieigne,
Quelque meschief qu'il en advieigne,
Ne quelque mal qu'elle appareille
Jaçoit à Medée pareille
Qui ses deux enfans estrangla :
Icy trop dur mat en l'ongle a.
Doncques cil qui veult femme prendre,

Et qui voit qu'il ne la peult rendre,
Pourquoy ne prent yeulx de beril
Pour mieulx véoir le grant peril
Où il se veult mettre et boutter?
Plus est grant, plus fait à doubter.
Par esprouver est bien sçéu
Que chascun y est deçéu.
Envys s'en peult nul exempter.
Dieu dist que on doit tout tempter.
Or tempte donc et si essaye
Ainçoys que recoyves la playe,
Et ainçoys que tu te maries.
Je te lo que tu te varies,
Mais refuse la male touche
Se tu crains tançons et reprouche.
On ne peult aux maulx contrester
Ne contre leurs cours arrester,
Se premier ne sont congnéus
Dont plusieurs en sont decéus :
Si est bon d'avoir congnoissance
De leur raige et de leur puissance.

Comment Medée du remort
De Jason ses fils mist à mort :
Cella ne feroit une loüe;
Le droit ne veult pas qu'on l'en loue.

N'avons nous pas list de Medée
Quant Jason l'eust contremandée
Après ce qu'il eust la toison

Conquestée, il fist un blason
De sa perverse sorcerie :
Luy voyant sa meschanterie
Par l'art magique s'eschappa
Et d'elle ainsi se racheta.
Medée par dure vengeance
Tua ses enfans sans doubtance.
On dist que tenter ne peut nuyre
Mais vault moult, car on se peut duire
A prendre chose prouffitable
Et à laisser la dommaigeable.
Pour esprouver entierement
On doit taster premierement
La moillier, ainçoys qu'on l'espeuse,
Car mieulx vauldroit chéoir en Meuse
Ou soy navrer d'unes cisailles
Que plourer après espousailles.
Cil qui entre en religion
A ung an pour prouffession.
Cil doncques qui veult espouser
Et soy d'une femme embouser
Pourquoy n'a il itel delay?
Las! je m'en plains, car pas ne l'ay.

Certes il est bien peu de femmes,
Soyent damoiselles ou dames,
Laides, riches, grasses, bourgoises
Poures, villaines ou courtoises,
De quelque estat qu'elles se clament
Qui loiaument leurs maris ament,
Prouvé est par le dit du saige.

Congnoissant des femmes l'usaige,
Bien sçavoit que leur amour monte :
Ung tel exemple nous racompte
D'un chevalier bel et plaisant,
Preulx aux armes et bien faisant
Qui fut sourprins en tel maniere.
Pour une poure chamberiere
Si ardamment s'enamoura,
Et par amour tant l'ounoura
Qu'il l'espousa par mariage.
Forment l'aymoit en son courage.
Du chevalier la fin orrez.
En ung fait d'armes fut navrés
Tant qu'il morut et expira,
Dont sa femme fort souspira,
Et faingnoit souffrir grant douleur
Quant du sang véoit la couleur ;
En plourant ses cheveulx tiroit,
Disant que la mort desiroit,
Et sy queroit de dueil serrée
O son mary estre enterrée.
Vive ne vouloit demourer ;
Bien sçavoit faintement plourer
Près le tombel de son mary :
Ce fist la dame au cœur marry,
Et ne veult pour nulle raison
Plus retourner en sa maison.
Ce jour cy com j'ay entendu
Fut ung larron aux champs pendu
Dont ung chevalier renommé
Sir Gillebert fut nommé,

Pour son fief en devoit la garde :
En passant la dame regarde
Playne de pleurs pour son mary.
A elle vint triste et marry,
Courtoisement luy a dit : Dame
Rapaisez-vous, priez pour s'ame :
On ne gaigne riens à dueil faire.
Elle respond : Ne m'en puys taire.
J'ay perdu le meilleur du monde ;
O luy en la fosse parfonde
Vouldroye gesir toute morte.
Sire Gillebert la conforte,
Et dit qu'un aultre en trouvera :
Aussi bon ou meilleur sera.
Elle dit : Vostre temps perdez,
Ne sçay à quoy vous entendez,
Allez vous en, si me laissiez.
Lors s'est Gillebert eslessiés,
Aux champs a sa voye tenue,
Car ja estoit la nuyt venue.
Le larron estoit ja emblé,
Adoncques a de paour tremblé
Et doubtoit que pour ce forfait
N'ait son fief perdu et fourfait.
Moult doulant retourna arrière
Tout pensif droit au cymetiere,
Où la dame son dueil menoit :
Lors luy compta dont il venoit,
Et luy dit toute s'aventure
Et puis de son fief la nature,
La condicion de l'ommaige,

Et comment doubtoit son dommaige
Pour le larron que mal feu arde,
Dont avoit fait maulvaise garde.
Sa complainte luy publia,
Et elle tantost oublia
Son bon mary, en esperance
De renouveller alliance.

Comment ung homme[s] enterré
De sa femme fust deterré
Et pour avoir nouveau amy,
La faulce pendit son mary.

Sire, dit elle, n'ayez soing,
Secourray vous à ce besoing
Du meschief de quoy vous doulez,
Se vous pour femme me voulez.
Dame, je le vueil voyrement.
Ensemble firent serrement
Elle dist : Faictes bonne chiere.
Maintenant deffouy la biere,
L'omme mort en a hors tyré
Dessevely et desterré ;
Par la femme fut ce saichiez
Aux fourches detrais et sachiés.
Incontinant plus n'attendit,
Car elle mesmes le pendit
Au propre lieu ou à costé
Dont on ot le larron osté

Puys luy dist : Sire, ça venez
Mes convenances me tenez.
Dame, dist-il, il fault encores :
Le larron qui fut emblé ores
Avoit deux playes en la teste.
L'espée prist la malle beste,
De remonter ne s'esmaya :
Son espoux en deux lieux playa,
Troys de ses dens luy a cassés,
Mais encores fist pys assez,
Les yeulx luy fora et creva
Par semblant moult pou luy greva,
Puys luy dist : Sire [s], escoutez,
Et desormais ne vous doubtez ;
J'ay bien restably vostre perte,
Je doy bien estre Gilleberte.
Je vous semons de convenance.
Il luy dit : J'ay bien souvenance
De ce que promys vous avoye.
Faictes tost, mettez vous en voye,
Car mon corps vous est devées,
Gardez jamais ne me véez
Ne plus ne vous en efforcez ;
Mieulx aymeroye estre escorchés
Et perdre quanque j'ay vaillant ;
Je n'ay pas le cueur si faillant
Qu'avecque vous face alliance ;
Jamais en vous n'auray fiance
Et sachez, qui droit vous feroit
Par ma foy, on vous brusleroit :
Desservy avez à estre arse.

Compaing, entens bien ceste farce,
Considere bien la malice
Et l'estat du feminyn vice
Pour véoir leur iniquité
Sçauras que je dy verité.

Nul ne doit pour femme plourer,
Ne pour la plaindre labourer;
La loy le tesmoigne toute heure;
Doncques est fol cil qui la pleure
De la loy contre la deffense,
Et pour le mal que femme pense.
La mort de son mary machine;
Tousjours est à mal faire encline
Mais que sa trahyson n'appere
Sy com Silla fist à son pere.
Et combien que l'omme ne doye
Plourer pour femme, toutesvoye,
La femme est de plourer tenue
Car le droit le nous insinue.
Des yeulx au moins par dehors pleurent,
Mais Dieu scet quant les larmes queurent
Que par dehors maynent tristesse,
Combien qu'au cœur ayent liesse.
Jaçoyt que femme par dehors
Ploure de son mary le corps,
Par dedans s'esjouyt et chante,
Et de nouveau mary se vante
Quant de noirs draps porte l'enseigne.
L'exemple precedent l'enseigne.
De celle qui tant offendit

Que son propre mary pendit
En ce fait reçeut grant diffame :
C'est peché de plourer pour femme.

Et tu qui liras et orras,
Entens au mieux que tu pourras,
Pour mes paroles ne te meuves
En ton cueur mets ce que tu treuves
Se bien nottes chascun proverbe,
Lors ta maison croistra en herbe.
Femme ne fait tant à aymer
Que deux choses n'ait à blasmer
Tousjours a buches en sa trayme ;
Ce que son mary heyt elle ayme,
Et voulentiers y met sa cure.
La femme est de telle nature
Quant son mary est trespassé,
N'aura paix tant qu'elle ait brassé
A espouser son ennemy,
Et n'attent ne jour ne demy.
D'aultre part tout luy est amer
Quanque son mary veult aymer,
Et het ceulx qu'il tient en chierté,
Tant est playne de grant fierté.
Des mœurs des femmes Cathon dit :
Quem conjunx diligit, odit.
A croire ne sont pas merveilles,
Car femmes rongent les entrailles
De leurs marys par devinailles
Et par tançons et par batailles,
Dont l'omme est tourmenté forment :

Il n'est nulle heure sans tourment:
Dont peus tu bien appercevoir
Que femme veult tout decepvoir.
Nul hom n'y doit foy adjouster
Car combien qu'il doye couster,
Ne cessera tant qu'aura mis
Ceulx qui luy sont loyaulx amys
A meschief et à deshonneur ;
A leurs ennemys font honneur.
Ceulx qu'elles deussent reprouchier,
Font souvent en leur lit couchier,
Ou à mariage prendront
A bien n'a raison n'entendront.
Quant leurs mariz sont trespassés,
Elles convoitent plus assez
Ceulx qu'elles deussent reffuser,
Et pour leurs maris accuser.
Il semble assez que tout de gré
Les eslievent en tel degré.
C'est honte qu'ils sont successeurs
Es lits de leurs predecesseurs .
Et y couchent et seigneurissent,
Et les femmes plus les cherissent
Que leurs espousés premerains
En tous lieux les font souverains
Des corps, des biens et de l'avoir
Que les hoirs en deussent avoir.
C'est chose assez abhominable,
Certes il n'est riens plus dampnable,
Et ne s'en pevent escondire,
Pource doit on femmes mauldire

Pour leur desloyal conscience :
Trop en avons d'esperience
Comment chascune est luxurieuse
Et de bonne amour [est] hayneuse.
Encontre te diray leur vie.
Nous lisons de la mort Urie
Par Bersabée sa moullier.
David la vit bien despouillier,
Et laver en une fontaine.
Elle fut de grant beaulté playne :
Le roy David la convoicta,
Vers Urie mal exploicta,
Et sa mort machina par lettre ;
Joab le fist à la mort mettre
Par le commandement David.
Ce fut mal fait, car Dieu le vit
Quant puis espousa Bersabée.
Compaings, après ces vers abée.

Comment Sanson fut confondu
Quant par Dalida fut tondu
Laquelle avec[ques] une force
Luy feist perdre toute sa force.

Oüyr ne peux meilleur chanson,
Et te souviengne de Sanson
Que Dalida si peu prisa
Quant ses cheveulx luy enchisa,
Et les luy tondist d'unes forces

Pour luy faire perdre ses forces ;
Que refist la femme Guyon.
Combien que cy plus n'en dy on
De leurs faitz, de leurs tricheries :
Je pry à Dieu, si tu maries
Jamais après cest examen,
Que tu soyes pendu. Amen !

Se ma femme hait et mesaime
Les miens et mes amys que j'ayme
Et pour moy les rechigne et point,
Il s'ensuyt qu'el ne m'ayme point.
Il n'est chose tant perilleuse
Ne pestillence plus crueuse
Que d'avoir privé ennemy.
Or te garde, par saint Remy,
Car ta femme est ton ennemye.
S'il ne te plaist, ne m'en croy mye,
Mais croys de Salomon le dit.
Roy Salomon fit un edit
Dont plusieurs furent consentans,
Que tous vieulx hommes de cent ans
Fussent mis à mort sans tarder,
Nul ne les osast plus garder
Après la publication,
Sur peyne d'indignation.
Mais le fils d'une bonne mere
Qui loyaulment aymoit son pere
Soubs clef le mist et enferma
Et luy jura et afferma
Qu'il ne luy fauldroit pour mourir :

Au besoing le voult secourir,
De luy saulver emprist le soing,
Car l'amy voit on au besoing.
Nonobstant l'édit contresta
Et des viandes luy apporta ;
Bien le garda secretement
Encontre le commandement,
Luy administroit assez vivres.
Le père luy apprist ses livres :
Saige fut en loix et en droit
Plus que nul qui soit orendroit.

Comment à Salomon le roy
Vint ung homme[s] en grant arroy :
Nus ne vestus en general,
Il n'alloit n'a pied n'a cheval.

Le roy, par sa subtilité,
En voult sçavoir la vérité,
Et enquerir dont ce venoit
Sur perdre le chief qu'il avoit.
Par adjournement le manda,
Et luy enjoinct et commanda
Que quant seroit à luy venus
Que il ne fust vestus ne nus
N'a pied n'a cheval ne venist,
Son seigneur par la main tenist,
Son serf et son amy menast
Et son ennemy ordonnast

Qu'avec les autres fust present :
Pour le servir de ce present
Le jeune homme s'appareilla,
A son père se conseilla
Et le preudhom l'enseigna bien.
Son asne, son fils et son chien,
Et sa femme luy fist conduire.
Bien luy sceut monstrer et induire.
A court vint et dit : Sire roys ;
Je suys cy vestu d'une roys ;
Cest asne que je vous presente
C'est mon serf, et ceste jouvente
Est mon enfant et mon seigneur,
Et sy n'ay point d'amy greigneur
Que ce chiennet, bien l'ay prouvé
Mainteffoys l'ay amy trouvé.
Le roy dit : J'oy bien que vous dictes,
De ces choses estes bien quittes,
Or admenez vostre ennemy.
Sire, veez le là contre my :
Au doy luy a monstré sa femme
En disant qu'oncques, par son ame,
Plus grant ennemy ne senty,
Mais elle l'en a desmenty.
Il luy donna une paulmée.
La femme n'en fut pas pasmée,
Ains s'escria à haulte voix :
Sire roy, qu'esse que je voys ?
Faictes tantost ce larron rendre
Aux fourches ou noyer ou pendre
Ou le faictes decapiter

Et mettre à mort sans respiter.
Il n'a pieur en vostre empire,
Il est des maulvais tout le pire;
Certes bien vueil qu'il vous appere,
Comment il a enclos son père,
Et nourry sur vostre deffence.
Il a encouru grant offense.
Lors le roy rist quant il ouyt
Et en son cuenr se resjouyt
Du cas devant luy advenu
Et l'omme en fut moult chier tenu.
Or as tu veu, mon bon amy,
Que tu ne peulx pire ennemy
Avoir au monde que ta femme.
C'est celle là qui te diffame
Et s'elle peut, dont j'ay remort :
Elle pourchassera ta mort.
Toy qui cy lis pour toy esbattre,
Ne m'en fais pas en vain debattre,
Reçoy et prens parmy l'oreille
La moisson que je t'appareille.

Saint Ambroise nous admonneste
Par predication honneste
Que nul ne doit aultre prier
Ne enhorter de marier
Pour les mauldissons qui en viennent,
Car pour mal conseiller se tiennent
Ceulx qui se boutent en tel ordre;
Sa ne cesseront de remordre
Et mauldient com ennemys

Tous ceulx qui s'en sont entremys.
Dont ay je bonne entention
Se je fais inhibition
A homme qu'il ne se marie.
Freres tous d'une confrairie
Et membres de Jesucrist sommes.
Si est raison entre nous hommes
Que l'ung doit l'aultre conseiller,
Et pour son prouffit travailler;
Et qui son frere ne relieve
En sa conscience se griefve.
Ce nous tesmoingne l'Escripture;
Dont pour eschever la friture
De mariage et la misere,
Je t'admoneste comme frere
Que femme n'ayes espousée
Et retiens bien ceste posée.

Je t'ayme pour toy chastier
Par amour sans aultre loyer :
Sy te pry, supply et enseigne
Ains que mariage te preigne,
Advise toy avant toute œuvre,
Car l'Escripture nous desqueuvre,
Et raison le veult soustenir,
Que mieulx vault aux maulx prevenir
Que ce que les maulx nous previengnent.
Sy le te dis ains que te viengnent
Pour obvier aux grans perils.
Espoir que tu fusses peris
Se descouvert ne le t'éusse,

Ne cuydasse pas que j'éusse
Pour moy servir en l'escuelle
Sy griefs tourmens de mort cruelle,
Certes traistour tenu seroye
Ou cas que je te cesseroye
De ceste mort signifier
Qui tant me fait crucifier.
Je jur, pource que mieulx me croye,
Que cueur auroit plus dur que croye
Qui si me verroit tourmenter
Et se tendroit de lamenter
Et de plourer amèrement.
Doncques est saige voirement
Cil qui par mes faicts se chastie
Et par l'euvre que j'ay bastie,
Et qui fuyt la mort prevéue
Qu'il voit par devant sa véue.
Las! je me tiens pour decéu
De ce qu'au premier n'ay éu
Docteur qui le m'eust demonstré :
Je ne fusse pas sy oultré
Ne trait sy bas com je suys ores
Et com j'attens à estre encores.

Quant le mary gist en la biere,
La femme avant et puis arriere
Pense tousjours en son corage
De ravoir aultre mariage.
C'est coustume quand elle pleure,
Après troys jours n'attent que l'heure.
Se ses enfans veulent avoir

Leur part de biens et de l'avoir
Qui leur descend de par leur père.
N'y a nul qui ne le compere :
Elle leur est du tout contraire,
En tansant leur scet bien retraire
Et dit : Ja feusse mariée
Se ce ne fust vostre criée :
Touvé l'ay jà deux foys ou quatre
Or me convient à vous debatre.
Jay fait chetifve Portéure.
Et puis maudit l'engendréure
Et leur dist que en leur despit,
Sans mettre terme ne respit,
Ung mary nouveau trouvera
Qui ses droits bien luy gardera,
Et tant de marier se haste
Qu'elle en prent ung qui tout luy gaste,
Ses biens despent et dilapide :
Ja n'y tiendra ne frain ne bride.
Tant com elle a riens à grenier,
N'y laist ne maille ny denier,
Terre ne vigne qu'il ne vende,
Ne maison que tout ne despende.
Lors quant ainsy se voit attaincte,
A ses enfans en faict complaincte
Et pour son premier mary pleure.
Tels larmes, se Dieu me sequeure,
Qui blasment les maris derrains,
Condampnent la chaleur des rains :
Excuser ne les peut frivolle.
Je croy qu'il n'est femme sy folle

Com veufve femme reparée :
Ne se tient pas pour esgarée,
Souvent se renouvelle et change
Et prent cheveléure estrange,
Elle se painct, elle se pigne,
Elle se farde, elle se guigne,
Maintenant veult, maintenant nye,
Ores ayme, or est ennemye,
Or tance l'ung, or tance l'autre,
Et l'ung fait d'or, l'autre de peautre.
Et jaçoit ce que par usaige
Plusieurs en payent le musaige,
Toutesvoys elle est trop revesche :
La fleur laist et prent la flamesche ;
En ce se monstre nice et sotte,
Elle resemble l'escharbotte
Qui guerpist l'odeur des florettes,
Et suyt le chemin des charrettes,
Es estrons des chevaulx se boute,
Et aussy com la louve gloutte
Prent tousjours des louveaulx le pire,
Aussi seult femme veufve eslire.
Las ! jadis estoit aultrement,
Ung an y avoit proprement
Que femme son mary plouroit
Et en lugubre demouroit.
Or n'y a mais trois jours d'espace
Ou se plus querez qui le face,
Car si tost com son premier homme
Prent par mort son derrenier somme,
Et est bouté dedens la terre,

La femme commence la guerre,
Ne jamais jour ne cessera
Jusques ung aultre en trouvera
Qui luy peust son bas rembourer,
Car seulle ne scet demourer.
Et ne cuydez pas qu'elle porte
Noire robbe qui plour enhorte,
Ains vestira robbe de soye
Pour monstrer qu'elle soit de joye.
C'est honte, ne sçay que peut estre.
Il n'y a ne frain ne chevestre
Qui ja la puisse retenir,
Tousjours veult aller et venir.
Jamais ne la tiendroit close hom,
Ne en chambre ne en maison.
Par tous lieux veult estre véue,
Tant est de chaleur esméue.
Les veufves par ardeur effrontent,
Sur les maisons rampent et montent,
Ainsy com les roynes d'Egipte
N'ont cure de lict ne de giste
Sil n'y a masle avecques elles :
Qui cuidast qu'elles fussent telles?
Sainct Aquayres ayma mieulx estre
Des dervés et hors du sens maistre
Que des veufves avoir la garde.
Il eut droit qui bien y regarde.
Dervées sont et sans lien,
Cil n'en veult estre gardien.
Les veufves sont de pute affaire,
Mais fol lié ne peult mal faire.

Les femmes quièrent les eglises
Parées de diverses guises,
S'en vont monstrant parmy la voye :
Chascune veult bien qu'on la voye,
Mais les reliques n'ayment gueres,
Les fiertes et les sainctuaires,
Non font elles les crucifix,
Car leurs cueurs n'ont pas en ce fix,
Plus ayment les clers et les prestres,
Pource les suyvent en leurs estres;
N'y a nulle qui s'en effroye.
Les ribaulx y quièrent leur proye,
Aulcunes en mettent souvines,
Ce ne sont pas œuvres divines.
Qui dedans l'eglise vendroit
Ung cheval, il se mefferoit;
Mais assez plus est à deffendre
Que femme ne s'y doie vendre.
Elle fait de la Dieu maison
Bordel contre Dieu et raison
Soubz umbre de sacrifier,
Pource ne s'y doit hom fier.
Lasses femmes qui n'ont vergongne
De faire sy orde besongne
Qu'elles ne deussent besongner,
Le dire fait à ressongner !
Les frères des religions
Venans de plusieurs regions,
De l'ordre blanche, noire et grise,
Nostre Dame en sa grant eglise,
Celle des Champs, et sainct Eustache,

Et saint Victor dedans sa cache,
Les Quinze Vingts et saint Anthoyne,
Les pardons du cardinal Moyne,
Saint Bernard et saint Honnoré,
Le chevalier au frain doré,
Au sepulcre de la grant rue,
Et saint Marry à col de grue,
Et saint Bon de bonne fortune,
Et saint Loup et saincte Opportune,
Saint Christofle, saincte Maryne,
Saint Pol, et saincte Katherine,
Saint Supplis, saincte Geneviefve,
Saint Gervais, et sainct Jehan en Greve,
Saint Jacques de la Boucherie,
Saint Eloy de Savaterie,
Saint Denis au pied de Montmartre
Et au prieuré de la Chartre,
Saint Germain des Prés et d'Aucerre,
Saint Laurens qui les dens desserre,
Saint Martin et saint Nicholas
Font à nos dames grant soulas.
Là vont les femmes catholiques
Souvent visiter les reliques
Qui sont en la saincte Chappelle.
Chascune sa commere appelle,
Ou aultre de son voisinage;
Mieulx leur plaist le pelerinage
A saint Mor ou à Bouloingnette
Et apres à la chappellette
Et aulcuneffoys au Lendit
Qui est en Juing si com l'en dit :

Là sont les places désignées
Et les journées assignées,
Et puis vient là qui les suppose :
Le surplus gist dedans la glose,
Ce scet on par experience.
S'on l'osoit dire en audience
Le clergié le tesmoigneroit,
Et leurs œuvres enseigneroit.
Elles faingnent nouveaulx miracles
En monstiers et en habitacles,
Combien que des pardons ne curent,
Mais nouvelles voyes procurent :
En obeissant à Venus,
Plusieurs maulx en sont advenus.

Femmes tiennent eschevinage
D'espouser de concubinage,
Et de Martin et de Sebille
Et de quanqu'on fait en la ville.
Tout est au monstier recité,
Soit mensonge, soit vérité.
L'une, qui fait son mary paistre,
Luy dist quant il veult estre maistre :
Fy! chetif mary, riens ne as ;
Tous sont miens, coupes et hanaps,
Or, argent, joyaulx et vaisselle.
Puys luy va baisier la maxelle,
Bouche et menton tout environ,
Le cul luy met en son gyron,
Pour plus à son subject attraire :
S'il n'obeist com debonnaire

Aux commandemens qu'on luy baille,
Il aura tanson et bataille.
Ainsy tiennent souvent leur sanne
Agnès, Béatrix, Berthe et Jehanne.
Là n'est entre elles riens celé,
Là est le secret revellé,
Là devient chascune maistresse
D'estre jangleuse et tanceresse.
Trop mieulx seroit de remanoir
Et filer dedans leur manoir;
L'une veult aymer par luxure,
L'autre à son mary fait injure
Dire ne scay se m'aist Dieux;
Laquelle de ces deux vault mieux :
Ou la femme luxurieuse
Ou la moulier injurieuse?
On voit que femme qui fornicque
Veult faire à son mary la nicque :
Bien le scet tirer et flater,
Et aplanier et gratter,
Et en decepvant par coustume,
Le blandist et oste la plume;
Et l'aultre emmy le vis luy crache
Le fiert, et ses cheveux arrache
Et luy fait souffrir tant de coups
Que mieulx luy voulsist estre coux.
Ung vailiant acteur nous recite
Que femme qui mary despite
Vault pis et est plus felonnesse
Que n'est tygre ne leonesse.

Femmes sont par trop merveilleuses
Et par nature semilleuses :
De tel condition sont toutes
Qu'elles veullent sçavoir les doubtes,
Le temps, les moyens et les points
Par lesquels sont les hommes points,
Et les causes parfondement
Du chief jusques au fondement,
Ou pourquoy ou en quel maniere,
Quant, comment, avant et arriere,
Dont vient ou fut tout à leur aise.
S'il advient que l'omme se taise,
La femme luy imposera
Que maulvais advoultre sera,
Et luy fera souffrir ahan
Posé quil feust ung saint Jehan.
Dont je viengne, où que je voise,
Je ne puis eschapper sans noise.
Perrette veult et si commande
Que je responde à sa demande,
Les causes enquiert de ma voye,
Mais ne cuydez qu'elle me croye
Pour excuser ne pour jurer
Certes jay dur à endurer,
Moy desment à chascune pause,
Et puys elle faint aultre cause,
Et me met sur aultre chemin.
On ne pourroit en parchemin
Descripre le maulvais malice
De leur desroy ne de leur vice :
Les ay toutes ainsi trouvées.

Mais quant ne sont prinses prouvées,
Jà leurs maris riens ne sçauront
Tousjours droit pour elles auront,
Posé que bien soyent véues,
Faingnent les choses non scéues,
Trop bien se scevent excuser,
Et leurs maris faire muser.

Quant il y a chose secrete
D'icy jusqu'en l'isle de Crete,
Il convient que femme le saiche,
Lors prent son mary et le saiche,
Et le mayne dessus ung lit,
Et faint que vueille avoir delit ;
Lors son mary baise et accolle,
Et luy dit par fainte parolle :
Je ne sçay que l'omme ressoingne,
Car sy comme Dieu le tesmoigne,
Pour femme laisse pere et mere
C'est tout ung si com je l'espère,
C'est une char, bien est possible,
Car d'ung lyen indivisible
Dieu les lia et les conjoinct
Pour estre ensemble plus fort joinct.
Doncques doit bien tout homme faire
Quanques à sa femme doit plaire.
Adonc luy gratonne le chief,
Et puys le baise de rechief,
Et par dessous luy se souvine
Et courbant les rains et l'eschine,
Le vaisseau charnel luy apreste

En disant : Je suis toute preste
De faire quanques tu commandes ;
Prouvé est sy tu le demandes.
Je te prye doncques que mien soyes ;
Tout ung sommes et toutes voyes
Sy com Dieu dit, vueilles ne vueilles,
Tu es mien, quoy que tu t'en dueilles,
Par raison sy com il me semble.
Et quant ils approuchent ensemble.
Et elle sent bien par l'arsure
Que l'homme s'esmeut à luxure;
Lors se joinct à luy pis à pis,
Nonobstant sarge ne tapis,
Et luy diy : Vecy, je te donne
Tout tant que j'ay et t'abandonne
Et cueur et corps et tous mes membres,
Sy te pry que tu t'en remembres ;
Tu es mon mary et mon sire.
Or me dy ce que je desire,
Dire le peus hardyement.
Certes Dieu scet bien se je ment.
J'aymeroye mieulx à grief peine
Morir de malle mort soubdayne
Que je tes secrets revelasse,
Jamais ne le feroye ; lasse !
Tu scès bien quelle m'as trouvée,
Par plusieurs foys m'as esprouvée,
Mon doulx amy, mon homme saige,
Or me dy pourquoy ne le sçay je.
Quanques tu sçay doy je sçavoir
Jà aultre ne le sçaura voir.

Lors, le rembrasse et le rebaise
Et l'aplanie et le rapaise;
Elle le blandist, et le flatte
Jouxte luy se joinct toute plate,
Puis luy dit : Hé que je suis folle
Et chetive quant ma parolle
Ne prises et que n'en tiens compte.
Lasse! bien doy avoir grant honte
Quant amours ainsy me desvoyent.
Se mes voysines le sçavoyent,
A bon droit seroye fustée
Se ceste œuvre estoit racomptée
De ce qu'entre nous deux féismes,
Car je t'aym mieulx que moi méismes,
Je fais les aultres femmes serves,
Et tu tes secrets me reserves,
Et je te dis quanques je sçay
Ne oncques riens je n'en lessay.
Les autres femmes mieulx le cœuvrent,
Car leurs secrets point ne descœuvrent :
Elles sont saiges de ce faire.
Mais je suis folle et debonnaire
Quant à vous ainsi me demayne,
Et seule amour à ce me mayne.
Quel est le signe qui plus touche
Que le don du cueur et de bouche?

Se l'omme la veult approuchier,
Elle luy deffend le touchier,
Arrier se trait, le dos luy tourne,
Et pleure comme triste et morne;

Semblant fait que moult soit troublée.
Lors est la riotte doublée,
Ung peu se tait et puys souspire,
En rougissant luy prent à dire,
Quant elle s'est ung peu téue :
Las ! que je suis bien deçéue,
Je n'en puys mais se je me dueil;
Quanques cest homme veult, je vueil;
Dieu scet que son vueil mien seroit
Et luy pourquoy riens ne feroit;
Je sçay bien que ce qu'il me cele
A toutes autres le revelle.
Qui dit que l'homme soit éu
Par femme, il est bien deçéu.
Decéue suis je en tel point.
Je t'ayme et tu ne m'aymes point,
Tu n'es pas mien, mais je suys toye :
Dont par amour t'admonnestoye
Que si grant plaisir me féisses
Que ce que je requiers déisses,
Car quanques je sçay, te diroye
Ne pour mourir, ne m'en tairoye.
Lasse ! je suis ta chamberiere,
Je vouldroye estre bien arriere,
Noyée dedans une fosse.
La chose seroit pas trop grosse
Que je te pourroye celer,
Et riens ne me veulx reveler;
Je te sers si comme seigneur,
Comme très bon ou ung greigneur
Et tu me fais la sourde oreille.

Nostre amour n'est mie pareille :
L'omme s'esbahist et se pense,
Alencontre ne scet deffense,
La malice n'apperçoyt mye,
Sy luy dist : Qu'avez vous, amye,
Je vous pry, tournez vous deça,
Sy courroucіés ne fuz pieça,
Sy com suys de vostre clamour,
Je vous ayme de bon amour :
Il n'est chose qu'aye tant chiere.
A son mary tourne la chière,
Et puis lui tend bouche et poitrine,
Bien le deçoyt par sa doctrine ;
Tant luy requiert, tant luy supplie,
Qu'il luy dit tout, si fait folie,
Car despuys est dame et maistresse
Et il est serf à grant destresse.
Perrette veult que tout luy dye,
A moy courroucer s'estudye,
Si je fail, croyre m'en povez,
Traictiés suis sy com vous oyez.

Homs qui à femme s'accompaigne
Est sy chargé de sa compaigne
Qu'à Dieu servir gueres ne puet,
Ailleurs entendre luy estuet.
Le cas est assez evident,
Dont ès parties d'Occidant
N'y a prestre qui femme tiengne
Que inconvenient n'en viengne.
Comme peut on à Dieu servir

Qu'à femme se veult asservir ?
Enuys selon m'entencion
Y peust avoir devocion,
Car toujours a plus de maleurs
Qui luy font très griefves douleurs ;
Empesché est en sa pensée,
Il veult complaire à s'épousée.
Querir luy fault vestir et vivre,
Et s'y n'est pas pour ce delivre;
S'il convient penser du mesnaige
Souvent est troublé en couraige.
Souvent y a entre eux discorde :
Droit canon dit que mal s'accorde
La harpe et le psalterion
Avecques trompes et bedon.
Homs sans femme peut mieulx entendre
A servir de cueur simple et tendre
Nostre Seigneur en saincte eglise
Que ne fait cil qui femme a prise.
Pource jadis fut escondit
Ung marié qui respondit :
Je ne puis aller à la cene
Où Dieu nous appelle et assene,
Car je suis de femme espousé,
De maulx liens me suis housé.
Ceste cene nous signifie
Soupper en pardurable vie.
A la table de paradis :
A peine en y aura il dix
De ceulx qui ainsy se marient
Puys que femmes les contrarient.

Liseur, pour qui je me traveille,
Entens ces motz, ton cueur esveille,
Ne m'en croy point ne ne t'y fye,
Mais croy Dieu qui le certifie.

Comment ung homme deffendit
A sa femme que n'offendit,
Mais par son courage malin
De la boyte beust le venin.

La femme d'obeir n'a cure
Ains est de contraire nature :
Tout quanqu'on luy deffend, veult faire,
Prouvé est par maint exemplaire.
Ung homs qui fut de grant prudence
En voult faire l'expérience
Pour sçavoir qu'il en adviendroit,
Mais il pecha en son endroit.
Pur venin prist et amassa
Et le destrempa et brassa
En ung vaissel secretement,
A sa femme dit proprement :
Je te deffends que tu n'approuches
De ce vaissel et que n'y touches ;
Se tu en goustes, tu mourras,
Ne ja eschapper n'en pourras.
Puis s'en alla à ses affaires.
Mais la femme n'attendit gaires,
Point ne redoubta le faissel :

Seule s'en alla au vaissel,
Et en beust contre la deffense.
Ce luy fut mortelle despense,
Elle en mourut soudaynement,
Dont je requiers Dieu playnement
Que les aultres ainsy perissent
Qui à leurs maris n'obeissent,
Et que toutes apres s'en aillent
Affin que les riottes faillent.

Comment la poincte d'une espine
Par venin tua Proserpine :
Orphéus n'a tel dueil souffert
Qui l'alla racheter en enfer.

Orpheus sçavoit la theorique
De tous instruments de musique :
Sa femme Erudis appellée
Estait en enfer hostelée.
Orpheus pour avoir sa consorte
Alla vers enfer à la porte.
Là monstra sa menestraudie,
Et joua par grant melodie.
Quant le roy d'enfer l'entendit,
A Orpheus sa femme rendit,
Mais ce fut par telle maniere
Que s'elle regardoit derriere
Que retourner la conviendroit
Et que jamais n'en reviendroit.

Orphéus lui dit : Douce amye,
Je vous pry, ne vous tournez mye,
Erudis griefment perdit en ce
Que ne voult faire obedience
Et enfrainct la condicion
Encontre l'inhibicion;
En tenebres fut ramenée
La folle de male heure née.

Comment Vasty contremanda
Le roy son mary et manda :
Assuerus, ne m'atens mye.
Mais en la fin en fut bannye.

Ung roy puyssant et renommé
Assuerus estoit nommé
Qui regna en Perse et en Mede
Oncques ne peut mettre remede
Que sa femme pour sa puissance
Luy voulsist faire obeissance,
Vasty avoit nom la royne,
Par orgueil tourna en ruyne.
Le roy fist ung jour moult grant feste,
Couronne d'or mist sur sa teste :
Là fut moult grant la baronnie,
Chascun y mena sa maisgnie.
Vasty par grant sollennité
Célebroit sa festivité.

Avec elles dames estoyent
Parées comme elles devoyent.
Le roy luy manda qu'el venist,
Et compaignie lui tenist
Pour faire la feste valoir.
Vasty mist tout en nonchaloir,
Ne voult aller à sa semonse.
Quant le roy ouyt sa responce,
Comment elle luy refusa,
Envers ses barons l'accusa
A eulx se plaint de s'espousée.
Par leur conseil fut desposée.
Hors du royaulme la boutèrent,
Aux aultres exemple monstrerent
Pour l'orgueil des femmes plaissier
Et pour leurs cornes abaissier
Qui font les hommes esblouer;
Et pource doit on bien louer
Tous ceulx qui par leur industrie
Ont de leurs femmes la maistrie,
Mais on en treuve peu en France :
Les hommes y sont en souffrance
Et les femmes y seigneurissent,
Et commandent et establissent.
Las ! ou royaulme trop ablasme
Qui œuvre par conseil de femme;
Trop a de maulx en leur embusche,
Le roy chiet, le peuple trebusche.
Tout y va à perdition
A mal et à destruction.

Comment Eve, nostre grant mere,
Decéut pour la pomme amere
Adam lequel fut suspendu
Quant mangea le fruict deffendu.

Eve, femme du premier homme,
De ce exemplaire nous donne.
La femme plustost main tendit
Au fruit que Dieu luy deffendit
Que s'il abandonné l'éust,
Et que du prendre luy l'éust.

Comment par desobeissance
La femme Loth d'oultrecuydance
Se revira vers la cité
Et tourna en adversité.

La femme Loth mal se garda
Quant par derriere regarda
Sodome la cité bruye
Dont elle estoit hors enfuye.
Ung ange qui les conduysoit
De par Dieu la femme induysoit
Que plus illec ne sejournast
Et que point ne se retournast,
Que mal n'en venist prestement.

Contre son admonnestement
Retourna pour véir la flamme :
Roide devint comme une lame
Et fut muée en une pierre.
Ce seroit grand bien, par saint Pierre,
S'ainsi devenoyent roidies
Les femmes pleines de bourdies ;
Quant bien me veulent retenir,
Ainsy leur puyst il advenir !
Je le dy pour Perrette seulle,
Et pour avoir paix à sa gueulle
Et pour les aultres mal aprises.
De ce vice sont sy esprises
Qu'on ne les en pòurroit oster
Et pource fait bien à noter
Que la femme est de tel mesrien
Que pour l'omme ne fait mais rien
Mais en despit de luy fera,
Tout ce que il luy deffendra.

Ainsy com le sens me varie,
Ma parolle me contrarie,
Disant que femme est envieuse
Mesdisante et malicieuse.
Qui vouldra savoir la convine
D'une femme ou de sa voysine
Sy die qu'elle est bonne et belle,
Doulce, plaisante et simple et telle
Qu'on la doit louer et aymer
Par les aultres l'orrez blasmer,
Et ses vices ramentevoir.

Lors fait envye son devoir
Cette hayne est vile et orde :
Il n'y a celle qui n'y morde,
Quant des aultres oyent bien dire,
Tant sont pleines d'envie et d'ire.
Chascune hayt en vérité
De l'aultre la prosperité.
S'il y a une coustumiere
De séoir au monstier premiere
Ou d'aller devant à l'offrande,
Il convient qu'elle soit bien grande,
Se son fait vouloit frequenter
Sans rioter et tourmenter.
Souvent grans batailles en sourdent :
Celles qui d'envie se hourdent
Ne veullent pas ainsy souffrir
Que premiere déust offrir.
Et qui veult paix sy se pourvoye,
Que quant femmes vont par la voye
Que son salut ne rende à une,
Mais salutation commune
Face à toutes en audience
Avec signe d'obedience,
Car qui toutes ne les salue
Mauldit sera de fievre aguë
Il n'est femme qui soit en vie
Qui sur pareille n'ait envye.
A ce nature les encline :
Chascune cuyde sa voisine
Mieulx parée, dont il luy poise,
Au mary en revient la noyse.

Chetif mary, ce dit la femme,
Tu as grant honte et grant diffame
Quant tu me tiens ainsy vestue
Que je n'ose aller par la rue :
Lors pleure non mye de cueur.
Le mary luy dist : Doulce seur,
Qu'avez vous, qui ainsi plourez
Pourquoi ainsi vous acourez?
Certes, sire, j'ay bien raison :
Nue demeure en ma maison,
Et mes voisines sont aournées
Bien et noblement ordonnées ;
Se ce qu'affiert à moy j'éusse
O les greigneurs estre déusse.
Or me convient ainsy remaindre
Et semble que soye la maindre.
Or est il doncques necessaire
Que le mary lui face faire
Robes et joyaulx aprester
Car il n'oseroit contrester,
Pource que s'il y avoit faulte,
La tanson trouveroit trop haulte.
De la chanvre et du lin estrange
Vouldroit chascun jour faire change,
Et dit souvent que c'est merveille
Qu'à sa voisine n'est pareille
Et que sa vache a meilleur pis :
Ce dit quant ne scet dire pis.

DE AVARICIA.

Femmes, ce nous dist l'Escripture
Sont toutes de froide nature :
Le froit estraint, c'est chose clere,
Or donc est toute femme avere
Et fondée sur avarice.
N'y a brehaigue ne nourrisse
Qui soit point plus froide du marbre
Là où le droit de femme parle.
Pour trop avere la tesmoingne.
Il ne luy chault mais qu'on luy doingne
De ceulx qu'elle tient en ses bras
Veult avoir l'argent et les draps,
Voire de son appartenant
Où elle est telle et s'y tenant,
Qu'autant se vouldroit efforcer
D'une pierre au doy escorcher,
Comme de tirer de sa gaigne
Denier, maille ne poitevine
Pour petit don consentira
Aux roingneux et escondira
Ung noble et luy sera rebource.
Elle ayme mieulx la bonne bource
Qu'elle ne fait ceulx qui bien l'ayment
Et qui pour vrais amys se claiment
Le don prent, du donnant n'a cure
Mais encor le tient en rancure

Et dira tout à l'abandon :
Le villain put, l'argent est bon ;
Ce dira celle opiniastre.
Il y a ung poure folastre
Qui est de moy tant abusé,
Mais il fera bien le musé.
Je ne sçay quel fol cest sera
Mais par la croix il foncera
Premièrement que il y touche.
Et sy vient ung qui bien la mouche,
Qui bien la torche à l'avenant,
Elle l'aymera vrayement,
Et encores s'il vient à point,
Elle luy donra ung pourpoint,
Et s'il est homme diffamé
Il en sera tant mieulx aymé
Plustost que ung homme de bien,
Mais que il ne luy donne rien :
Pourtant, amy, tu t'abandonnes
A femme que du tien luy donnes.
Le don prendra bien la bourgeoise,
Du corps de l'amant ne luy poise.
Doncques elle est bien convoiteuse ;
Et plus fort avaricieuse,
La quinte part n'en puys retraire.
La femme scet l'art pour attraire
Et pour les hommes attrapper
Et pour leurs richesses happer.
Car se l'omme veult habiter
Avec femme pour deliter,
Quant elle sent la bource playne,

Lors joyeusement se demaine,
Pour l'argent cent baisiers luy donne,
Langue, cuisses, rains abandonne
Au jeu mouvoir et exciter.
Sy n'en vueil cy plus reciter,
Je ne vueil pas qu'on me mauldie
Pour parler de la ribauldie.
Fy fy d'amour de folle femme
Dont on perd corps, avoir et ame !
Fy de la delectation
Qui tourne à condempnation !
La joye n'est que momentayne,
Perpetuelle est la peyne.
Il vault mieulx parler de Thobie.
Compains amys, or te chastie,
Advise ce que tu escoutes
Avant que nullement t'y boutes.
Tu voys bien que femme est avere,
Chascun le scet, c'est chose clere,
Pou en y a qui bien ne vueille
De son chier amy la despouille.

Excuser me vueil en mes dits
Que des bonnes point ne mesdis.
Je n'ay voulenté de mesdire,
J'aimeroye mieulx moy desdire
Qu'estre hay pour fol langaige :
Dieu le scet et j'entens mon gaige,
Qu'envers femmes je n'ay haine,
Ne riens je n'en dy par attaine
Fors pour mon propos coulourer.

On ne pourroit trop honnourer
Les bonnes et les vertueuses.
S'aulcunes en y a crueuses
Qui usent de leur cruaulté,
Es aultres a tant loyaulté
Qu'à mal faire ne s'offreroient
Ne villain cas n'endureroient.
Mieulx aymeroyent à mourir
Qu'à nul deshonneur encourir.
Se je mens, je vueil qu'on me batte.
Il convient, puisque je translate,
Que je dyc ou que je me taise,
Pource supply qu'il ne desplaise
S'en cest dictier suys recordans
D'aulcuns mots qui soyent mordans,
Car de moy ne procedent mye,
N'y a denrée ne demye
Qui ne soit trouvée ès hystoires
Et ès anciennes memoires :
Esbatu me suis au rimer
Si ne m'en doit on opprimer.

DE LUXURIA.

S'on dit femme luxurieuse,
Parolle semble injurieuse
A entendre de prime face,
Mais saulve de toutes la grace

Il convient dire ce qu'on treuve
Et pource que ne soit contreuve,
Exemple vous en sera mys.
La royne Semiramis
Fist la loy à toutes commune
Que des femmes preist chascune
Ung tel mary qu'il luy plairoit
Et que ce faire leur lairroit
Sans excepter aulcun degré.
A cautelle le fist de gré
Sycom l'istoire dit nous a,
Car son propre fils espousa.
Fy! ceste loy fust trop honteuse
Orde, vile et incestueuse,
Et Pasiphé qui fut royne
Soubs ung thorel se mist souvine.

Comment Pasiphé vile tache,
Trop plus infame qu'ung bourreau,
Se mist en la peau d'une vache
Pour habiter à ung thoreau.

Pasiphé fust de peau couverte
Par sa luxure trop apperte
Au simulacre d'une vache
Où il avoit une crevache ;
Là mist Pasiphé sa joincture
Et eust du thorel la poincture.
Aussy comme une beste brute,

Raison pour pute la repute.
Sylla fist trop folle envahye
Dont elle deust estre haye
Et en tous lieux deshonnorée,
Pour Minos fut enamourée.
Fedra aussi par grant maleur
Veist ung thorel en sa chaleur
Grand et hardy, sans nulle tache,
Qui couroit après une vache
Dont elle print telle arséure
Qu'elle brusloit par sa luxure,
Tant qu'elle conta sa querelle
A une vieille maquerelle
A laquelle se conseilla
Et qui pas ne la dessella.
La vieille infaicte fist pache
A faire de boys une vache;
Ainsy qu'elle fust proposée,
Par Dedalus fut composée,
Bien faicte, couverte de peau
Ou d'une vache ou bien d'ung veau,
Et se fist dedans taponner
Affin que mieulx peust friponner.
Le thorel entra par la porte
Et à la royne se transporte,
Cuydant que ce fust une vache
Qui fust pour luy là à l'estache.
Dessus elle s'abilita.
Et la royne [si] habita
Et engendra Minotorus,
Lequel fust par l'art Dedalus

Prins et enclos en une tor
Pour le mal qui faisoit au thor.
La moitié du corps [lui] sembloit
Ung beuf, et l'autre ressembloit
A forme d'homme proprement,
Et pource veritablement
Dedalus en fust dessellé
Et le grant peché revellé
Pour cela qu'il fist la statue
Où Fedra eut le cul batue,
Pourquoy il fist esles de cire
Et passa la mer tout de tire :
Sy au roy fust esté rendu,
Pour le peché il fus pendu.

Comment Pasiphé fist son pere
Mourir à tres grief vitupere ;
Pour sa luxure manifeste
Elle luy fist copper la teste.

Mais Pasiphé dont j'ay parlé
Elle fist tant par long parlé
Par folle ardeur et par meschief
Qu'à son pere coppa le chief.
Plus chaulde estoit que feu de chaume
Minos ot Sille et le royaulme,
Et pource Silla fut crueuse
Effrontée et luxurieuse,
Et de perverse renommée

Et ès perils de mer nommée
Raige n'est ne sy chaulde flamme
Qui estaingne chaleur de femme ;
Plus aspre, plus fort est leur raige
Que n'est tempeste ne oraige.

Comment Mirrea à son pere
Fist le contenu de l'ystoire
Après boire de vin ung lot,
Ainsi que lès filles de Loth.

Mirrea ne craint vitupere :
Elle coucha avec son pere,
Et souffrit la couple charnelle
Contre loyaulté paternelle.
Les filles Loth aussi pecherent
Avecques leur pere couchèrent,
De vin l'avoient tant abreuvé
Que en la fin fut ennyvré.
Le vin sy fort le surmonta
Que sur ses deux filles monta.
Avec leur pere sont couchées
Et en neuf moys puys accouchées.
Comment venin fuit le triacle ;
Le vin fist celuy jour miracle.
Par ses filles fut assailly
Disant : Le monde est [tost] failly ;
Se tu n'es assez fait appert,

Tout le monde annuyt se pert
Se Mirra jut avec son pere,
Sy fist Biblis avec son frère;
A payne m'en pourroye tayre.
Canace jut avec Machaire,
Son frere charnelment receut
Par luxure qui la deceut.
Phedre, la fille au roy de Crette,
Ne fut pas en amours discrete :
Elle ayma d'amour illicite,
Esprise fut pour Ypolite,
Fils de son mary Theséus.
Quant du pot ot les tes éus
Coingner se fist à son fillastre :
Venus en fist folle marrastre.

Comment Philis d'amours emprise
Se pendit pour sa paillardise,
Car trop demouroit son amy
Tard l'eusse fait pour son mary.

Philis fist trop grant deablie ;
Si folle ne fut establie;
Si chetive, si forcenée
Par luxure desordonnée,
Trop honteusement se rendit
Quant pour Demophon se pendit.
Je ne sçay qui la faisoit pendre

Fors qu'elle ne povoit attendre
Pour desespoir qui la tenoit
Et que son amy ne venoit;
Neuf foys alla jusqu'à la roye,
Puys se pendit de sa courroye.
Dydo, royne de Cartaige,
Reffist aussi ung grant oultrage
Pour Eneas, qui fut son hoste
Et luy avoit coingné la coste.
Dydo fist forment à blasmer
Quant Eneas veit en la mer
Qui s'en venoit en Lombardie :
Elle fut trop folle hardye;
Toute grosse d'enfant sentant,
En criant et en lamentant,
Par folle amour sy se mua
Qu'à ses propres mains se tua.

Comment Dydo, qui estoit royne,
Pour luxure vint à ruyne,
[Et] s'occist de la propre espée
Qu'estoit à son amy Enée.

De l'espée qui fut Enée
S'en est parmy le corps frappée.
Maint exemple en puis amasser
Dont pour briefté m'estuet passer.
Quiconques dit que les femelles

Portans tetmes et mamelles
Soyent plus froydes que les masles
Perdre puist il bource et escailles
S'aulcun en a determiné,
Il n'a pas tout examiné,
Car par saint Acquaire d'Aspre
Leur chaleur est assez plus aspre
Et en plus grant ardeur se mue.
Femme soubs homme se remue,
Mais à present nous en taisons.
L'acteur en met plusieurs raisons,
Et dit que les femmes plus ardent
Et leur sang plus souvent espardent
Que l'omme et plustost ont desir
D'avecques le masle gesir.
Hugusse méisme l'afferme
Qu'elle desire plus le terme

De fos en grec la femme nomme,
Car elle est plus ardant que l'omme
Ou de s'ouvrir par semourailles.
Chauldes sont dedans les courailles,
Et moult ayment le jeu des cuisses.
Prens que froides trouver les puysses :
L'umeur froide mal se digere,
Sy a besoing telle matiere
De purger par harigotter
Car besoing fait vieille trotter
Dont est plus aspre la luxure
Qui est causée de froidure ;
Leur nature est moult froide et foible

Et est de veine plus endeble.
Ovide dist que femme est chaste
Quant nul ne la requiert ne taste.
Attendu leur concupiscence,
Le pape leur donne licence
De marier sans dilayer
Pour le charnel tréu payer,
Pource qu'ils ne pevent attendre
Gaires sans eulx donner ou vendre.
Si croy je par mon jugement
Que Perrette vit chastement,
Combien que par saint Dominique
Soit felonnesse et trop inique.
Les femmes qui sont amoureuses
Ont conditions merveilleuses.
Aux villaiges sont les moins fières :
Plusieurs se donnent par prieres ;
Aux gentils ne convient que place,
La noble voulentiers soulace,
Mais que soit en lieux convenables.
Femmes de cités sont prenables :
Vaincre les convient par donner
Car riens ne veullent pardonner.
Toutes sont vaincues par don,
Se j'ay mal dit, j'en quiers pardon.
Les nonnains, les religieuses
Se tiennent par trop precieuses
Par leur espirituaulté :
Mais assez y a cruaulté,
Pource que de chair ont deffaulte
Pou en y a, basse ne haulte,

En toute la religion
Qui n'ait charnelle affection
De soy conjoindre charnelment.
Prouver le puys solennelment
Par argument assez prouvable,
Car tout ainsi com le mouvable
Tend au fichier et le desire
Et lait et bel, puys je bien dire,
Que toute chair en vérité
Desire la charnalité.
Ce dit ne tenez pas à fable,
Toute chose quiert son semblable.
Qui fossez et palis feroit
Et les vaches enfermeroit
Chascune vouldroit reparier
Et retourner à son arrier.
Prenez la raison naturelle
Et laissez l'espirituelle.
Nonnains faignent peres et meres
Cousins, parens, et seurs, et freres
Langoureux et en maladie :
Elles le font, quoy que l'on dye,
Affin d'issir hors de leur cloistre
Pour faire charnelment cognoistre
Leur quoniam et leur quippé ;
Tout est par elles dissipé.
Par le pays s'en vont esbatre :
Qui à elles se veult embatre
Par elles sera confondu,
Mieulx sera plumé et tondu
Que se les larrons l'encontroyent

Ou se les Bretons le prenoyent.
Tousjours en aurez cincq pour une ;
Ne vous priseront une prune
Se vous ne leur donnez souvent :
C'est l'usaige de leur convent.
Dons veult avoir la messagiere,
La maistresse, la chamberiere,
Et la matrone et la compaigne :
Trop fol est qui s'y accompaigne.

Aujourdhuy soubs turlupinage
Treuve l'en ou en tapinage
Envie, dol, ypocrisie,
Pensée par fraude brisie
Especialment ès beguynes :
D'ardoir au feu d'amours sont dignes
Car il n'est si perverse chose
Quant leur burette est bien desclose,
Et elles sont bien à droit poinctes
Et dessoubs larges robes joinctes,
Plus sont simples et precieuses
Et tant plus sont luxurieuses.
Elles font le catimini ;
Mais par le verbo domini
Elles treuvent bien leurs ribaulx
Qui les attendent soubs les saulz :
Couvertes sont, quoy que l'en dye,
Du mantel de papelardie.
Le beuf heent, le thorel quierent,
On les fiert et elles refierent,
On les harigote, on les luist,

Tout n'est pas or quanques reluist.
Il a de bons estudians
Es religieux mendians,
Jaçoit ce qu'aulcunes gens dient
Qu'à leur seul prouffit estudient.
Je considere qu'ils sont hommes
Naturels aussy com nous sommes
Pource n'ay voulenté de mordre
Sur les frères ne sur leur ordre.
Pour briefté à tant m'en delivre
Combien que Mahieu, en son livre,
En ait assez versiffié
Et leurs meurs diversiffié.
Sy fist maistre Jehan de Mehun :
Tous les reproucha ung à un
Au chapitre de faulx semblant
Je m'en tays, sy m'en voys emblant
Le chemin que j'ay commencé
Je pourray bien estre tencé,
Et maudit par inadvertance ;
Je n'en puis mais si l'on me tance ;
C'est pour bien quanque je diray,
Cy après m'en escondiray.

Des vieilles ne me puys plus taire :
Je vueil parler de leur affaire.
Quant les femmes sont devenues
Vieilles, ridées et chenues,
Et perdent leur propre chaleur
Et sont de petite valeur,
Lors convoitent elles le joindre :

Vieille savate se veult oindre.
Je n'en mets hors gresle ne grosse ;
Se la vieille estoit sur la fosse,
Qui de coingnier luy parleroit
Ses vielz os remuer feroit.
Prenez la vieille peaucelue
Par sa bariquoque pelue,
Habondamment la ferez rire :
C'est ce que vieille plus desire.
Sarra fut vieille et esdentée,
Ne sembloit pas entalentée
De recevoir charnelle coupple,
Mais assez tost se rendit soupple ;
Quant elle sçeut qu'enfans auroit,
Dart de lyesse la navroit.
Vieille rit quant elle suppose
Qu'on luy fera la bonne chose,
C'est coustume de vieille femme.
Despuys que vieillesse l'entame,
Elle seult les jeunes induire
Et au jeu d'amour introduire,
Par ses dits et par sa parolle
Les fait dancer à sa carolle.
Aussi com le vieil chevalier
Quant il est pansu et dalier
Seult aux enfans ses armes rendre
Pour eulx adviser et apprendre
Et les introduit et enseigne
A porter armes et enseigne,
Tout ainsy la femme vieillette
Met au mestier mainte fillette

Et des siennes et des estranges
Pour faire vanner en leurs granges,
Et les instruits en amourettes
Pour cueillir roses et florettes,
Et au besoing ne se veult faindre
Des dames aourner et paindre.
Maintes novisses soubs leur umbre
En sont decéues sans nombre
Qui croyent leurs enseignemens,
Leurs fraudes et leurs oingnemens.
Ne fut pas celle grant renarde
Qui par oignons et par moustarde
Faisoit sa chiennette plourer
Pour Galatée defflourer.
Et disoit : Ma chienne qui pleure
Doit bien hayr le jour et l'eure
Que vers son amy fut si dure.
Or voy quel tourment elle endure.
Certes elle estoit jouvencelle,
Ma fille fut et ma pucelle,
Et estoit Pasquette nommée
De son amy forment aymée.
Il l'aymoit jusques au mourir
Mais elle n'y voult secourir,
Néis escouter sa priere,
Vers luy fut despiteuse et fière.
Et pource Dieu ceste Pasquette
Mua en forme de chiennette.
Galatée, bien t'en souvienne,
Garde qu'ainsi ne t'en advienne,
Ne seuffre que ton amy muyre :

Je te doy enseigner et duire;
Dieu fist jadis de sa main belle
Homs et femme masle et femelle,
Beaulx instrumens leur appresta,
Et d'ouvrer les admonnesta
Pour faire les choses joyeuses
Filles, ne soyez orgueilleuses.
Se le clergié en fait deffense,
C'est mal dit, qui a droit y pense :
Pourquoy dient ils le contraire
De la chose qu'il convient faire?
Il n'en est nul, tant soyt il saige,
Qui n'aist la coustume et l'usaige
De gesir aveques moullier.
Ils se vont tous nudz despoullier
Quant seul à seul veullent desduire,
Leur commandement ne doit nuyre :
Aux faits, non pas aux dits prens garde,
Sy je te mens, je vueil qu'on m'arde.
Cest euvre n'est pas reprouvée.
Ou seroit ceste loy trouvée?
On doit obeir par droicture
Aux commandemens de nature,
Je le te dy en verité
Qu'il est pure necessité
D'exercer œuvre naturelle
A jouvencelle et à pucelle.
Dieu a faict la bouche du ventre
Affin que Priapus y entre :
S'il voulsist, on la tenist close :
Si ne convient pas longue glose.

Ceste sentence est toute voire
Et d'aultre part n'est chose à croire
Que Dieu, qui est père de vie,
Condempnast l'amant pour l'amye.
Ce seroit chose trop inique.
Le cueur qui à aymer s'applique
Ayme Dieu et tient en chierté,
Mais il hayt orgueil et fierté.
Dieu ayme le cueur amourable,
Ceste chose est [moult] favourable,
Pource ne la doit nul blasmer.
Quant Dieu voit l'amant parjurer,
Il rit, et est plain de lyesse.
Amour est droit fait de noblesse,
Et veult le cueur loyal et ferme ;
Le dit du poete l'afferme.
Fol est qui contre amour estrive.
Lasse moy! se ceste chetive
Éust souffert com debonnaire
Ce que son amy vouloit faire,
Elle l'éust remys en vie,
Car belle estoit, jeune et jolye.
Or est chiennette devenue,
Et ploure comme beste mue.

Quant la chose fut relatée,
Bien y entendit Galatée :
Incontinant son amy mande,
Si com la vieille le commande,
Souffrit faire le jeu d'amours
Sans faire noise ne clamours.

Le varlet, plain de vasselaige,
Luy osta lors son pucelaige,
Et elle le voult bien, car elle
Obeyt à la maquerelle.
Apres luy fist on faire estuve,
Et bangnier dedans une cuve,
Pour les peaulx rouptes reparer
Et pour la roye mieulx parer.
La vieille quist plusieurs racines
Et herbes et fors medicines
A Galatée en fist breuvaige,
Affin que pour son fol ouvraige
Ne péust enfant concepvoir.
Grant peine mist au decepvoir.
Ainsi les vieilles maquerelles
Sceivent jouer de tels merelles,
Et de pis faire ne se faignent :
Les enfans aux ventres estaignent
Et destornent que on n'engendre.
On les devroit ardoir en cendre.
Qui veult leur maulvaistié sçavoir
Die que proie vueille avoir
Pour convoitise et pour l'argent
Qui nuyt et jour bruit et art gent
La vieille s'en entremettra,
Et de querir lui promettra ;
Mais saichiez, s'il est qui la croye,
De soy mesme fera la proye.
Quant le conart est eschauffé
Par la malice du mauffé,
Plonger le fera en son bac :

Car au besoing prend on vieil sac.
Leurs faits sont prouvés et scéus :
Ovide en fut bien decéus
Qui cuyda trouver jouvencelle
D'amours espris soubs sa forcelle.
Vint par nuyt pour trouver le lit
Ou l'en luy promettoit delict,
Mais la vieille s'y supposa,
Ne sçay comment faire l'osa.
Trompés en sont d'aultres assez,
Maints maulx sont par elles brassés.
Advise toy, vieille lermeuse,
Palle, froncée et chacieuse,
Temps est d'amender ton usage :
L'en conteroit en ton visage
Les ans que tu as à planté
Dont te vient folle volunté?
Recouvrer ne peus ta jouvente :
Plustot passe que vent ne vente.
Huy laide, demain seras pire,
Car chascun jour ton fait empire :
Celer ne te peus par oincture,
Par oingnement ne par paincture ;
Tu resemble par couleur fainte
A l'ymage par dehors paincte,
Par dedans est laide et obscure,
N'y a fors laidure et ordure.

Femme plus voulentiers devine
Que n'oyt la parolle divine.
Toutes croyent en sorceries

En anguis, en maqueleries.
Les choses advenir devinent,
Oncques de deviner ne finent
Par sort ou par chant des oyseaulx,
A tous maulx tendent leurs resaulx,
Et ainsy com par soubhaydier
Tout ce qui peust nuyre ou aidier
Veullent enseigner et s'en vantent :
Ainsy les folles gens enchantent.
Et les crapaulx vestent de robbes,
Et de draps par leurs faulces lobes,
Et forment ymaiges de cire,
Au feu les font rostir et frire
Pour les cueurs des amans uller ;
Que maulx feux les puissent brusler !
Elles mettent en la paelle
Le vieil chat à grise cotelle,
Au feu luy font les pieds chauffer
Dedans arain ou dedans fer
Bien lyé dessoubs une late.
Neron, Belzebuth ou Pylate,
Et d'enfer la puissance toute
Adorent et n'en font pas doubte,
Graces leur rendent et louanges
Par tarentes et retrouanges,
De Sebille passent l'office,
Au grant diable font sacrifice
De cornes de chievres bruslées
Par fumées dissimulées
Pour tous les diables esmovoir
Pour accomplir leur estonnoir,

Par les tombeaux amblent les corps
Des enfans et des hommes mors,
Et en leurs entrailles s'escondent
Maulvais esperits qui respondent,
Au monstier emblent la hostie
Ou la saincte foy fut bastie.
Certes, vieilles font trop d'ennuys ;
Elles vont aux gibetz de nuyts
Prendre les cheveux et la corde
Du pendu, c'est chose trop orde.
La mort de l'ame est avancie
Par leur trop faulce ingromancie.
Medée, ce dit le poete,
Jadis fille du roy de Oète,
Fut sorciere et enchanteresse,
En magique fut grant maistresse,
Les herbes congnoissoit chascune
Et l'influence de la lune
Au mouton d'or fit l'achoison
Dont Jason enquist la toison.
Circes ouvra de la science
Dont on blesse la conscience ;
Elle fist mainte desverie
Par magicque, par sorcerie ;
Critto, la vieille orde et sale,
De la bataille de Thessalle
Des gens de plusieurs nations
Enquist par conjurations
Lequel devoit vaincre à l'espée
Ou Jule Cesar ou Pompée.
Elle faisoit la terre fendre

Pour les respons d'enfer entendre.
On dit que la femme sans fable
Scet plus ung art que le déable.
Je croy bien qu'on dit de ce veoir
Car une me veult decevoir
Que je ne veuil pas accuser :
De ses pouldres me fist user
Charmées et envenymées,
De plusieurs espices lymées,
Où il avoit mainte recaupe
De pieds de chats, de pieds de taulpe,
M'aplennoya et attoucha
Au lit, où tout nud me coucha,
Je jure saint Martin le Pas
Que Perrette ne fut ce pas.

Vieilles chevauchent les balays
Par cours, par salles, par palays,
Comme vent s'en vont par le monde
Au commandement dame Habonde,
Par fenestres, par huys, par portes
Entrent ja ne soyent sy fortes,
Et se boutent par les crevaces
Et n'y apparent point les traces,
Et par nuyt desfoulent les hommes
Quant endormis sont en leurs sommes ;
Faulcement veullent maintenir
Qu'il n'est riens qui les peust tenir
Quanques elles veullent emprendre :
Faingnent et donnent à entendre
Qu'il advient par nécessité

Et qu'ainsi est en verité.
Et ce font les devineresses
Ainsy com se fussent déesses
Des choses qui seront et furent.
Entr'eulx se vantent et parjurent,
Que par nuyt ont véu Dyane
Plus noire qu'Ethiopienne,
Grans compaignies et cohortes
Tant d'hommes que de femmes mortes
Chevaulchans parmy la campaigne
Et ont esté en leur compaigne,
Par elles sont adevinées
Les fortunes et destinées ;
Elles se vantent de sçavoir
Mais ja n'en dira l'une voir,
Elles se vantent de guarir
Et les maladies tarir,
Les choses perdues revellent,
Dont plusieurs chetifs se querellent.
On a plusieurs fois estrivé
Que elles ont un diable privé
En une boyste ou en prison,
Et dient par leur mesprison
Que les choses semblent véoir
Ou en l'ungle ou en un miroir.
Ainsy follement prophetisent
Et les folles gens abetisent.
Saul a enquerir s'amort
De Samuel après sa mort :
De sa demande ot il response
Qui par femme luy fut esponse :

Ce fut une devineresse
Fitonisse et enchanteresse.

Briefment repeter me convient
Ce que j'ay dit dont me souvient,
Pour mieulx ramener à memoire.
Bien est dit et bien est à croire
Qu'en femmes a moult de reprouche
En fait, en dit, en cueur, en bouche ;
Comment elles sont variables,
Et comment elles sont muables,
Maints exemples avez éus.
Les plus grans en sont decéus
Par leur art et par leur fallace.
Voulentiers plus briefment parlasse,
Mais leus faits me convient descrire :
Cesté matiere le desire,
Qui ne veult pas que je repose.
Assez est plus séure chose
D'ung serpent en son sain mucier
Qu'avec male femme embuschier.
Les barons et les grans prelats
En ont mainteffoys dit, helas !
Qui pourroit homme surmonter
Ne pourroit il femme doubter.
Elles pleurent quant elles veullent,
Par oingnons exiter se seullent.
J'ay parlé du pelerinage
Où elles vont en tapinage :
Par leurs fraudes, par leurs malices
De la chair quierent les délices,

Au retourner plaingnent leurs plantes.
Car en leurs membres sont dolentes.
A leurs maris dient merveilles
Des sacrifices et des veilles,
Mais chascune pas ne confesse
Com elle a esté mise en presse.
Las! c'est aujourdhuy grant douleur
Que femmes pleines de foleur
Seigneurisent par leurs infames
Et surmontent les preudes femmes.
Elles sont partout bien venues,
Et les preudes femmes sont nues.
Fy de jeunesse et de beaulté
Où il n'a point de loyaulté!
Les malles sont à redoubter :
On ne devroit foy adjouster
A riens que malle femme dye.
Quant hom sa femme repudye
Ou la corrige de son vice,
Elle fait tant par sa malice
Et tant de ses las luy fait tendre
Que il ne scet auquel entendre.
Elle luy dit qu'elle est s'amye
Et sans luy vivre ne peult mye,
Et que leurs deux chars sont toute une,
Et qu'ils ont par raison commune
Leurs deux corps ensemble tessus
Si comme j'ay dit cy dessus
Au chapitre de reveler
Les secrets qu'on ne scet celer.
Les hommes scevent affoler

Par baisier et par acoller,
Et leurs maltalans rapaisier,
De Judas donnent le baisier.
De celles qui font advoutire,
Vous puys je hardiement dire
Qu'il n'y a nulle tant soit digne
Qui n'ait la pensée maligne.
Sy tost que cest vice la mort,
Chascune desire la mort
De son mary par faulx usaige
Combien qu'il soit et bon et saige.
Maintes en sont telles trouvées
Et par justice reprouvées,
Et de tout office publique
Privées par leur fait inique.
Se la loy aulcun bien leur donne,
Ce n'est mye pour leur personne,
Ne ce n'est pas pour leur noblesse,
Ainçoys est fait pour la foiblesse
Du feminin sexe muable
Et corrompu et flechissable.
En ung estat point ne demeurent
Mais ensemble rient et pleurent
C'est forte chose, ce me semble,
De rire et de plourer ensemble :
A peyne se peuvent attraire
En ung moment ces deux contraires.
L'acteur qui fut de moy plus saige
Dit que c'est des femmes l'usaige :
Quant il leur plaist, leurs larmes faingnent
Et leurs yeulx à plourer enseignent,

Car tel plour leur vient de folleur
Non par force, ne par douleur,
Dont par dehors rire et plourer
Peuvent ensemble demourer.
Je te pry, qui cy estudies,
Qu'à femme tes secrets ne dyes.
D'exemples auras plaine hotte
Car si tost qu'il y a riote,
Qui son secret dit leur auroit
Toute la ville le sçauroit.
Tant y a de perils que nuls
N'en diroit les maulx advenus.

Sanson, qui fut des fors du monde,
Fut blecié par folle faconde,
En ce fut plus rude que bugle,
Par son parler fut fait aveugle,
Quand il son secret revela
Dont sa femme l'eschevela.
Mieulx luy vaulsist s'estre téu,
Car se ses crins eust encor eu
Ses ennemis qui le greverent
Et qui les deux yeux luy creverent,
N'en peussent pas à chief venir.
Sa langue ne peut retenir
Tout dist à Dalila la blonde
Que de trahyson n'estoit monde
A deux le dist, si fist que fol
Le meschief luy vint sur le col.
Micheas dit : Garde ta bouche
Vers celle qui avec toy couche,

Garde bien quant elle t'embrace
Que chose qui à celer face
Ne luy soit ja par toy nommée.
Aussy le dit bien Ptholomée
En Almageste, son beau livre,
Que des grans perils se delivre
Homme qui saigement met peine
A ce que sa langue refraingne.

Ung hom s'en voult à l'essay mettre
Et fist à sa femme promettre
Que loyaument le celleroit :
Elle jura que ce feroit.
Il luy dit : Il m'est advenu
J'ay ponts ung œuf assez menu.
Elle traversa la chaussée
Au matin, ains que fut chaussée,
A sa commere print à dire :
Je ne me puys tenir de rire,
Mon mary de pondre ne cesse,
Deux œufs a pons, or soit confesse.
L'autre s'en va à sa voisine
Querir du feu à la cuysine
Et luy dist : Tu orras merveilles
Lieve sus et si t'apareilles ;
Il y a ung homme en cest rue
Qui pond les œufs comme une grue,
Quattre œufs a pons comme une choingne ;
La tierce doubla la besoingne,
La chose tant se publia
Et tellement multiplia

Qu'on luy mist sus des œufs cinquante,
Voire en la fin plus de soixante.

Comment ung homme [s] esprouva
Sa femme que malle trouva,
Et aux sergens dist : Par sainct Cosme,
Mon mary a tué ung homme.

Ung aultre saige voult sçavoir
Quelle femme il pouvoit avoir,
Son fait doit on bien perpetuer :
Il fist une truye tuer
Et la mist à sa voulenté
Dedans ung sac ensanglanté
Au lardier où l'en met le lart.
Pour véoir de sa femme l'art
Luy dist : Seur, il m'est meschéu,
Certes, je suis trop decéu
Se tu n'entens à moy celer.
A conseil la va appeller
Et luy dist : J'ay occis cest homme.
Yvresse qui les gens assomme
Pour trop boire le me fist faire ;
Pense de celler mon affaire.
Elle luy promist et jura,
Mais assez tost se parjura.
Entr'eulx y eut riotte esmeue
Parquoy la chose fut scéue
Gaires de temps ne la cela, .

A ses voisines revella
Que son mary, le fol meschant,
Avoit murdry ung bon marchant,
Et qu'il estoit dessoubz la queste.
Le juge en fit loial enqueste,
Sy com estoit de son office.
De la femme apparut le vice
De sa langue mal affilée.
La truye trouva empillée
Dedans le sac où estoit mise
Et salée par bonne guise.
Lors fut la femme contempnée
Et par sa bourde condempnée
Comme jangleuse menteresse,
Et mesdisant et tanceresse
Quant Dieu à Pasques suscita
L'en demande qui l'excita
Ne pour quelle raison c'estoit
Que premier se manifestoit
A femme qu'il ne fist à homme.
L'en dit : Par saint Pierre de Romme,
Que Dieu, qui est vraye science,
Des femmes sçait la conscience,
Que telles sont qui riens ne cellent,
Et que toutes choses revellent
Dieu ne voult leur us oublier ;
Donc pour soy faire publier
Les femmes visita premieres,
Car de jangler sont coustumieres.

Par ce qu'ay dit povez sentir

Comment femmes sceivent mentir.
Encor orrez ung aultre tour.
Ung jaloux dedans une tour
Gardoit sa femme bien serrée,
Fors que tant pas n'estoit ferrée ;
Le jaloux y fist troys huys faire,
De clefs y avoit triple paires
Mais à la fin fut decéu.
Il avoit à ung soir béu
Et s'endormist après soupper,
C'est ce qui le fist encoulper.
Sa femme ses clefs luy embla :
Avec son amy s'assembla
Pour mener sa joliveté.
Il la tint en grant priveté,
Et la receut faisant grant joye.
L'amant rit quant il tint sa proye.
Avoir ne peut qui plus luy plaise,
En despit du jaloux la baise.
Le jaloux petit sommeilla
Car jalousie l'esveilla.
Quant la chose luy fut apperte,
Moult fut courroucé de sa perte,
Criant s'en vint à la fenestre
Et disoit : Hé Dieu! que peut ce estre?
Femme, femme, où es tu allée?
Hors de la tour es avallée.
Bien est prouvé ton advoutire,
Demain en souffreras martire.
Lors revint la femme courant,
A son mary dist en plourant :

Je vous pry, par la Magdelaine,
Que ne me faciez souffrir payne.
Espargniez moy, je jureray
Que plus ne vous courrouceray.
Je n'ay pas vostre tour minée ;
Issue suis par destinée,
Non mye par legiereté ;
Sy ne me doit estre reté.
Pour Dieu, ayez de moy mercy,
Ne me faictes pas trouver cy.
S'en vous mercy trouver ne puys,
Je m'yray noyer en ce puys.
Il respond de felon courage
Et tout esmeu de folle rage :
Céans ne mettras pied ne main,
Je te feray fuster demain ;
Tu auras honte et amertume
Selon la loy et la coustume.
La nuyt estoit noire et obscure ;
Elle prist une pierre dure
Et dedans le puys la getta.
Adonc le mary hors saulta,
Qui la cuydoit noyée ou morte.
Sy tost qu'il fust hors de la porte
Elle entra ens et l'huys ferma,
Et luy jura et afferma
Qu'il comparroit celle envahie.
Ne se tint pas pour esbahye,
Aux guettes cria : Ça, venez,
Tantost ce ribault me prenez.
Il fut prins et mys en prison :

Oncques mais ne fut si pris hom.
Sa simplesse le fist confondre
Quant il ne sçavoit que respondre,
Sy fut batu et escharny :
Pource fait bon estre garny
Encontre celles qui deçoyvent
Ceulx qui leurs mensonges reçoyvent.

Comment Clement trouva en estre
Berthe couchée soubs ung prestre;
Clement cuyda monstrer vertu,
Mais en la fin fut bien battu.

Au propos vous diray cautelle :
Oncques mais vous n'ouystes telle,
Clement trouva sa femme Berthe
Dessoubs ung prestre descouverte.
Le prestre l'avoit estouppée.
Clement tira sur eulx l'espée
Sy leur convint laissier leur œuvre.
Berthe sault sus et se recœuvre,
Son mary tient et prent à force
A pou que les poings luy escorce :
Le prestre y aida touteffoys.
Elle cria à haulte voix
Sur Clement, qui fut bon et gent :
Tenez mon mary, bonnes gent,
Hors du sens est et forcennés,

Haro, pour Dieu! bien le tenez,
Il nous vouloit tous deux tuer,
Ne le laissez esvertuer.
Puys luy disoit : Ha! mon seigneur,
Qui oncques veit raige greigneur?
Clement las! Dieu te maintiengne!
Doulx amy, de Dieu te souviengne.
Ne sçay quelle forcennerie
L'a mis en ceste desverie,
Naguaires que saige [s] estoit.
Cest prestre ayde me prestoit,
Pour moy aydier est cy venu,
Ou il me fust mal advenu.
Berthe, qui de croix se seignoit,
Devant les voisins si faingnoit
Ceste mensonge et ceste bourde,
En se faingnant estoit sy lourde
Qu'à Clement ne laissoit mot dire.
L'ung le boute, l'autre le tire,
Prins fut et à terre abatus,
Lyés et de verges batus :
Trois jours luy dura ceste haire.
A force luy convint paix faire,
Tant doutoit les coups de bertain
Que tout pardonna pour certain.
Or voy, liseur, et fay memoire
Qu'on ne doit pas aux femmes croyre
Qui ainsy parjurent et mentent,
Dont plusieurs plourent et lamentent.
Orgueilleuses et effrontées
Et de grand orgueil surmontées

Sont les femmes communément.
Bien l'ay dit au commencement
Cy dessus en aulcuns chapitres,
Dont l'en trouvera bien les tiltres,
Sy n'est besoing qu'on les repete,
Pource que briefté me compete.
Eve premiere s'orgueillit,
Si grant orgueil en soy cueillit,
Que bien cuyda estre déesse ;
Des cieulx vouloit estre abéesse
Et sur les estoilles voler :
Son orgueil la fist affoller.
Par elle vint calamité
A toute sa postérité.
Sathan ses filles maria,
Au siècle les apparia.
Orgueil fut marié aux femmes,
Dont orgueilleuses sont les dames ;
Clergié epousa Symonie,
Par qui loyaulté est honnye ;
Ipocrisie avec ses signes
Est aux moynes et aux beguynes
Et aux aultres religieux
Qui se faingnent si precieux ;
Rapine, qui est pillerie,
Prist à mary Chevalerie ;
Sacrileige est aux Henuiers
Et aux faulx laboureurs laniers ;
Fraude, que l'en dit tricherie,
Se maria à Mercerie ;
Les marchans sy l'ont espousée

Et sont mouilliés de sa rousée ;
Aux bourgoys se coupla Usure.
L'autre fille, qui est Luxure,
Nest encor à nulli donnée,
Mais à tous est habandonnée.
Sans garder loy de mariage,
Luxure quiert son avantage,
Et s'en va deça et delà,
Car cil qui plus en donne l'a.

Or, laissons cy des aultres filles,
Pareilles ne sont pas les billes,
Et traictons d'orgueil seullement,
En procedant ysnellement.
Femme orgueilleuse se defforme
En délaissant sa propre forme.
Orgueil sy la fait estrangier,
Et la fait muer et changier.
Ahontée est et affrenée,
En ses cheveux, ensafrenée ;
Elle se painct et renouvelle
Pour mieulx paroir à estre belle :
En sa chambre a plusieurs boistes
Où il y a oinctures moistes,
Et choses de plusieurs couleurs,
Car orgueil fait trop de douleurs.
Adjouster veult à sa personne,
Ne luy souffist ce que Dieu donne :
Orgueil surmonte toutes choses
Qui sont dessous le ciel encloses.
Femme orgueilleuse bien se monstre :

Il n'est nul si horrible monstre.
Environ soy porte les signes
Qui à la Chimere sont dignes,
Car s'elle est dame ou damoiselle,
Devers sa queue semble oyselle.
Vers la queue maint mal serpente :
Par là resemble la serpente.
Devers la poictrine est lyon.
Il ne peult que n'y oublion
Ou en port ou en alléure.
Elle a en sa cheveléure
Maint estrange cheveu enté
A accomplir sa voulenté.
Court plus isnellement que lievre,
Elle a cornes comme une chievre,
C'est la barboire des chetifs,
Paour fait aux enfans petis,
Et se par fraude fait la simple,
Moult a d'orgueil dessoubs la guimple.
Par dehors monstre sa paincture,
Mais par dedans gist la poincture;
Crueuse est et esservellée,
Elle frendist comme une lée
Qui est femelle du sanglier :
On ne la peut à point sangler.

Femme est crueuse vrayement,
Ou l'Escripture vraye ment,
Qui compte ses iniquités.
Par femme fut decapités
Saint Jehan qui Dieu baptiza,

Et qui de luy prophetiza :
Herodias le desprisoit,
Pource que verité disoit.
Par femme fut Joseph lyé
Et en lyens humilié
En la prison soubs Pharaon,
En la ville de Saraon;
Par femme fut saint Pierre mys
Entre les Juifz ses ennemys :
Femme tant sy le guerroya
Que par troys foys Dieu regnya;
Femme fit les cloux, ce saichiez,
Dont Dieu fut en croix attaichiés.
Medée, dont j'ay dit arrière,
Fut de ses deux enfans murdriere;
Silla occist son propre pere,
Ce fut cruaulté trop amère;
Gesabel refist grant folye :
De son regne chassa Helye
Et le bannist hors de sa terre,
Aux aultres prophetes fist guerre,
Et aulcuns en fist mettre à mort;
Naboth fist lapider à tort,
Contre luy fist faulx tesmoignage
Tour luy tollir son heritage.
Cil Naboth avoit une vigne
Qui luy venoit de droicte ligne,
Au roy Achab la reffusa :
Gesabel pour ce l'accusa
Que contre luy avoit esté
Et contre roial majesté;

Lapidé fut crueusement
Et occis par faulx jugement,
Dont Helye, pour cest desroy,
Prophetiza la mort du roy ;
Comment les chiens son sang lecherent
Et en la vigne le chercherent.
Dire ne puys n'entituler
De chascun fait particuler
De toutes les femmes crueuses
Qui sont à mal faire engingneuses ;
Qui de leurs nouveaulx faits diroit,
Le liseur s'en esbahyroit :
Ung petit icy m'en deporte.
Se la femme estoit aussi forte
Et aussi vertueuse comme
L'on dit vertueux estre l'homme,
On ne pourroit durer à elle,
Tant scet d'engin et de favelle.
Ce ne luy vient pas de nature,
Ne de Dieu ne de sa droicture :
Sathan, qu'on appelle Agrapart,
Y a mis le plus de sa part.
Tant est femme yreuse et maulvaise,
Que de tous vices est fournaise.
Ovide dit en ses doctrines :
Femmes sont à tous maulx enclines ;
Ce que dient les anciens,
Querez la hors, non pas céans.

Sy me pourroit on opposer,
Et au contraire proposer,

En blasmant ma conclusion,
Que je dy grant illusion :
Car s'aulcunes femmes sont males,
Et perverses et enormalles,
Ne s'ensuit pas, pour ce, que toutes.
Soyent si crueuses et gloutes,
Ne que toutes soyent comprises
Generalment en leurs reprises.
La raison est trop mal sortie,
Quant on conclud tout par partie.
Logicque seult redarguer
Ceste manière d'arguer.
Neantmoings, cest œuvre presente,
Qui douleur en mon cueur présente,
Ne veult souffrir que riens exclue,
Mais commande que je conclue
Tout oultre jusques à la borne
Qu'il ne soit nulle femme bonne.
Salomon, en narration,
En fait une admiration
Qui ceste matiere conforte :
Qui pourroit trouver femme forte ?
Aussi que s'on disoit en glose,
Ce seroit impossible chose ;
Et puys qu'il le dit, qu'en diroye,
Pourquoy ne m'en esbahyroye ?
Encores dist il oultre assez,
Vault mieulx homme navrés, cassés,
Que femme quant elle fait bien,
Dont n'est femme qui vaille rien.
Je n'en quiers aultres instrumens,

Or laissons tous ces argumens.
Je procede en plusieurs manières,
De lieux et de raisons planières
Suys armé et fortifié,
Et sy suis bien edifié
Sur exemples et sur moyens.
Escoutez, si orrez moy ens :
Bien a lieu ce que je vous preuve
Que la femme, si com l'en treuve,
Deceut tous les plus grans du monde .
J'ay raison sur quoy je me fonde.
Si les plus grans sont decéus,
Doncques sont les menus chéus.
L'en dit en la rue où je mains,
Que le plus emporte le moins.
Qui furent les plus grans seigneurs ?
Qui ouyt parler des greigneurs
De Salomon et d'Aristete?
Ce ne leur vault une escharbotte
Sens, ne richesse, ne raison :
Tous furent mys hors de saison,
Par femmes furent surmontés,
Decéus, vaincus et mattés.
Les lieux et la similitude
Dont l'en scet user en estude
Qui pour armer mon chembel yssent
Mon propos forment embellissent.

Las ! je parlasse noblement,
Mais je suis mené tellement,
Et troublé par forcennerie

Qui me point par sa desverie,
Que merveille et que puis durer,
Tant ay de maulx à endurer.
Toutes fois de mon sens umbraige
Ay fait des femmes cest ouvraige
Aux heures qu'ay eu en loisir :
Qui glaine ne peut pas choisir.
Affin que plus planierement
Vous appere et plus clerement
De ma doctrine que je baille
Selon les poetes vous taille
Exemples dont je vueil user
Qui ne sont pas à reffuser.
Par les exemples nous vivons,
Quant du temps passé escripvons,
Exemples nous font souvenir
De parler du temps advenir.
Dieu nous chastie en ses parolles
Par exemples de paraboles.
Et exemples pour jugement,
C'est une espece d'argument
En logicque souvent usée
Dont l'oraison est excusée :
Pource qui veult à droit plaidier
D'exemples se convient aydier;
On s'en ayde en parlement,
Car souvent et notablement
Eschéent choses advenues
Et par exemples retenues,
Pource concluray de logicque.
Le droit aussi à ce s'applique

Qu'on voit souvent continuer,
Dont puys je bien insignuer
Que qui d'ung meffait est véu
De plusieurs en est mescréu.
Par caphurne sont toutes femmes,
En toutes leurs causes infames,
Et reprouvées par nature
Et par droit et par escripture
Des poetes d'antiquités
Qui de ce se sont acquittés.
Preuve de droit n'est point requise,
Qui peut prouver par aultre guise,
Mesmement en chose notoire :
Sy conclus à fin perhemptoire
Qu'il appert bien par les premisses
Ce que dessus ay dit de yces.
Le fait à quoy je me rapporte
Mon propos soustient et conforte.
Nul hom ne pourroit mettre en rimes
Tous les vices ne tous les crimes
Des femmes vivans soubs la lune.
Qui en trouveroit de mil une
Poursuyvant d'aulcun bien la trace,
Ce seroit d'especial grace,
Car il n'advint ung tel miracle,
Puys le temps empereur Eracle.
Es femmes ou temps qui or dure
Voit on gloutonnie et ordure
Qui les corrompent et meshaignent.
Et de querir pas ne se faingnent
Choses à eulx délicieuses ;

Ne leur chault s'ils sont somptueuses,
Tant sont gloutes et dissolues
Que par oultrage sont pollues
Qui leur fait püyr dens et bouche.
En femme n'a plus grant reprouche
Que de soy par vin enyvrer :
Yvre femme se veult livrer
A tous ceulx qui en veulent prendre ·
Le vin la fait vomir et rendre.
Se d'hommes avoit ung millier,
Tous les lairroit heurtebillier.
Femmes yvres sont toutes telles,
Aux riotes meuvent leurs elles ,
Et le vaissel honteux desqueuvrent,
En tous leurs faits laidement œuvrent.
Nyces sont et desordonnées
Et crient comme forcennées.
Femme dit : Je puis assez boire,
J'ay grant vaissel et grant clichoire;
Se j'ay bien beu, je pisseray
Par dessoubs quant au pis seray.
De gloutonnie vient luxure,
Quant on en prent outre mesure.
C'est ce qui fait l'avoir despendre,
Et les maladies engendre
Et les guerres et les discors
Que plusieurs comperent des corps.
Gloutonnye, dont par paresse
De son accord se tient yvresse,
Qui les hommes honnist et gaste,
La santé toult, et la mort haste,

Et les fait ords comme pourceaux.
Ses disciples sont larronceaux,
Et murdriers et les femmes folles :
Il fait bon fouyr ces escolles.
Cathon dit : Pour yvresse seulle
Ne fais nul plaisir à ta gueulle
Qui est amye de ton ventre :
Le vin y nuyt quant trop y entre.
Yvresse fait les mains trembler
Et les vertus du corps embler,
Et si fait le foye pourrir
Et les maulvais vices nourrir.
Ma Perrette n'est pas yvrongne,
Mais encontre moy souvent grongne.

Femmes sont paresseuses, gloutes
Et à mal faire prestes toutes.
Femme maulvaise devient pire,
Très maulvaise tousjours empire.
Tout dire me seroit grieflé
Sy m'en passeray pour brieflé.
Femme n'est pas en ce point saige,
Courir ne scet qu'à son dommaige.
La loy dit sy comme je sens,
Que la femme n'a pas le sens
Ne son amour en soy enclose,
Mais par dehors en l'œil repose.
A l'œil dehors son honneur baille,
Mais au garder convient qu'il faille,
Car folye son œil engroisse.
Tant dit que cueur de voirre froisse

Par sa jangle et par sa parolle,
En tous ses faitz est nice et folle.
Il n'est nul bien que femme face,
Ainçoys le destruit et l'efface.
Par femmes sourdent maintes guerres,
Et homicides par les terres,
Chasteaux en sont ars et pillés,
Et les poures gens exillés.
Il n'est pas de mil guerres une,
Sy com scet chascun et chascune,
Qui par femme ne se commence
Et par sa maulvaise semence.
C'est la mere de tout oraige,
Tout mal en vient et toute raige.
Plus aigrement poingt que serpente :
Nul n'est près qu'il ne s'en repente.
Amys, amys, retien, retien,
Ne la prens pas pour dire tien,
Saiches qu'il est vray et croy m'en que
Se toute la mer estoit enque,
Et terre et champ et le chemin
Estoyent papier et parchemin,
Et tous les boys estoyent plumes,
Pour faire notes et volumes,
Et tous ceulx qui scevent escripre
Aussi tost que l'en pourroit dire
Escripvoyent sans reposer,
Ne pourroyent ils exposer,
Escripre ne ramentevoir,
Signifier ne concepvoir
Tous les maulx ne tous les diffames

Que l'en pourroit trouver ès femmes.

Aulcuns sont fols et tant mesprennent
Que femmes espousent et prennent :
C'est pour leur nom continuer
En ce monde et perpetuer
D'eux et de leurs hoirs la memoire ;
Mais ils sont plains de vaine gloire :
Certes, j'ameroye mieulx vivre
Joyeux et de femme delivre
Que mon mariage plourer
Pour faire mon nom demourer.
Voir est que tel espousera
Qui ne scet quel son nom sera,
Car la gloire du nom est vayne,
Mais la mort est à tous certaine.
Si s'en marient tels soixante
Qui n'auront ja enfans n'enfante.
Et tels enfans avoir pourront
Qui en briefs termes se mourront,
De ce ne voist nul escrivant,
Ou tant feront en leur vivant,
Par fortune dure et amere,
Qu'ils courrouceront pere et mere.
Et que leur bonne renommée
Sera par leurs faits diffamée,
Et leur bon nom sera grevé.
Doncques n'est hom point relevé
Qui son nom sur ses enfans fonde
A ung fil pour tout l'heur du monde.
Quant on ot sonner la bancloche,

Le cueur au corps de paour esloche,
L'on n'ose lever œil ne chiere
Que aulcun meschief ne s'y fiere.
Es enfans qui vont par la ville
Des perils y a plus de mille,
Tousjours y a cremeur et doubte
Que le deable ne s'y boute
Et que les enfans ne mesfacent
Ou que chevaulx ne les desfacent,
Ou que par malle conjoincture,
Ne leur viengne malle adventure,
Ou aulcune maléurté
Dont n'y a point de séurté.
Prenez à escouter respit,
N'ayez pas ces mots en despit.

Pourquoy veult hom enfans avoir ?
Les enfans desirent l'avoir
Et les richesses de leur pere.
Je ne puys celler qu'il n'appere
Comment ils enquierent de l'eage
Pour prendre après luy le paraige,
Comment les choses ils convoitent
Et par quels poincts ils les exploictent;
Ce qui est acquis à grant cure
Despendent et petit leur dure,
Tout gastent et ne leur souvient
Comment est acquis et dont vient ;
Pou en considerent la peyne.
Il vault mieulx, c'est chose certayne,
Estre sans enfans et sans femme

Que pour eulx perdre corps et ame.
Qui auroit sa devotion
De faire hoirs par adoption,
Il en pourroit trouver amys
Plus que tel qui son cueur à mys
En ses propres hoirs tous soudains
Que de ses enfans fust certains
Comment après sa mort feront,
Ne comment ils se porteront.
Chascun fils vouldroit que son pere
Mourust demain de mort amere
Posé qu'il fust ou poure ou riche.
Se riches est, sachez sans triche
Que plus vouldroit sa mort sans doubte
Pour avoir sa richesse toute;
S'il est poure, et n'ait de quoy vivre,
Il en vouldroit estre delivre,
Affin que du sien ne luy baille.
Il en y a pou qui riens vaille
En quelque cas que l'en peust dire.
En l'Escripture povez lire :
J'ay fils nourry et eslevé,
Par luy suys despis et grevé.
Absalon moult se desfroya,
David son pere guerroya,
Tollir luy voult sceptre et couronne :
En vituperant sa personne
Ne fut pas fils, ains fut tyrant.
David le plaint en souspirant
Quant il fut mort par son oultrage,
Dont fait bon fouyr mariage.

Se ta femme par adventure
Ne peut avoir à nourriture
Enfans ne de toy concepvoir,
Saches que pour toy decepvoir,
Ainsy que par enchantement
Te donra faulx enfantement
Et l'emblera et changera,
Dont tes hoirs desheritera.

Et se aulcuns vouloyent dire
Pour leur nisseté escondire
Que mariage est necessaire
Et que seul hom ne peult riens faire,
Et que les femmes font besongne,
Cil qui ce dit petit ressongne
Les tourmens, les maulx et les luictes
Dont les malles femmes sont duictes.
Chascun y quiert sa propre mort,
Trop est fol qui ne s'y remort.
Ung garson mieulx le serviroit,
Que femme qui le despiroit.
Femme ne se veult asservir
Qu'elle daigne l'omme servir,
Au moins se ce n'est par faintise,
Et si est commune la guise
Que quant le varlet ne veult faire
Service qui bien doye plaire,
Hors sera mis et deboutés;
Mais la femme, point n'en doubtez,
Vouldra toujours estre maistresse,
Car il n'est mais nulle Lucresse.

Il convient que l'omme s'enfuye
Contre fumée, femme et pluye :
Fuys les perilz, ou tu me croyes
Que tu ne soyes mys ès broyes.
Et qui prent femme pour amour
Après en sourt mainte clamour,
Et tristesse et malle adventure,
Car pour la chaleur de luxure
Ne se doit faire compaignie
Fors pour cause d'avoir lignie,
Et pour foy et pour serement.
Et se les droys trop asprement
Poingnent les gens en mariage,
Toutes voys bien esperi ay je
Que Dieu het autant com usure
Ceulx qui se coupplent par luxure.
Par bon exemple en avez arre
Comment tous les sept maris Sarre
Le dyable ung et aultre frappa,
Mais Thobie [s] en eschappa
Qui se maria chastement,
Et se porta honnestement :
Folye est de soy marier,
Car on n'y peult droit charrier.

Hors du sens est et enraigé
Homme qui est encouragé
D'espouser femme pour beaulté.
On doit noter en loyaulté
Comment une fievre defface
De belle femme vis et face,

Et ne dure que certain temps.
Aussi comme les fleurs des champs
Perdent beaulté en petit d'heure,
Quant sont attaintes de froidure,
Pluye ou tourbillon les casse,
La beaulté de femme tost passe :
A enfanter ont grans douleurs,
Les oingnements et les couleurs
Rident leurs fronts et leurs visaiges.
Certes l'omme n'est mye saiges
Qui veult belle femme garder
Puys qu'el se veult paindre et farder.
Ulixes bel en parlera
Par faconde la flattera ;
Hector, pour avoir druerie,
Monstrera sa chevalerie ;
Le riche, pour s'amour avoir,
Luy offrera de son avoir,
Et Narcisus entour ira,
Pour sa beaulté l'envahira;
Chascun mettra paine à la prendre,
Dont par assault la convient rendre.
Qui auroit tous les yeulx Argus,
Si seroit il tout redargus.
On ne s'en sceit à quoy aherdre,
De son gré se laist femme perdre ;
Puys qu'elle consent bien qu'on l'emble,
On ne la peult garder, ce semble.
Rien ny vault palis ne closteure :
Amours vaint et passe nature.
Mainte femme est par dehors belle

Qui par dedans n'est mye telle,
Car aulcun vice la laydist.
Pource que dessus vous ay dit
Verrez bien se c'est voir ou bourde,
Et la fin sur quoy je me hourde,
Sy doubt qu'aux asnes ne présente
Ce dit et cest œuvre presente.

Plusieurs pour les atournemens
Et pour les grans aournemens
Des femmes sont trop decéus.
Quant ils les ont aux yeulx véus
Tant les convoictent que c'est rage
Et les prennent en mariage.
C'est erreur qui n'a frain ne bride :
Pou leur souvient des dits d'Ovide
Comment les femmes par leurs trompes,
Par or, par pierres et par pompes,
Dont elles font leur couverture
Dounent aux chetifs ouverture,
Qui les deçoyt plus qu'à moitié :
Ne scevent qu'ils ont convoictié.
Qui des femmes le voir recite,
Le corps est la part plus petite,
Car elles quierent doréures
Et estranges cheveléures
Et de ver et de grans pelices
Bien pourfillées de lectices,
Cornes et fronteaux bien polis
Les plus chiers et les plus jolys.
Leurs maris en sont affollés.

Leurs souliers portent décollés,
Agus devant à la poulayne,
Affaictiés de bourre ou de layne :
C'est pour elles faire coingnier.
Elles sont moult à ressoingnier
Quant on les voit ainsi cornues,
Et qui les tiendroit en corps nues,
Adonc pourroit il sans mentir
Leurs vices véoir et sentir.
Elles veullent qu'on les reveste
De nouvel à chascune feste,
Joyaulx veullent renouveller,
Couronnes et eschappeler.
Si veult chascune de rechief
Avoir un nouveau couvre-chief,
Saintures d'argent entaillées
Bien dorées et esmaillées
A Noël et à Pentecouste :
Cette follie souvent couste
Trop plus que le mary ne gaingne
Et de son avoir le meshaigne.
La femme ses joyaulx apporte
Pour soy monstrer devant sa porte,
Pour apparoir belle et jolye
Dedans ses ournemens polie;
Mais ceulx sont fols qui les polissent,
Mieulx leur féust qu'ils leur tollissent.
Les joyaulx sont occasion
De faire fornication ;
Car quant la femme est mal vestue,
Talent n'a d'aller par la rue,

En sa maison se tient enclose
Elle en vault mieulx, bien dire l'ose,
Et elle est plus coye et plus simple
Soubs poure cote ou poure guimple
Combien que soit de forme belle :
Vertu gist en poure cotelle.

Femme qui veult souvent aler
Aux jeux caroller et baler
Ne peut estre longuement chaste,
Car Venus de trop près la haste.
A Sichem, la bonne cité,
Alloit à la festivité
Une jouvencelle benygne,
Par son nom fut nommée Digne,
Fille Jacob le patriarche.
Grans maulx en vindrent en la marche,
Car elle y fut despucellée.
Quant la chose fut revellée
A Jacob et à son lignaige,
Il en advint si grant dommaige
Que la cité ils abbatirent
Et tous les citoyens occirent.
On seult brusler du chat la pel
Pource que cil vient à l'appel
De ceulx qui les chats embler seullent,
Que pour la peau point ne le veullent.
Qui des femmes ainsy feroit
Et leurs pelissons brusleroit.
Leurs queues, leurs draps et leurs cornes,
Assez en seroyent plus mornes,

A bien faire plus curieuses,
Et assez moins luxurieuses
Des cornes ne feroyent moes
Ne de leurs grans queues les roes
Ainsi que le paon scet faire.
Prenez du corbel exemplaire
Qui d'aultruy plumes se para,
Mais en la fin le compara :
Quant le roy la lobe entendit,
A chascun ses plumes rendit;
Le corbel en fut despouilliés
Et demoura noir et souilliés.
Ainsi mainte femme au corps bel
En ce ressemble le corbel,
Après baisier et soulacier
Veult aux gens les yeulx arrachier.
Femme de vestement parée
A ung fumier est comparée,
Qui de neif fait sa couverture :
Au descouvrir appert l'ordure.

Qui prent femme pour ses deniers,
Et pour les biens de ses greniers
Ne pour sa richesse, briefment
Je dy qu'il peche très griefment
Contre la loy des mariages
Qui ne furent pas par les saiges
Establis pour telle besoingne,
Si comme le droit le tesmoingne.
Cil est serf, à verité dire,
Qui fait sa condition pire;

Qui pour deniers vend sa noblesse
Droit est que servaige le blesse.
Qui pert liberté et franchise,
Il fait trop malle convoictise
Pour serf et chetif le repute
Le lyen de sa servitute.
Mieulx luy venist à l'estail vendre
Sa char qu'en servitute rendre
A bataillier et à tancer
Et tousjours à recommancer.
Cathon nous dit bel exemplaire :
Ne preu pas femme pour douaire,
On ne peult souffrir riche femme :
Chascun jour à poix et à dragme
Vouldra ses richesses nombrer.
Il se fait maulvais aumbrer
Dessoubs l'umbre de sa reprouche,
Car quant on se lieve et on couche,
Pour noise mouvoir tancera
Et son avoir reprouchera
Et dira, de felon courage :
D'avoir ung duc en mariage
Estoye digne et assez riche.
Or ay je joué à la briche ;
Quant à ung chetif suys couplée
Ma veue fut trop fort troublée;
J'ay quis mon dommaige et ma perte,
On me devroit appeller Berthe.
Pour folle se tient et puys pleure,
Et en riottant mauldit l'eure.
Mais par saint Acquaire de Aspre,

Je ne croy qui soit riens plus aspre
De poure femme quant fait sault.
Car quant elle se voit en hault,
Plus que la riche est orgueilleuse,
Plus que tygre et aspis crueuse,
Trop se desroye et trop estrive.
Ne prens donc pas femme chetive.
Pouvre femme est de trop mal estre
Contre toy levera palestre.
En reprouchant et par injure
Dira : Maulvais, par ton usure,
Cuides tu avoir seigneurie
Se je suys d'usure nourrie?
Fy ! j'aym mieux vivre et vestement
Pour moy querir honnestement
Et gaingner ma vie à filler
Que tes richesses empiller,
Et servir comme chamberiere.
Fy ! fy ! chetif, va t'en arriere,
Fy ! je cuydoye estre honnorée.
Pour toy or suys au doy monstrée,
Je ne quier jamais ainsy vivre,
Se Dieu plaist, j'en seray deslivre :
Certes à bon droit suys blasmée
Pour ton usure diffamée :
Toute la gent le dos me tourne,
N'en puys mais si suis triste et morne ;
Nos biens déussent communs estre,
Et tu en veux faire le maistre
Et mettre tout en ton usage.
Quant je te prins à mariage

Se j'avoye pou de finance
Toutes voyes ma personne franche
Valoit trop plus que ta richesse.
Je vis avec toy en tristesse,
L'en met bien les choses à pris,
Mais si com droit nous a apris,
Denier ne peut par nulle guise
Soy comparer contre franchise.
D'aultre part pou prouffiteroit
Avoir qui ne le garderoit.
La femme doit avoir la garde
Des choses, qui droit y regarde ;
La vertu gist et la maistrise
A bien garder la chose acquise.
Et quant on voit croistre l'avoir
La femme en doit [le] los avoir,
Doncques plus ne me despitez,
Ne tancez ne suppeditez,
Certes ne souffreroye mye
De vous denrée ne demye
Se vous en souffrez et passez,
Car je vaulx mieulx que vous assez
Et ainçoys que je vous préisse
J'eusse éu, se je voulsisse,
Aultre qui plus riche[s] estoyt
Et qui d'amour m'admonnestoit,
Mais à luy point ne consentoye,
Pour ce que si riche n'estoye.
Fortune m'a benéurée,
Et aux plus grans acomparée.
Ainsi en son orgueil se vante

L'orde, chetive [s] et meschante ;
Et se mort vient son mary prendre,
Ung aultre quiert sans plus attendre.
Ja n'en fera dueil, mal feu l'arde !
Non plus que feist ceste paillarde
Que le chevalier tant aymoit,
Dame et amye la clamoit.
Elle en orgueil multiplia,
Son bon mary tost oublia,
Et le desfouyt et pendy.
Retiens bien ce que je t'en dy.

Je te pry, pour saulver ton ame,
Que tu n'espouses jeune femme,
Car il y a tant de perils
Que plusieurs en sont jà peris.
Encor te puys je tesmoingnier
Vieille fait plus à ressoingnier.
Se tu es jeune, la vieillotte
Te meinera tousjours riotte,
D'aultre sera en jalousie
C'est reigle de vieille moisie.
Se des jeunes regardes une,
Elle jurera Mathebrune
Que tu as mys ton cueur en elle,
Je le sçay bien par Perrenelle.
D'où que viengnes, où que tu voises,
Tousjours auras tançons et noises.
Se tu venoyes d'ouyr messe,
Dira la vieille felonnesse
Que du bordel ou d'avoultire

Viendras, n'est ce pas grant martyre
Pour toy, quant tu sces quelle ment,
Car tu doys vivre chastement.
L'Escripture sans varier
Dit que cause de marier
Est pour avoir postérité.
Dont doys tu bien en verité
Eschever que vieille ne preignes :
Car steriles sont et brehaignes.
D'aultre part y convient mesure
Contre l'ardeur de la luxure :
Pour ce, sainct Pol discret et saige
Loue en ses ditz le mariage.
Se de prendre vieille te haste,
Certes tu ne peus vivre chaste,
Ne sçay comment le püisses faire,
Car le coit est nécessaire
Et sy est naturelle chose.
Et quant est de moy, je suppose
Que fort est de vieille envahir :
L'en y trouve trop à hayr,
A reproucher et à blasmer ;
Comment la pourroit on aymer?
Quant on peut trouver jouvencelle
Debonnaire, plaisante et belle,
Et qui de riotter n'a cure,
C'est violence de nature
De laissier jeune et vieille prendre :
Autant se vault à Sathan rendre
Et estre en sa subjection.
Et se je te fais mention

De la vieille qu'on doit maudire,
De la laide vueil autant dire
Excepté qu'on peut bien sçavoir
Que la laide peut enfans avoir
Selon raison, quoy qu'il y entre,
L'enfantement ensuyt le ventre.
Souvent voit on, c'est chose clere,
Que l'enfant resemble la mere,
Et pource qui tout penseroit
Jamays laide n'espouseroit
Se riche n'est par adventure :
Trop fol est qui y met sa cure.
Qui la prent, il est ung droit bugle,
Elle n'affiert fors qu'à aveugle.

Se la femme est en [sa] jeunesse
Et tu soyes près de vieillesse,
Je te pry à genoulx ployés
Que ne soyes si desvoyés
Que tu espouses jouvencelle :
Sy tu la prens, sy sera telle
Que demandera le peaige
De la debte de mariaige,
Et sera de luxure playne,
Et tu n'auras lors nerf ne vayne
Qui tende ; ne soit nul qui cuide
Qu'on peust payer de bourse vuyde.
Se tu n'as de quoy satisfaire,
Les deux yeulx te vouldra horstraire,
Et se du faire tu t'esforces
Tu y perdras temps, sens et forces,

Et trouveras finance vile,
Puys que tu fauldras par cheville.
De ton meschief ne te dy mains,
Tu seras appellé villains.
Du dos te retraira l'espine
En la fin auras courbe l'eschine
Et vivras à maulvaise chiere :
Pleurs, douleurs, la mort et la biere
Te viendront après assaillir :
A ce ne pourras tu faillir
Se ta jeune femme ne treuve
En toy ce qu'elle veult et reuve,
Ou s'en toy a deffault de sperme,
Elle ne prendra pas long terme
De querir lieux pour soy esbatre,
O ses voisines troys ou quatre
S'entreverront par les eglises
Et procurront estre submises
Repostement par les bordeaulx.
Tu n'en tiendras pas les cordeaux,
Car aux festes vouldra aller
Pour véoir dancer et baller
Ou son cousin ou sa cousine,
Ou sa commere ou sa voisine
Faindra malade et langoreuse ;
En ses faits sera cautelleuse
Pour trouver faulce occasion
De faire fornication.
Les ribaulx jeunes et testus
Sont souvent nourris et vestus
Aux cousts et despens du bon homme :

Encor y a pys en la somme.
Les maris maintefois nourrissent
Les enfans qui viennent et yssent
D'aultruy fait et d'aultruy semence.
Sy en sont plusieurs deceus en ce
Qu'ils les cuydent de mariage
Et succedent en l'héritage,
Pourquoy les drois hoirs sont changiés,
Desherités et estrangiés,
Et fraudés par tel malefice
En leur grant grief et préjudice.
Et pource que ce fait à croyre
A perpetuelle memoire,
Je te prye qu'il t'en souviengne
Que semblable ne t'en adviengne.

Se deux jeunes l'ung l'autre prendent
En peu de temps leurs biens despendent,
Et cuident que par adventure
Leur richesse tousjours leur dure,
Leurs choses sont mal demenées
Mal faictes et mal ordonnées,
Car ilz entendent à oyseuse :
L'ung est felon, l'autre noyseuse.
Se le mary assez ne livre
De ce qui leur convient pour vivre,
Ou s'il ne peut bien besongnier
A sa jeune femme coingnier,
Toute s'en va par advoultire :
A faire sa voulenté tire.
Lors par parolles tançons croissent,

Et s'entreballent et desfroissent,
En tourment gastent leur jeunesse,
Par folie et par leur simplesse.
Autres raisons vous en ay dictes
Lesquelles sont dessus escriptes
Pourquoy il est fol, ce me semble,
Qui à mariage s'assemble.
En jeunesse et adolescence
Et du fait ne congnoit l'essence.

Et se hom vieil veult vieille prendre,
Icelluy doit on bien reprendre
Car c'est contre droit et l'usaige
De vieillesse et de mariage.
Je ne sçay à quelle fin pense,
Car en ces deux cas fait offense.
La vieillesse triste et obscure
D'acoller, de baiser n'a cure,
Et sy ne peut avoir lignie
Au lit marital provignie ;
Ainsy ne peut vieil homme prendre
La vieille femme sans offendre.
De marier ne sont pas dignes :
Ilz ont trop seiches les eschines,
Pource fait on charivary
De vieille femme et vieil mary.

Posons que noble femme éusses
Espousée, et villain féusses :
Elle sera grande de port
Et vouldra faire son deport.

Mais tu trouveras adès pys,
Tu seras mocqué et despys,
Et quant lasse à l'ostel viendra,
Bien servir la te conviendra,
Laver les pieds et descroter,
La queue du surcot frotter,
Et porter, s'elle le commande,
Ou tu auras maulvaise offrande.
Ne te vouldra pas embrassier,
Mais bien te sçaura menacier,
Et te fauldra agenoillier.
Garde toy de telle moullier ;
De tel mariage tenir
Ne pourroit il bien advenir.
Qui pys est, de propre nature
Quiert du jeu des rains l'adventure :
Il ne convient que lieu trouver.
Le compaignon scet bien rouver
Et admonnester qu'il luy face,
Se trouver pevent lieu et place.

Or soit que tu de noble heraige
Preingnes villaine en mariage,
Ceste couple sera blasmée,
Et ta lignée diffamée
Et tu en seras debouté,
Moins prisés et moins escouté,
Dont tes choses degasteras,
Et souvent les dissiperas,
Affin que tes hoirs n'y succedent.
Par plusieurs voyes en procedent

Et viengnent courroux et dommage,
Et s'en doit garder qui est saige.

Et s'aulcun si bien se marie
Qu'à sa pareille s'apparie,
Riens n'y vault ceste parité.
Qui en diroit la vérité,
Il n'y a sy bon que la fuyte :
Car quant ils viennent à la luyte
Ils tancent après le delit
Qu'on doit prendre dedans le lit :
Lors guerres et riottes sourdent
Et par ire ensemble bouhourdent;
A discord tourne la concorde
Et meinent dure vie et orde.
L'amy se courrouce à s'amie,
Et elle luy est ennemye.
Pource te di et te conseille
Que pareille ne despareille,
Jeune, vieille, noble ou villaine,
Ne Proserpine ne Helaine,
Laide, belle, poure ne riche,
Saige ne folle, large ou ciche
N'espouses, car cil quiert sa mort
Qui à prendre femme s'amort.

En ma pensée pecheroye
Et trop griefment la bleceroye,
Se par ceste admonicion
Ne faisoye inhibition
Que pour chose que tu veysses

Jamais la femme ne préisses
Qui de ses enfans eust la charge,
Car par sa conscience large
Les biens de son mary soustrait,
Aux enfans les donne et tout trait
Pour eux, et est abandonnée,
A hutin et pour tençon née.
Se tu dis mot, elle faindra
Et à ses enfans s'en plaindra
Que tu auras ce dit pour eulx.
Par tous les meschiefs temporeulx,
Ne peut homs estre plus désers.
Se ne veulx à eulx estre serfs,
Encontre toy se leveront,
Et riotte t'esmouveront.
Plusieurs en sont mors et péris,
Causans les maulvais esperits
Qui la femme prennent en cure,
Dont la pestilence procure
Deux foys, troys foys et puis la quarte.
D'abondant mande ceste quarte
Qu'à telle femme ne te joingnes,
Tu as droit se tu la ressoingnes.
Esprise de maulvais tison
Te dira : Fy ! fy ! chetif hom,
Certes, je ne suys mye bonne
Quant j'ay conjointe ma personne
Avec toy pour moy asservir ;
Tu n'es pas digne de servir
Le fils de mon premier mary.
Tant dira avant et hary

Que ses enfans te fouleront
Et maulgré toy te troubleront.
Vueilles ou non, tu serviras
Ses enfans, ou tu languiras.
Si te requier, prie et conseil
Que tu croye le mien conseil,
Ou je te jure sans mentir
Tost en viendras au repentir
Et n'en auras jamais restour
Et feusses fort comme une tour
S'enfans as et ta femme nuls
N'en a, soyent grans ou menus,
Tel art et engin trouvera
Que loing de toy les chassera,
Car par nature les marastres
Heent et rungent leurs fillastres
Et les soubhaydent en la mer.
Tes enfans saura bien blasmer,
Et dira que, quanqu'ils feront,
Est mal fait, et qu'ils embleront
Les choses qu'on perd à l'ostel :
Elle leur portera los tel.
S'il a deffault en la richesse,
Elle dira que par eulx est ce
Jaçoyt ce qu'elle le soubstraye
Et emble tout, c'est chose vraye.
Ainsy deçoyt par trahison
L'omme qui la croit sans raison.

Se de toy ta femme seconde
A enfans pour l'amour du monde,

Puys que de toy conceu aura,
Par son faulx ars te decevra ;
Tes enfans qui premiers sont nés
Seront mors et empoisonnés
Par venin ou par aultre voye,
Affin que temps et heure voye
Que les siens puissent succeder
A toy et aux biens proceder
A tiltre de succession.
Note ceste deception :
Et s'il advient par adventure
Qu'en l'amarris selon nature
Ta femme ne puist concepvoir,
Lors te vouldra plus decepvoir
Par faindre faulx enfantement
Qu'elle mettra secretement
Trotule a l'empereur de Romme
Et secrets qu'elle mist en somme
Dit qu'on doit les femmes doubter
Et qu'on n'y doit foy adjouster,
Car tant fort leurs fillastres heent,
Qu'à eulx murdrir tendent et beent :
C'est merveille de trouver que
La folle marrastre noverque
Fait à son mary faux escange
Et l'ayme mieulx que ung estrange
D'Escosse ou autre nation
Ait des biens domination
Que ceulx à qui ils appartiennent :
Presque toutes ceste part tiennent.

Se des enfans avez chascun
Deux ou troys, ou tu n'en as q'un
Nez paravant vostre alliance,
N'ayez de paix nulle fiance :
Chascun les siens porter vouldra,
Ta femme souvent t'assauldra,
Car toutes telles espousailles
Engendrent tançons et batailles.
La cause est assez apparant :
Plusieurs en puys traire à garant.

Et se vous avez de l'avoir
Et enfans ne pouvez avoir,
A rioter commencerez,
Et quant ensemble coucherez,
Se courroux vous met à malaise
Ne trouverez qui vous rappaise
Ne qui guerisse l'encloueure
D'entre vous, car l'engendréure
Seult pere et mere rappaisier
Par acoller et par baisier,
Et ramener à bon couraige.
Après viendront ceulx du lignaige :
De seigneurir s'entremettront
Et tantost discorde y mettront,
Mesmement ceulx de par la femme.
N'y aura celluy qui n'entame
La cause et vouldroit proceder :
Chascun y vouldra succeder.
Sy sont poure gent et merdaille,
Chascun jour auras la bataille,

Dont tes choses seront vendues
Et tes richesses despendues,
Et si cesseras de gaingnier :
Par ce se peut hom meshaignier
Et tourner à chetivoison
Ne ja n'auras de bien foison.
Par tout point te peut apparoir
Soit sans lignee ou soit par hoir
Que mariage est chose dure,
Trop poinct et trop longuement dure.

Posons que tu malade soyes
Et ta femme voist par les voyes
Toute haictée et toute sayne :
Neantmoins toute la semayne
Ne demourras tu sans tançon,
Huy et demain recommence on.
Ta femme dira en huant :
Ce ver contrefait le truant,
S'il vouloit bien, se léveroit,
Son mal moult pou le greveroit.
Qui gouvernera ma maison?
Il n'est pas de gesir saison.
Que feront nos enfans petis?
Ainsy seras tu abbetis.
Posé or que tu soyes fades,
Sy enfermés et sy malades
Que ne te puisses soustenir,
Quoy qu'à l'ostel doye advenir
La cause sur toy en mettra,
Ne point ne s'en entremettra,

Et se sa nourrice a deffaulte
Elle fera noyse assez haulte,
Et les enfans fera plourer,
Tu as pereilleux demourer
En ton lit ainsy amusé,
Ne ja n'en seras excusé.
C'est merveille qu'hom sy grevé
Peust jamais estre relevé,
Et qu'il ne meurt incontinent
En tel meschief si eminent.

Et s'elle est malade ou enferme,
Tien ceste sentence pour ferme :
Devant elle te fault seoir
Et diligemment pourvéoir.
S'elle a fievres ou continues
Il convient que tu continues
A faire chose qui luy plaise
Pour la demener à son aise
En luy disant : Amye chiere,
Par amour faictes bonne chiere ;
Certes, de vostre mal me poise.
Il te fault appaiser la noise
Et blandir par dits et par faits :
Tu ne seras ja sy parfaits
Qu'à gré puysses continuer.
Et dira : Il me veult tuer,
Et mauldira à haulte alayne
Aussy bien com s'elle estoit sayne.
Dieu scet quant Perrette est enferme,
Je n'y mets long jour ne long terme;

Je fais mes veulx et mes promesses,
Dire oraisons et chanter messes,
En offrant de bouche et de main
Que seray pelerin demain.
Je dy pour elle à joinctes palmes
La patenostre et les sept psalmes,
Et la soustien en mon giron
Quant elle souffle au chauderon.
Ainsy la me fault conjoir,
Servir, plourer et obeir
Aussy bien com s'elle fust morte;
Celle contenance m'est forte,
Car son me voit plourer de l'œil,
Le cueur n'en fait mye grant deuil,
Mais vouldroit qu'en l'heure prouchayne
Mourust de malle mort soubdayne.

Se tu dors et ta femme veille,
Tant fera qu'elle te resveille,
En crachant fera sa complainte
Et dira, par parolle fainte,
Que tu songes ou que tu roufles,
Ou que du vent par dessoubs souffles,
Ou du costé te heurtera
Et contre toy se tournera,
Et en dissimulant le fait
Se dort et ne scet qu'elle fait,
Puis ronfle ou meut quelque riotte,
Ou ses bras et ses cuisses frotte,
Ou de la cure de vos choses
Parle affin que point ne reposes.

Et s'elle dort et tu l'esveilles,
Elle te chantera tels veilles
Qu'au resveiller forcennera,
Sur toy tout le mal tournera.
Certes, je n'ose esternuer
Mon pied ne ma main remuer,
Tant crains la noise et la meslée
Qui souvent est vers moy meslée.
Maintes nuits par tel estourmir
Ay trespassées sans dormir,
Car le loisir point n'en avoye,
Certes puys que femmes sçavoye.
Soit en mengeant ou en beuvant,
Ou en couchant ou en levant,
Vaincu seras et en balance
Par ta moullier et par sa lance.

Se tu te tais, ell' parlera,
Contre toy se rebellera,
Et dira : Au nom du deable,
Je doy avoir mal agreable.
Quant ce vassal parler ne daigne
La male goutte ès dens le preigne !
Dire ne veult chose que j'oye,
Il n'a en luy soulas ne joye ;
Je voy bien que tant ne me prise
Qu'il me doint response ou reprise.
Certes sy scet il assez guille
Et com ung jay parle en la ville,
Fy du drubert, riens n'en donroye.
Ainsy femme l'omme guerroye

Et ne le prise une flammesche;
Son bien en tous cas luy empesche.
Bien le doy sçavoir par la moye,
Pour ses faictz souvent je larmoye.

Se tu parles, ta femme est preste
De mouvoir tanson et moleste,
Tes parolles diffamera,
Et tous tes ditz reprouvera.
Aigre est plus que sanglier ne lée,
Voire plus que la Babelée
Qui de poisson est venderesse
A Paris, et grant tanceresse.

Se tu maynes desduit et joye,
Ta femme point ne te conjoye,
Mais dira que Sathan est nés
Que tu es fols et forcennés,
Et qu'il a en enfer grant feste :
Ce seroit chose plus honneste
De nos besongnes procurer,
Qui laisse tout par moy curer
Que de jangler ne de chanter,
Et dira : Bien me puys vanter
Que je soustien tout le mesnaige;
Ce scet on par le voisinage
Que riens n'y fait cest ydiote
Je n'en puis mais se je riotte
Quel deable ainsy le demayne!
Sa chanson est de merde playne.
C'est signe qu'il nous mescherra

Ou que ceste maison cherra.

Et se tu penses par tristesse,
Lors te dira la traïsteresse
Que de male heure tu fus nés
Et que tu es infortunés,
Et que toute la maison troubles,
Et menera ses tansons doubles :
Hé Dieu! que je vous doy hayr!
Je ne vous doy pas benéir,
Qui tel mary m'avez donné :
De fouldre soit il estonné !
Bien puys dire chetive lasse !
Voulentiers à vous je parlasse.
Il porte visaige de brode,
Plus est felon q'ung roy Herode
Et plain de malle tyrannye ;
Trop suis avecques luy honnye,
Et trop m'en puys desconforter
Dyables l'en puissent emporter !
Car on ne pourroit trouver pire.
Il rechingne, tant est plain d'ire,
Et s'en fault peu que il ne criefve
Morir puist il en heure briefve !
Se tu respons mot ne demy,
Oncques sy cruel ennemy
Ne trouvas comme elle sera.
Aux ongles t'esgratignera.
Ainsy ay je esté attrappé
Riotté, battu et frappé ;
On a rompu plusieurs couloingnes

Sus mon doz et dessus mes loingnes.

Se tu veulx à ta femme faire
Le beau jeu pour amour attraire,
Ce que vouldras refusera,
Et en plaingnant s'escusera.
Souffrez vous? Je n'en ay pensée,
Je vueil dormir, je suys lassée.
En faisant la bonne meschine
Dessoubs toy se mettra souvine
Et la cheville en la crevace,
Et souffrera bien qu'on luy face,
Disant : Or vous delivrez, sire,
Jaçoyt ce que le fait desire.
Et se rendra bien amoureuse
En contrefaisant la honteuse,
Le jeu des rains fort blasmera
Disant que point ne l'aymera,
Et que c'est folle et layde chose.
Ne sçay comment homs faire l'ose,
Et ne croy qu'à nulluy pléust
Se Dieu estably ne l'éust.
Bien deust telle chose deplaire,
Mais il convient ses commans faire :
Pource convient que je l'endure,
Autrement je n'en eusse cure.
Certes, elle ment, la maulvaise,
Car il n'est riens qui tant luy plaise.
Nature le veult et commande,
Charnalité la chair demande.

Quant le jeu sera mis à fin,
Ja n'aurez esté si affin,
S'elle n'est bien courbée et poincte
Que tansons n'ayez par la poincte
Du temps paravant et despuys.
Las! que feray quant je ne puys
Ne bien ne mal au jeu jouer?
Forjurer me fault et vouer,
Vueille ou non vueille le retraire,
Car le jeu ne me doit mais plaire :
Ma verge ploye, et les deux cuydes
En bources sont plates et vuydes,
Aux dames ne me puys desduire,
Leur desduyt ne me fait que nuyre.
Je suis foible et suis mal garny
Au doy monstré et escharny.
Entre elles dient : Vecy l'homme
Qui n'a si chetif jusqu'à Romme.
Perrette m'occist et estrangle
Par sa riotte et par sa jangle;
Souvent emmy le vis me crache,
Mes cheveux desrompt et esrache,
Et quant je suys devant Perrette
El me gecte mainte pierrette.

Femme fait moult à ressoingner,
Car quant tu vouldras besongner,
Quanque feras, tout luy desplaist,
Elle trouvera adès plaist
Et reprouchera ton affaire,
Que tu ne doys pas ainsy faire.

Se riens ne fais, elle tempeste,
Et dit que tu ne quiers que feste,
Et que tu ne doys reposer;
Après sçaura bien opposer
De tes petis enfans la charge.
Lasse! te dira elle, car je
Prens de tout cest hostel la cure,
Lasse! chetive créature
Et Dieu pourquoy feus je oncques née?
Certes, je suis mal assenée:
Mon chetif mary riens ne fait.
Ainsi de parolle et de fait
Te dampnera en mainte guyse
Et te monstrera sa maistrise,
Et en séant et en estant,
Sera en tous points contrestant.
Qui femme prent de quelque taille:
Il ne peut faillir à bataille,
Dont te vueil je de cueur prier
Que te tiennes de marier
Avec femme à moustier n'à temple.
A ma Perrette prens exemple
Et te garde de tels perils,
Affin que ne soyes péris.
Car en mayson ou en cuysine
Se mes enfans ou ma voisine,
Ou mes varlets ou ma nourrice
Font chose desplaisante ou nice,
Leur mesfait, leur iniquité
Revient sur moy en verité.
Quelque tourbillon qui l'émeuve

Ma moullier occasion treuve
De moy tancer et riotter :
Tels choses sont bien à noter.
Qu'on ne face dont on se dueille,
Combien que droit debouter vueille
Force moyennant autre force,
De revangier point ne m'esforce
Tant doubte ma femme rebelle
Que sa force point ne rappelle.
Je supply à Dieu qu'il requiere
Les treves, que plus ne me flere.
Rien ne me vault le contrester
Aux maulx qu'elle scet aprester ;
Contre moy froncist et rechigne,
Les cheveux à rebours me pigne
Enflée de grand felonnie
Par cruaulté et tyrannie ;
Plus amère que fueille d'yerre
Et plus dure que fer ne pierre :
On ne la peut amolier
Par eaüe ne par feu ployer.

Comment ung dyable s'acointa
D'ung medecin, puys luy conta
Qu'en enfer n'y a si grant raige
Que les gens ont en mariage.

L'en dit qu'il n'est si grand orage
Com de torment de mariage :

En escript le peut on trouver
Et par cest exemple prouver
Qu'on ne doit pas tenir à fable.
Jadis ung myre et ung déable
En ung chemin s'entrecontrerent,
Et par leur serement jurèrent
A tenir bonne compaignie.
Mainte personne est mehaingnie
Par la flambe de convoitise
Qui les chetifs art et atise.
Le myre voult acompaigner
Avec le dyable pour gaingner :
Entreulx firent ung convenant,
Sy comme je suis souvenant,
Que le maulvais entrer devoit
Dedans le cors que il grevoit
Es personnes bonnes et saines
Par les entrailles, par les vaines,
Et partout les feroit fumer,
Frandir, tressaillir, escumer
Par tourment de forcennerie
Et par art de deablerie,
Affin qu'ils eussent de l'argent
Par avarice qui ard gent;
Et quant le myre illec viendroit,
Le maulvais en paix se tiendroit,
Et ystroit hors à sa requeste.
Quant entrés furent en leur queste
Ainsy com leur chemin alloient,
Et de plusieurs choses parloient,
Le myre demanda au dyable

Quel tourment est plus tourmentable
Et plus cruel à soustenir.
Le mauvais ne se peust tenir
Qu'il ne luy dist de son affaire.
Certes, dist il, on ne peut faire
Sy grief tourment à creature
En enfer n'en prison obscure
Com de lien de mariage;
C'est rage passant toute rage,
C'est martyre plus que martyre,
Perseverant toujours en pire.
Marié fus, pource le sçay,
Car j'en ay esté à l'essay :
En enfer desplaist moult forment,
Mais il n'y a sy grant tourment
Com le tourment communial.
Sathan, Belzebuth, Belial
Et la flambe qui tant hahenne
Les dampnés au feu de gehenne
Ne sont point tant espouventable.
En lit, ne hors lit, ne à table
Ne peust le marié durer :
Il a trop dur à endurer,
Je le sçay par experience.
Sy te jur par ma conscience
J'aymeroye mieulx en enfer,
Lyés en grans chesnes de fer,
Souffrir la plus crueuse flamme
Que retourner avec ma femme!

Or advint que ces deux vassaulx

Firent plusieurs maulvais assaulx,
Plusieurs personnes ahennerent,
Et plusieurs aussi en saulverent,
Et gaingnerent à voulenté
Or et argent à grant planté.
En la fin le maulvais déable,
Tricheur, fraudeur et decevable,
Querant du myre la ruyne,
Entra au corps d'une royne.
Tantost à terre la dempta,
Et moult griefment la tourmenta.
On l'oyst de moult loing crier.
Lors vint on le myre pryer
Qu'il se penast d'elle curer;
Car se ce pouvoit procurer,
Bien sols seroit et bien payé.
Le myre ne s'est esmayé
Ains promist de sa santé rendre.
Le roy dist qu'il le feroit pendre
S'il en failloit à jour prefix,
Et jura par le crucifix
Qu'aultrement n'en eschapperoit.
Le myre dist qu'il en feroit
Tant que ja n'eu seroit repris.
Quant accordé eurent le pris,
Le myre alla au compaignon,
Bas parla au maulvais garson
Et dist : Is hors de ceste dame,
Sans la blecier de corps ny d'ame!
Il respondit que non feroit,
Et qu'encor la tourmenteroit.

Non feras, ce luy dist le myre,
Tu ne me doys pas escondire
Que tu n'ysses hors maintenant,
Car tu me l'as en convenant ;
Fay tost, si auray mon salaire.
Le maulvais sy n'en voult riens faire.
Le myre fut moult esbahy,
Et veit bien qu'il estoit trahy.
Le maulvais dit : Saiches de voir,
Je vins cy pour toy decepvoir ;
C'est mon office de mal faire,
Car je suis à tout bien contraire ;
Se je puys, tu seras pendu.
Quant le myre l'eut entendu,
Sy luy pesa moult durement.
Lors luy fist ung conjurement
De par Dieu, mais pour luy valoit,
Car au déable n'en chailloit.
Lors se pensa le maistre myre
Qui dolent estoit et plain d'yre
Comment se garderoit de mort.
En sa pensée se remort
Que le maulvais dit luy avoit
Comme par espreuve sçavoit
Quel tourment estoit plus crueux.
Le myre comme vertueux
Pensa du maulvais tarier
Pour le honnir de marier,
Quist une femme bien aournée,
Bien vestue et bien atournée
Et fist tant qu'il eut mainte paire

D'instrumens pour grant noise faire,
Muses, tabours, bacins, poelles,
Nacaires, trompes et vielles,
De jongléurs se veult garnir
Pour son compaignon escharnir,
Puys vint à luy et dit : Is hors,
Trop as esté dedans ce corps;
Tu me cuydes faire mourir,
Mais j'ay qui me vient secourir.
Is hors, ou tu iras à perte.
Meschief te vient, c'est chose aperte.
Vecy ta femme que j'amayne
Pour te faire meschief et peyne
Car dancer avec toy s'assent:
Pour mon meschief en auras cent.
Il fist les instrumens sonner,
Qu'à peyne y ouyt on tonner.
Lors le maulvais alla doubtant,
En hullant et en sanglottant,
Pria le myre à layde chière
Que sa femme menast arrière :
Treschier compains, par ta noblesse,
Oste moy tost ceste dyablesse;
Ne la laisse pas à moy joindre;
Tourment ne me pourroit plus poindre :
Certes, de double mort mourroye,
Ne endurer ne le pourroye.
Je me mariay de malle heure;
Flamme d'enfer qui tant deveure,
Dont j'ay aprins la pestilence,
Est plus souef par excellence

A endurer et plus paisible
Moins tourmentant et moins horrible
Que n'est lyen de mariage.
S'il n'y avoit fors le servage,
Ne sçai je comment on l'endure.
Sy n'ay de mariage cure
J'aym mieulx à toujours moy offrir
A tous tourmens d'enfer souffrir
Que mariage : il n'est mort telle ;
Trop est la bataille mortelle.
Pource te pry que tu te cesses,
Et hors d'icy aller me laisses.
Il yssit hors et s'en alla
Droit en enfer, car il a là,
Sy comme il disoit, moins de payne.
La royne ainsy demoura sayne,
Et le maulvais s'esvanouyt,
Dont le myre s'en esjouyt.
Ce que j'ay dit assez tesmoigne
Que le déable moult ressoingne
Mariage et forment le doubte :
Sy ne sçay pourquoy hom s'y boute,
Ne comment soy marier ose,
Car il n'est sy terrible chose,
Plusieurs exemples en sçavez
Avec ceulx que dessus avez

O tu qui femme espouseras,
Je te demande que feras
Se tu la fais de l'ostel dame :
Quant elle sera sur l'escame,

Ne te prisera ung festu,
Mais vouldra que la serves tu.
Et se tu veulx faire le maistre,
Sans riotte ne pourras estre,
Et dira qu'on ne la croyt mye,
Tançon auras et escremye
Et se partout va franchement
Esbatre et sans empeschement,
Sa nature tousjours la tyre
A luxure par advoultire,
S'on la contrainct de demourer
A l'ostel, elle seult plourer,
Et crier par faincte parolle
En disant : Suys je femme folle
Qu'on ne me laisse aller esbatre?
Certes, en vain se peut debatre
Mon mary de moy cy tenir,
Car mal en pourra advenir,
Je feray sa pensée vayne.
Qui femme garde perd sa peyne :
Autant vault arer la riviere.
Haye, mur, porte n'estriviere,
Huis ne cep, fer ne closture
Ne peut contrester à nature,
Car tel chastel se laisse embler
Quant à aultre peut assembler
Pour accomplir son appétit.
Ne tien pas ce fait à petit.
Or dy doncques que tu feras
Quant tu en tel estat seras.
Car tout aux mieulx qui te viendra,

Com moy plourer te conviendra

Et se tu t'en veulx prendre à une,
Je lo, soit blanche, bise ou brune,
Que d'une seulle ne te payes,
Mais que pour une cent en ayes.
S'omme à femme seulle s'allye,
De mille chaynes il se lye;
Qui de femmes a ung millier
Lors ne le peut on exillier,
Franchement vit, tousjours est syens,
Par la franchise de ses biens.
Nature ne te crea mye
Pour faire seulle compaignie
A une femme seullement;
Mais tu feus creé tellement
Com je diray, sy tu m'escoutes,
Toutes pour tous et tous pour toutes.
Salomon assez le nous preuve;
Des saints peres aussi l'en treuve
Qu'aulcuns plusieurs femmes esleurent
Et qui trop mieulx que nous valurent;
Et Ovide nous admonneste
Et enhorte par sa requeste
Que plusieurs amyes ayons,
Pour une ne nous delayons.
Or voys tu que c'est grant oultraige
De prendre femme à mariage.
Qu'en diras, à quoy estudies?
N'espouses pas, ayes amyes.
Si tu es de fraille nature,

Voye y trouveras plus séure
D'en avoir cent que une seulle
N'en tiens compte, n'est que d'esteulle.
Et se tu es fort, je te loue,
Ne te boutes pas en la boue;
A une n'a plusieurs n'abites,
Par moy te soyent interdites,
Car avec eulx gist la serpente.
Nul n'en prent qui ne s'en repente,
Sy m'en veuil ung pou reposer,
Car qui tout vouldroit exposer
Les maulx du sexe femenin
Sans nombre y trouveroit venin.
Nature nous enseigne et monstre
Que chascune femme est droit monstre
Et qu'elle seuffre en soy deffault :
A ce point de preuve n'y fault
Que pour monstre ne soyt monstrée.
L'en dit que femme est engendrée
Sans consentement de nature.
Le philosophe en l'Escripture
Le tesmoigne assez clerement
En son livre et dit vrayement
Lors que nature s'envahist
A ouvrez, elle s'esbahyst
Forment quant son erreur regarde,
Et rougit quant elle y prent garde.
Femme est hermaphrodite monstre,
Et pour chimère se démonstre
Par ses cornes et par sa quoe
Plus grandes que paon ne poe,

Dont de monstre porte l'enseigne
Sy comme cest dictié l'enseigne.

Et s'aulcun qui des femmes dye
Tout generalment en mesdye,
L'on tient quoy que chascune face
Aucunes d'especial grace
Desservant bien honneur et los,
C'est contre droit, se dire l'os,
Il n'est nulle s'y grant merveille,
Leur sexe point ne s'appareille
A estre bonnes n'à bien faire,
Mais est enclin tout au contraire;
Et se Perrette est layde et salle,
Jangleuse, tanceresse et malle
Plus que je ne pourroye dire,
Ne mon dit ne pourroit souffire,
Toutesvoyes vit chastement
Sans reprouche et honhestement
Fors tant que la truys trop inique,
Et en tançant trop dyabolique,
Et à moy tormenter isnelle :
Les gens la nomment Perrenelle.
Mais je puys jurer par saint Pierre
Que elle est plus dure que pierre,
Car goutte ne la peult caver
Eaue amollir ne feu haver;
Par ses tançons vis en fricture,
Et me met à desconfiture.

LIBER TERTIUS.

Bien voy la bataille apprestée
Contre moy souvent arrestée :
Vaincu suis, si me fault gesir
Et de repos ay grant desir.
Car souvent vient sur moy sans faille
Bataille après aultre bataille ;
Tançons riottes et menasses
Sans cesser cheent en mes nasses
Qui me tourmentent nuyt et jour.
Nulle heure ne suis à sejour ;
Soyt en séant ou en estant,
J'ay tousjours des batailles tant
En tous points contre Perrenelle :
Vers moy est diverse et rebelle.
Mal traictiés et mal demenés
Est homs et de forte heure nés
Qui avec moullier se marie,
Car sa femme trop le tarie
Et le perturbe en mainte guyse,
Dont par tristesse le debrise.
Je croy qu'il n'est sy grant contraire
Comme de mariaige faire,

Sy n'en puys pas tout explicquer,
Car mon sens n'y sceis appliquer,
La voix me fault et la science,
Sy fort que par impacience
Suys devoyés et mal senés,
Ca et là com mal ordonnés,
Seufre douleur cotidien
Empeschés suis de mal lien,
Et n'en puys mais, sy je m'esmoy,
Pour Dieu, vous dy, espargnez moy,

Ainsy que je me complaingnoye,
Et de plaindre ne me faingnoye,
Si com cy dessus dit vous ay,
En mon lit ung pou reposay.
Et quant dormir print son peaige
Vint ung homme de meur éaige
Qui s'apparut en forme telle
Qu'oncques fils d'homme n'ot sy belle,
Doulx en parolle et gracieux,
En tout playsant et precieux,
Dont la maison resplendissoit
De clarté qui de luy yssoit,
Et disoit mieulx qu'oncques mais hom :
La paix soit en ceste maison
A tousjours pardurablement!
Et à toy fils semblablement!
Filz, je t'aim, vien ça, j'ay envie
De monstrer la voye de vie
A toy par legiere doctrine
Se ta douleur encor ne finc.

Ayes en toy bonne esperance,
Et de ton saulvement fiance :
La voye des cieulx t'est ouverte
Et escripte par ta desserte.

Comment Dieu en tres grant clarté
S'est apparu et demonstré
A maistre Mathieu en delit
Estant couchié dedans son lit.

Quant je vy celle grant lumiere,
Tout esbahy, chéy arrière :
Au chéir point ne me grevay,
Car assez tost me relevay,
Et au premier estat remis
De parler me suis entremis :
Qui es-tu? dy ton nom me dy.
Atrempement me respondy :
Je suys ton Dieu et sy me poise
Quant j'oy de tes douleurs la noyse.
S'il te plaist, oy que je diray,
Entens à moy : grant desir ay
De toy enseigner telle chose,
Que ma porte ne te soit close
Apres ta mort et que ne soyes
Desherité de mes grans joyes,
Et qu'eschever puisses les paynes
Qui sont crueuses et grevaynes.

Adonc de parolle plenierre
L'arguay en ceste maniere :

Ha Dieu! que je me doy bien plaindre!
A tant ainsy ne puys remaindre
Que mes plains ne te doye dire ;
Je suis plain de courroux et d'ire,
Raison m'admonneste et atise
En la cure que j'ay emprise,
De parler ne me puis tenir.
Tu sçes quanque est à advenir
Des le commancement du monde,
Du ciel, de l'abisme parfonde ;
Tu congnoys bien pour maulx destruire
Tout ce qui peut aidier ou nuyre,
Tu congnoys sous quelque fortune :
De toutes choses n'est il une
Temps, espace, moment ne heure
Que tu ne voyes par desseure.
Ne créas tu pas la moullier
Qui fait plourer et yeux moullier?
Compaigne fut du premier homme,
Tantost le deçeut par la pomme
Comme folle et mal informée.
Las! de quelle heure fut formée?
Que trop fut et dure et amere :
Com Silla ingrate à son pere.
Tu n'y comptas pas une feve.
Adam si creut follement Eve :
Si en doit endurer les peynes.
Je suys si mal méu qu'à peynes]

En peut mon cœur devenir soupple.
Pourquoy lui donnas telle couple
Prevéant les choses futures
Et les diverses adventures,
Sur toy doit tourner la penance,
Car tu en as fait l'ordonnance.
Pourquoy as tu donné au monde
La mort, où tout tourment habonde,
Par le premerain mariage?
Tu sçavoyes bien quelle rage
Y chéoit et quelle malice ;
Tu congnoissoyes bien le vice.
S'il en estoit en mon vouloir,
Tu t'en pourroyes bien douloir,
Se je t'avoye à justicier
Des biens de l'omme appeticier.
A ton plaisir en disposas.
Las ! pourquoy publier osas
Que l'omme laissast pere et mere
Pour femme qui luy est amère ?
En la fosse de mort se boute
S'il ne peut vaincre la mort toute.
Le marié meurt de mort seure
Par femme et par cruel morsure.
Je cuid que ta croix vertueuse
Ne te fut oncques sy crueuse.
Maints hommes par tes paraboles
As seduits et par tes parolles,
Et si sçavoyes le proverbe
Du serpent qui se muce en l'erbe.

Chier fils, dit-il, ne ploure pas,
Ceste peyne n'est q'ung trespas
Que souffre ton corps miserable ;
Ce n'est pas peyne irreparable ;
Peynes passeront et mourront,
Les joyes des cieulx demourront
Lesquelles j'ay à toy promys
Et à tous mes loyaulx amys.

MATHEOLUS.

Sire, pourquoy ne ploureroye,
Puis que ma mort repeteroye ?
De Lazaron plouras la mort,
Et ma grant misère me mort ;
A lamenter et à plourer
Sy ne puis sans plours demourer,
Et sy ne doys estre repris
Se plus q'ung aultre m'aime et pris.
Oultre s'aulcun est meschéant,
Tu peus relever le chéant,
Dont en vain voulsis labourer
Pour le frère Marthe plourer :
De cela fus tu fol et nyces.
Encor vesquist, se tu voulsisses,
Et encores eust au corps l'ame.
N'est merveille se je t'en blasme.
Mais j'ai de plourer juste cause,
Sans tourment ne suys nulle pause,
Mort suys par la desloyal lice,
Et estranglé par sa malice.
Lasse ! moy tant me sens grever
Qu'on ne m'en pourroit relever,

Pour vouloir ne pour souhaidier,
Se tu mesme n'y puis aidier.

Qui pys est, tu as establie
Trop merveilleuse déablie,
Ne sçay comment faire l'osas
Car tu déis et imposas
Puys qu'oms se souffre marier
Qu'il ne doit jamais varier,
Ne laissier ne guerpir sa femme
Pour souffrir jusqu'au partir l'ame,
Combien qu'elle soyt felonnesse :
Sy dire l'os, quel raison est-ce ?
Tes commendemens nous abbeissent,
Et tes enseingnemens nous blecent.
Tu qui tel erreur ordonnas,
Pourquoi tel advantaige en as
Que tu ne voulsis femme prendre
Ne toy en mariage rendre,
Aussy com nous mariés sommes
Qui tant y portons de griefs sommes ?
Certes, se tu marié feusses,
Telle chose establie n'eusses,
Mais tu eusses bien ordonné
Que tout homme de mère né
Peust laissier là son mariage
Sans souffrir des femmes l'outrage,
Et desjoindre tout quittement.
Hé Dieu ! tu sçes bien qui te ment.

Je diray, puys que j'ai en bouche,

Ne sçay si folie me touche :
Certes, tu ne fus sy hardys
D'espouser femme, mais tardys ;
Oncques marier ne t'osas.
Pourquoy ! car assez supposas
Si tu en prenoyes aulcune,
Tant seroit playne de rancune,
De paradis te chasseroit
Par force et hors t'en bouteroit,
Mais tu prevéis le dommaige :
Sy eschevas le mariage,
Pource qu'en la fin ne plourasses,
Et en exil ne demourasses,
Car tu n'avoyes pas fiance
En la douloureuse alliance,
N'est merveille sy tu doubtas
Et au peril ne te boutas.
Eve te cuyda enchanter,
Des cieulx tollir et supplanter,
Et se ta fille te deceut,
Ta femme mieulx faire le sceut.
Eschauldé craint eaue chauffée :
Aussy doubtas tu la mauffée ;
Hé Dieu qui fut prins et lyé
Et pour femme crucifié
En croix de ton sang arrousée,
Se femme éusses espousée,
Tu sçes les maulx qui t'en venissent,
Et par les tourmens qui en yssent,
Qu'elle vouldroit estre maistresse
Des cieulx et de la forteresse,

Et que hors t'en vouldroit bouter.
Pource eus cause de doubter,
Car voulsisses ou ne voulsisses,
Convenist que tu obeisses
A ses commans de bouche et d'yeux.
Jaçoit ce que tu soyes dieux,
N'y peusses tu pas contrester
Ne par devant elle arrester,
Pour ses tançons et pour sa rage.
Pourquoy louas donc mariage
Qu'on doit tant hayr et despire,
Qu'il n'est rien en ce monde pire?

Se ne voulsisses femme prendre
Ou bien te gardas de mesprendre,
Pourquoy tel loy ne nous baillas
Comme pour toy mesmes taillas?
Entre nous mariés disons
Que c'est signe de traysons,
Quant la loy que tu publias
Et dont par tes dits nous lyas
Ne souffres ne tu n'en as cure
Ce n'est pas œuvre de droicture.
Pourquoy establis tu les choses
Que toy mesme faire tu n'oses?
Pour les maulx pour ce advenus
Pour injustes en es tenus :
Assez appert ce que j'obice
Se tu ouvrasses de justice,
Tes estatus bien amendasses,
Aux aultres ja ne commandasses,

Ce que à toy ne voulsis faire
Quant le sçais nuisant et contraire.
Tu sçais que droit ainsy disoit :
Ne fay aux aultres rien qui soyt
Que pour toy mesme ne féisses,
Ne baille riens que ne préisses,
Escheve chose dommaigeable,
Et enseingne la prouffitable.
Tu n'as pas de ce droit usé :
Sy n'en es pas bien excusé.

Unde locus que on ne treuve
A prendre femme par espreuve
Sy com ung beuf ou ung cheval
Quant on le veult vendre en ce val,
Car nostre droit assez tesmoingne
Com plus a peril en besoingne
Tant plus fault ouvrer saigement
Plus subtilment et cautement
Pour la deception oster :
Cest exemple en peust on notter.
Qui chat en sac achete et prent
N'est merveille s'il s'en repent :
Aussi est il de femme voir
On ne se peut plus decepvoir
Que du prendre sans regarder :
Assez mieulx seroit du tarder,
Car plusieurs en sont decéus,
Qui s'ils éussent bien véus
Jusques au fons les sainctuaires,
Ils ne les adorassent guaires.

Qui ung cheval acheteroit
A son advis l'esprouveroit
Et conviendroit qu'il l'essayast
Ainçoys que denier en payast;
S'il ne plaisoit après le prendre
Le pourroit il tantost revendre.
Des femmes n'est pas tellement :
Je ne parle pas seullement
De la poure, mais de la comtesse,
Sans en espargner aulcune est ce.
Se gens mariés vendre peussent
L'ung l'aultre et licence en éussent,
Je te pourroye demander
Qui vouldroit plus tost marchander
Ou les femmes ou les maris :
On le sçauroit bien à Paris ;
Plus cler est que jour à midy.
Responce mets icy, et dy
Que pour acheter à grans sommes
Une femme auroit deux cens hommes,
Ou troys cens en auroit la riche,
N'en seroit avere ne ciche ;
Tant prendroit de la mercerie,
Pleyne seroit l'hebergerie.
Les laiches au marchié vendroit
Et les bons ouvriers retiendroit.
Las! je sçay bien, comme qu'il aille,
Qu'on me donroit pour une maille,
Car je ne puys en chascun moys
Labourer qu'une seulle foys.

Et pour declarer l'obscurté
Je dy que plus ont de durté
Les mariés que ceulx du cloistre.
Assez est legier à congnoistre :
Car qui entre en religion
Ung an a de provision,
Mais n'avons pas sy long respit,
Dont il semble que par despit
Tu nous voulsisses decepvoir.
Qui vouldroit dire de ce voir,
C'est droit signe de trahyson.
Oncques ne fut plus trahy hom
Que tu les mariés trahys,
Dont tu doys bien estre hays.
Tu es cause de nostre perte,
La raison en est bien apperte,
Puysque le canon ne s'accorde
Des moynes à ceulx de nostre ordre,
L'ordre n'est pas par tout gardé,
Car en droit nous est retardé.
Le philosophe veult prouver
Qu'on doit par tout ordre trouver.
Dieu trop es envers nous meffais,
Je ne me congnois en tes faits
N'en la chose faicte ou à faire.
C'est merveille de ton affaire,
Excepté que nous conjoints hommes,
De pire condicion sommes
Entre tous les estats du monde.
Dy moy donc qui sur ce te fonde?
Pourquoy mets tu ainsy les choses,

Ne pourquoy ainsy les disposes
Sans ordre et ce devant derriere
Du mouvement de ta maniere?
Il n'y a point cy de raison.
Quant ceulx de la cloistral maison
Ont ung an pour eulx pourvéoir,
Que ne l'avons nous pour véoir
Se mariage déust plaire?
Nulle raison n'y peuz attraire.

Aussy, selon la loy humaine,
Qui achapte vache mal saine,
Ou beuf qui chiet en maladie,
Mais que à son marchant le dye,
Six moys a d'espace de rendre,
Et le vendeur la doit reprendre,
Doncques doit bien six moys avoir
Cil qui prent femme pour sçavoir
S'il la veult laissier ou tenir,
Car en ce peut il advenir
Plus grant peril sans comparer
Que beuf ou cheval comparer.
Pource ne se doit nul conjoindre
S'il ne scet qu'il peut oindre ou poindre
Nous prenons les beufz et les ours,
Et les bugles et les autours,
Et trop bien les apprivoisons
Tout ainsy que nous le voulons,
Mais nous ne povons dompter femmes
Qui portent flammesches et flammes
Et sont dragons et serpentelles

Par engins et par leurs cautelles.

Et se, pour mes dits abbaissier,
Respons que je puys bien laissier
Femme pour raison d'avoultire,
Ce n'est pas la fin où je tire,
Car je ne suis point relevé
De ce dont je me sens grevé
Es aultres pointz enormément :
Ceulx qui y pensent fortement
T'en blasment, et ils ont droicture.
Femme tanceresse est plus dure
Que telle qui fait advoultire :
Ung noble acteur le scet bien dire
Que pys vault femme felonnesse
Que le tygre ne lyonnesse,
Et est plus male et plus inique ;
Dont se la femme qui fornique
Est pour son meffait redibée
Plus fort raison est exhibée
A delaissier la tanceresse.
Trop nuyt sa langue jangleresse,
Sy com dessus est recité.
Toutesvoyes en verité
Folle femme fait trop de crimes :
Qui tous les pourroit mettre en rimes?
Par advoultire est corrompue
La femme et droiture rompue
De promesse de mariage ;
Encor y a plus grant dommage,
Car il s'en ensuyt homicide.

La femme occist l'omme et incide
Par advoultire et par luxure,
Sy com tesmoigne l'escripture.
Larrecin y a trop appert,
L'espoux le chastel qu'il a pert
Par le larrecin de sa femme :
Ainsy met deux crimes sur s'ame.
Quant de son gré veult estre emblée
Et par desloyal assemblée
Emble et reçoyt d'aultruy semence,
Dont faulce lignée commence,
De coupple illicite procede,
Et encontre raison succede.
D'aultre part y a laide usure,
Puis que plusieurs hommes procure
Et quiert, je dy que ceste queste
Est usuraire et deshonneste,
Car à ung seul se doit tenir,
Et en chasteté contenir.
Droit pour sacrileige répute
Femme qui ainsi se fait pute ;
Sa foy est pollue et estaincte.
En soustrayant la chose saincte
Et le sacre communial
Contre le dit imperial,
Son sacrement fraint et viole.
Après est traistréuse et folle,
Traitreusement son espoux baise,
Non pas pource qu'à elle plaise,
Mais guette ainsi com la couleuvre
Qui en l'erbe se muce et queuvre

Pour poindre l'omme en trahyson :
Il y a trop de mesprison
En femme qui fait advoultire,
Car corps et ame luy empire.
Advoultire est le capital crime
Si com la loy le nous exprime,
Et si com je l'ay entendu,
Le transsiger est deffendu
Sur tel cryme et sur tel peché
Dont corps de femme est entaché
Qui sainct mariage pollue.
Mais ma fin est que je conclue,
Quoy qu'on dye des femmes baudes
Playnes de barats et de fraudes
Et qui forment sont à blasmer,
Que l'omme trouve plus d'amer
En femme perverse et inique
Qu'en celle qui du corps fornique.

Se l'homme est decéu et pris
De la moitié de juste pris,
Il requiert le commun ayde
Affin que le droit luy ayde.
Droit veult oster la decevance,
Et n'a cure d'aultruy grevance ;
Et se tu ce droit ne veulx faire
A toy mesmes es tu contraire.
Combien que soyes roy paisibles,
Tes commans sy ne sont loisibles,
Par toy sont sans paix et en guerre
Plusieurs mariages sur terre,

Ce vient par ta deception.
Or mets autre solution.
Se tu dys que l'omme est réus
Posé qu'il soit bien deçéus
Non est, non certes, quoy qu'on dye.
Ceste convention n'est mye
De la mesme condition
Que contrat de vendition,
D'achapt, d'emprunt ou de louage ;
De ceste loy ne de l'usage
Ne pevent user mariés
Vers celles où ils sont lyés.
Joincts sont par plus forte cheville,
Pareille n'est pas celle bille.
Oultre je demande sy comme
On lye la femme avec l'omme,
Pourquoy tant se diversifie
Qu'en son mary point ne se fie?
Se tu dys par raison commune
Que la chair d'eulx deux soit toute une
Par lien de dilection
Sy com nous dit la sanction,
Tu nous deçoys appertement,
Et qui ce te dit, il te ment.
Car les choses qui tant varient
Ensemble tant ne s'apparient
Qu'on les puyst tout ung reputer :
Sy puys bien tes dits confuster.
Deux contraires, sy com me semble,
Ne s'accordent pas bien ensemble.
Tu ne m'y sces dire response

Or t'en va doncques et t'esconse
Je te pry qu'à moy n'en estrives,
Et que tel plaist point ne poursuyves.
Mieulx vault deslaisser sa folie
Et passer sa melancolye
Que soustenir chose damnable
Ne nourrir fait mal convenable.

Hé Dieu, je doy bien dire, helas!
Quant par le conseil des prelats
On peut delaissier et demettre,
Changier ou hors de sa main mettre
Prebendes, cures et eglises,
Et puys qu'ainsi en sont hors mises
Les femmes espirituelles,
Pourquoy ne peult on les charnelles
Ainsy laissier ou resigner?
Raison puys pour moy assigner :
Mieulx que la chair vault l'esperit,
Car on l'ayme mieulx et cherit,
Et est pardurable sans terme,
Aussy est la couple plus ferme
Du lyen espirituel
Que celle du lyen charnel,
Sy com droit canon le tesmoingne,
Dont moins soluble est la besoingne.
Et se laisse paroisse et cure,
Mieux puis laisser ma femme dure.
Dy, pourquoy non? dy, supplanteur.
Certes, tu es ung enchanteur
Dieu, pourquoy le te celeroye?

Pourquoy à toy n'en parleroye?
Par toy est ma mort engendrée.
Tu joues de boete encendrée :
Aux mariés la pouldre change,
Mais le clergié ne fais estrange
De tes biens, par ta tricherie
Leur secte est amée et cherie.
Las ! ung clerc qui riens ne sçaura
Cinq prebendes ou six aura,
Où ja ne fera residence.
Dont luy vient ceste providence?
Les bourdeaulx suyt et ens se boute
Et mettra sa pensée toute
En desduyt de chiens et d'oyseaulx ;
Ressembler veult aux damoiseaulx.
Ainsi est t'eglise servye,
Car par tout le cours de sa vie
Ne chantera pour toy deux notes.
Je ne sçay pourquoy tu ne notes
Qu'aux aultres fais extorsion,
Car d'une seulle portion
Que tu donnes à ung tel maistre
Pourroit on nourrir et repaistre
Cent poures qui ont indigence,
Et le clerc est en negligence.
Riens ne donne au peuple menu,
Combien qu'il soit à ce tenu.

Crucifix, regarde et advise
A quels gens et en quelle guise
Tes biens tu donnes et espars,

Blasmé en es de toutes pars.
Pour le clergié tous les biens gardes,
Et nous mariés ne regardes.
Nous vivons en plours et en paine,
Nostre vie est de douleur plaine,
Et le clergié vit à grant joye,
Sur nous prent sans labour sa proye.
Nous mariés chetifvement
Vivons en tous points tristement,
Et le clergié vit sans tristesse,
Et tout temps est plain de lyesse.
J'ay grant merveille du clergié
En quel estat l'as hebergié :
On s'esbahist qui t'a méu.
S'ung poure clerc est pourvéu
Tant qu'il viengne à estat de pape,
Orgueilleux sera soubs sa chappe,
Et si espris de vaine gloyre
Qu'il n'aura record ne memoire
Dont il viendra ne de sa vie :
N'a si pervers jusqu'à Pavie :
Et sera plain d'ambicion
Et de pire condicion
Que le riche homme ne seroit :
Ung riche à moins se passeroit.
Pourquoy devient poure orgueilleux,
Ne despiteux ne merveilleux ;
Ne sçay dont orgueil le surmonte.
Si tost com en hault degré monte
Et sa fortune multiplie ;
Si le poure homme le supplie,

Il luy fera l'oreille sourde,
Tu sces bien que ce n'est pas bourde ;
Escouter ne le daignera,
Le dos contre luy tournera.
Du temps passé ne luy souvient,
Grant reverence luy convient,
N'y vault rien feal acointance,
Paix ne amour ne congnoissance.
Il cuide, tant est desréés,
Qu'il soit tout de nouvel créés.
Dieu, pourquoy le clergié fortunes
De tes biens, que pour eulx as unes
Qu'ils despendent si follement ?
De nous n'ont cure nullement ;
Ils maynent vie deshonneste,
Le pied nous tiennent sur la teste,
Par eux nous laisses lapider
Et estrangler et embrider,
En labour usons nostre vie
Pour nous et pour nostre maisgnie.
Chascun marié y labeure,
Et si ne nous secours nulle heure,
Et pource appert notoirement
Que plus grant loyer voyrement
A le clergié de vie oyseuse
Que nous de peyne besongneuse.
Tu ne prises pas ung tabour
Les peynes de nostre labour,
Tu obbeys à leurs demandes :
De bons vins, de bonnes viandes
Usent et vestent les bons draps,

Et chevauchent les chevaulx gras,
Par les bordeaulx voulentiers hantent,
Au monstier ne lisent ne chantent.
Certes qui au clergié diroit
Ses œuvres, il en rougiroit
Plus que savatier ne syeur :
Il boit du peuple la sueur,
Griefment se mesfait et mesprent
Quant leur labeur et mangue et prent,
La viande devient puant
Qu'ils prennent sur la gent suant ;
Ils sont trop pires que les vers.
Qui bien en entendroit les vers :
Les vers [si] manguent la charongne,
Mais le clergié nous ronge et rongne,
Le clergié nous mangue tous vifs
Char et sang, tant est allouvis,
Et si n'est qui nous y sequeure.
Char et sang destruit et deveure
Encontre les drois de nature ;
De riens qu'il face ne prent cure.
Las ! dy, que le clergié feroit
Quant nostre labour cesseroit ?
Vivre ne pourroit de rousée
Que feroit la gorge arrousée
De viandes plus delictables
De quoy on peut servir aux tables ?
Comment se pourroit contenir ?
Chault ne froit ne peut soustenir,
N'il ne se pourroit travaillier
A labourer ne à veillier.

Le peuple tout fait et tout livre,
Et sy ne peut durer ne vivre
Qu'il ne soit toujours tempestés
Et par le clergié molestés.
Le clergié ne quiert achoison
Fors que d'avoir d'avoir foison.
On seult jadis du clergié dire
Que richesses vouloit despire
Et du corps les oysives vaines
Et souffroit grans travaulx et paines
Pour acquerir vraye science,
Or est de large conscience :
Qui plus de deniers acumule
En plus hault degré s'intitule.
Mieulx ayment les connins et lyevres
Qu'ils ne font saint Marc et ses livres,
Et une piece de saulmon
Que la science Salomon,
Et pour ung cheval s'on luy donne,
Fera tort à mainte personne :
Nul pour cheval ne pour jument
Ne doit faire faulx jugement.
Le clergié ne prise une escorce
Les armes Hector ne la force
De Sanson, ailleurs estudient,
Toute science repudient,
Fors celle de philopecune :
La gist leur pensée commune
Sens ne force n'est que bruyne.
Pecune est du monde royne :
Elle donne lignaige et forme

Elle deffait, elle defforme
En regnant par son povoir donne
Empire, royaulme et couronne.
Certes, tu n'es pas demy dieux,
Car le denier vault assez mieulx,
Il est roy et souverain sire,
Il toult et oste ton empire.
Qui es tu? dy, qui te rassote.
Dors tu ou tu es ydiotte?
Qui à ce souffrir te conseille?
J'ay de ton clergié grant merveille :
En quel ordre s'est il tourné?
Com chevalier est atourné
Et sy est clerc par tes prebendes
Jaçoit ce que tu ne les vendes.
Il est lay pour les marchandises,
Car il achepte et veut eglises,
Dont me merveille ce parfond
Quant je y pense bien par fond.
Com chevalier armes ne porte,
Mais de tout travail se deporte;
Com lay ne veult labourer,
Ny ne veult chanter ny ouvrer
Ne riens prescher ne sermonner
Ne du syen aux poures donner.
Dy donc du clergié qu'il fera
Ne comme il ressuscitera
En quel estat et en quel ordre.
Sy comme saint Bernard le recorde,
Leur orgueil qui dedans eux souffle
Et volle plus hault qu'une escouffle

Les tresbuschera sans salus
Dedans les infernaulx palus :
Illec n'est point ordre tenu
Pour le grant ne pour le menu ;
Tous yront par illusion
Par tres dure confusion.

Tu nous as fais et rachaptés
Et des peynes d'enfer gettés
Les trespassés et les presens,
Tu n'as cure de faulx presens
Tu n'es pas des maulx recepteur,
Ne des personnes accepteur.
Dont appert que tu nous subornes
Se pour clergié le dos nous tournes.
Tu ne nous dois arriere mettre,
Car sy com tesmoigne la lettre,
Simples es et indivisibles
En t'amour qu'ont les gens paisibles
Pour avoir parfaicte union
Sans part et sans division,
Car en toy n'a ne plus ne moins.
Hé Dieu qui en ta gloire mains,
Certes t'amour n'est point mouvable,
Doncques est chose assez prouvable
Que tu nous dois tous esgaulment
Aymer par amour loyaulment.
Tu ne dois plus aymer que nous
Les prelats qu'on sert à genoulx,
Et se t'amour au vray congnoistre
Povoit amender et accroystre

Sy com ès fais des hommes voys,
Sy dy je que cy toutes voys
Tu procedes iniquement.
Tu es justes et justement
Tu doys tous les justes aymer
Et les garder sans entamer.
Pourquoy aymes tu seulement
Les prelats? tu sces quellement
Sont injustes et dissolus
Par eulx n'auras ung bon salus;
Tu leur donnes trop grant maistrise
En grans perils en est l'eglise.
Las! tes estatus nous deçoyvent!
Les prelats gouverner nous doyvent
Et garder en sodalité
Et enseigner la vérité
Par sermons et saints exemplaires;
Mais ils nous sont du tout contraires,
A nul besoing ne nous sequeurent,
Mais nous et le nostre deveurent;
Contrefont saint Pierre l'apostre
Et nous preschent la patenostre
Aulcunefoys en leur parolle,
Mais leur vie maulvaise et folle
Nous monstre exemple de déable :
Le fait en est assez créable,
Cil est bien sourd qui goutte n'oyt :
Se le peuple se gouvernoit
Jouxte l'exemple des prelats,
Tantost cherroit dedans le las
Qui se bailleroit en leur garde.

Tu es fol, qui droit y regarde.
Le fol mist si com il me semble
Le chat et le flaon ensemble,
Affin que plus seur demourast
Que la souris ne le mengeast.
Quant le chat le flaon tasta
Il le mengea tout et gasta
Sans nettoyer et sans parer.
Le chat peut on bien comparer
A ces prelats desordonnés
Que tu as sur nous ordonnés
Ponr nous garder et enseigner ;
Tu ne nous peus plus meshaigner,
Car ils ravissent tout et prendent,
A riens fors qu'à pillier n'entendent.
Tu nous dis que tu es bon paistre :
C'est honte au pasteur et au maistre,
Quant tu seuffres ta bergerie
Devourer par tel louverie.
Nous sommes tes brebis et bestes,
Sy nous dois garder de molestes
Et d'autres choses dommageables.
Les prelats sont loups ravissables
Que tu as pasteurs esléus
Sur nous, dont sommes decéus,
Car ils gastent tout et destruisent,
Et tous nous plument et nous nuysent,
Et font plus de maulx et de troubles,
Combien qu'ils ayent cornes doubles,
De quoy le chief Moyses queuvres.
Tels prelats monstrent par leurs œuvres

Nature de beste saulvaige,
Puys qu'ainsy font à tous dommaige.
Par ceulx qu'ont cornes eslevées
Sont tes brebiettes grevées,
Plusieurs en ont fait estrangler
Quant ils les peuvent enangler,
Mais par sainct Pierre de Beauvais,
Je ne parle que des maulvais
Qui plus tollent et plus ravissent
Que les loups qui des boys hors yssent,
Car des bons ne doit nul mesdire
Ne par envie ne par ire.

Comment maistre Mathieu se plain
Devant Dieu et dit tout à plain
Qui souloit estre Dieu parfait
Et maintenant ne scet qu'il fait.

Qui tes faits considere acertes,
Tu nous exilles et desertes,
Tu fais tout ce devant derriere
Contre l'ordonnance premiere
Sans garder ordre de droiture.
Lieu n'y a, raison ne nature
Quant femme seigneurist sur homme
Elle le déust servir comme
Son chief et faire obeissance.
L'homme est le chief, et la puissance

Sur la femme luy appartient :
Ta sanction celle part tient.
Doncques, à droit jugier et dire,
Femme ne se doit escondire
Qu'envers son mari n'obeisse,
Car tenue y est chascune ysse,
Ne nul povoir de soy ne treuve,
Sy com l'Escripture nous preuve.
A l'omme en est la poesté
Mais elle y a bien pou esté,
Dont il convient qu'elle obéisse,
Ou d'avec luy s'en voise et ysse.
Tu formas la premiere mere
Du costé d'Adam nostre pere,
Affin de luy faire subcide,
Bon plaisir, service et ayde
Dont est la femme humilyée
Et à l'omme servir lyée.
Dy donc pourquoy elle domine
Sur l'omme, et le destruict et mine?
Pourquoy souffres tu tel contraire?
Aultre raison y puis bien traire.
Les decrets nous dient en somme
Que la femme est subjecte à homme
Mais qui au cler l'esprouveroit
Tout le contraire trouveroit,
Car sur l'omme a la seigneurie
Quoy qu'elle face, pleure ou rie,
Il n'ose les joues mouvoir,
Souffrir le fault par estouvoir,
Sy com j'ay dessus recité.

Dont j'ay merveille en verité
Comme femme qui doit le chief
Avoir couvert de queuvrechief
Ou d'aultre simple couverture,
Et qui par les droys de nature
Quant elle voit homme venir
Vergoingneuse se doit tenir,
En signe que bien luy souvient
D'Eve, et que servir luy convient,
Se meut et qui la peut tempter
Ne comment elle ose attempter;
Que elle qui doit estre serve
Ose presumer qu'on la serve,
Et s'efforce de seignourir
Sur l'omme et d'offense encourir.
Jadis souloit estre aultrement :
Car la femme au commencement
Estoit par simplesse voylée;
Descouverte et eschevelée
Est maintenant et cornes porte
Par grant fierté qui luy enhorte,
Ne l'omme ne prise ung festu.
Hé Dieu, pourquoy le seuffres tu?
Pourquoy ainsy les femmes haulces!
Pourquoy leurs mauvaistiés exaulces?
Endormy es ou tu rassottes
Puys que les drois aux hommes ostes.

En Genesis, dit l'Escripture,
Que quant l'omme a desconfiture,
Par conseil de femme pecha,

Dont sa franchise despescha.
Tu déis que femme seroit
Soubjecte à l'omme et que feroit
A tousjours son commandement
Deslors perpetuellement,
Et la mis en subjection :
Or a la domination.
Si te rents sur ce mensongier.
Femme fait trop à ressoingner :
L'omme la croist et obbeist
Qui la vérité en déist.
Il semble que tu n'oses mye
Contrester à telle ennemye,
Ne contredire à ses reprouches,
Ou il semble que tu l'approuches
Comme fols et ses fais regardes
Et en sa folie la gardes.
Sy dy que, qui à droit y pense,
En tes œuvres a grant offense,
Et te condempnent à merveilles ;
Tu fais les choses despareilles,
En quanque tu fais, as reprouche
Dire me faut, car il me touche.

Je deis oultre que tu déis
Ei en tes parolles méis
Que nul hom, tant soit saige maistre,
Ne peult de tes disciples estre,
Se femme et biens tous ne laisse
Et renonce à quanqu'il possesse.
Doncques qui veult ta part tenir

Et ton disciple devenir,
Il convient qu'il laisse sa femme
Selon tes dits pour saulver s'ame.
Sy voys que femmes retenir
Ne peult fors que mal advenir,
Et les laissier est seureté
Saulvement et bienéurté ;
C'est le prouffit evidamment.
Aussy disons nous vulgaulment :
Du déable achapter ou prendre,
On le doit laissier ou revendre.
Femme est Sathan : assez le preuve
Qui les dits de Socrates treuve.
Quant de sa femme nous racompte
Qui luy faisoit ennuy et honte,
Il congneut ses faits detestables :
Sy dit que femmes sont déables.

Cathon, qui en sçavoit la geste,
Dit que quant femme fait moleste
On ne la peut pas retenir.
Sa sentence fait à tenir :
Cathon, qui jugeoit saigement,
N'éust pas fait tel jugement
S'il n'en sceust bien l'occasion,
Dont ay je assez probation.
Puys que chascune est rioteuse,
Et sy com j'ay dit molesteuse,
Doncques la doit on rediber,
Plus fort raison veulx exhiber.
Qui se marie il est deceus

De la saincte cene des cieulx,
Et n'y peult aller bonnement,
Se Saincte Escripture ne ment.
Hé Dieu com je suis forcenné!
Se tu as ainsi ordonné
Mariage com je remort,
Tu es cause de nostre mort.
Mors sommes en corps et en ame,
Le corps est tourmenté par femme,
L'ame ne peut à toy aller
Pour monter ne pour avaller :
Comment yroit? Elle est bannie
De toy et de ta compaignie.
Car qui est marié par prestre,
Il ne peult ton disciple [s] estre,
N'il ne sera ja hostellés
Avec ceulx qui sont appellés
A la cene de paradis.
Tu brassas nostre mort jadis,
Dont je me complains à toy, Dieux,
Ou tu dors, ou tu es trop vieulx,
Tu ne fais pas droit esgaulment
Aux conjoings especiaulment :
C'est par vieillesse ou par enfance
Que tu establis l'ordonnance
De ce mariage hay.
Certes, je suis trop esbahy
De toy, Crist, qu'ainsy te mesfais,
Je ne me congnoys en tes fais.

Par tes droiz, par ton tesmoingnage,

Tu mets troys biens en mariage :
Tu y mets foy et serement
Le second bien est sacrement,
Et le tiers est engendréure;
Mais il n'y a chose séure
Ne plaisant à homme qui vive,
Car il n'y a ne fons ne rive.
Et quant je plus y considere
Plus y voy meschief et misere.
Primo, saulve ta reverence,
Il n'y a foy ne conscience
En mariés, soit il, soit elle,
Tant le masle com la femelle,
Car l'ung tend à l'aultre destruire :
Exemple en ay pour moy instruire
Comment on doit femme doubter,
Et qu'on n'y doit foy adjouster.
N'y a si simple de visage
Qui par coustume et par usage
De son mary la mort ne vueille
Et machine, dont il se dueille,
Et pource ne les doit on croyre.
De Job ay assez en memoire
Quant sa pestillence souffroit
Et en souffrant à toy s'offroit,
Que sa femme, par felonnye,
Par contraire et par tyrannye,
Luy disoyt qu'il te benéist
Affin que bref la mort véist.
Fol est qui en femme se fie !
Betsabée nous signifie

Leur estat par son advoultire,
Dont Uryas receut martyre,
Dist David au livre des Roys :
Sont bien notés ses grans desroys.
Dire peut on malle chanson
De Dalila, femme Sanson :
Bien esprouva la tricherie,
La fraulde et la baraterie
Des femmes qui ne craingnent honte.
S'une truande espouse ung conte,
De sa mort pronostiquera,
Pensant qui son mary sera
Après luy par nopces nouvelles.
On voit que trestoutes sont telles.
A grant maulvaistié entendit
Celle qui son mary pendit
Et sy mourut il pour s'amour
En faisant pour elle clamour.
On lit en ung livre ancien
D'Ypocras le phisicien
Qui la chair de truye mengea ;
Sa femme griefment s'en vengea,
Par sa coulpe le fist mourir ;
Oncques ne s'en peut secourir.
Une qui son mary lavoit
Et qui en grant hayne l'avoit
S'advisa de trop grant meschief
En lavant lui couppa le chief,
Ne sçay comment s'en enhardy :
Car pour son meffait on l'ardi.
Une autre de Dampierre née,

Com desloyal et forsennée
Fit murdrir son mary par nuyt :
Pource que maulvaise chair nuyt,
Elle fut par jugement arse
Et pour son crime au vent esparse.
Plusieurs en a en ce pays
Par qui leurs maris sont trahys.
Plus n'en diray en ceste page,
Mais s'on trouvoit en mariage
Aulcun bien, foy ou loyaulté,
Il vient par espéciaulté
Des hommes, qui en juge à pôinct,
Car ès femmes n'en y a point.

Quiconques a fait mariage
Pour avoir enfans et lignage
Certes, il fist, je n'en doubt mie,
Grant prejudice à la lignie,
Car trop plus peust multiplier
Sans nul lyen que par lier.
Sans mariage continue
S'espece toute beste mue,
Et toute plante ou herbe engendre
Sans mariage son droit gendre.
Sy n'en puys mais se je varie
Quant nostre espece se marie,
Mesmement que les saiges dient
Que les choses plus expedient
Quant sont faictes par voye briefve
Et la meilleur voye me griefve,
Dont s'il te voulsist aggreer,

Tu peusses bien chascun creer
Sans mariage et sans promesse :
N'y convenist lyen ne messe.
Dy doncq pourquoy ne le féis,
Et pourquoy tu establéis
Le mariage pour lignée?
Raison n'est pas à droit lignée,
Car mariage fait plourer,
Gemir, peiner et labourer,
Nul ne sçeis si bien paré
Qui respondit à cest quaré.
Or ne m'a pas crée nature
Pour une seule creature :
Nenny, elle est à tous commune,
Elle fait chascun pour chascune;
Tousjours se veult esvertuer
D'omme et femme continuer.
Sy m'en vueil à toy desgorgier
Je dy que contre droit forgier
Le mariage t'efforças
Et que contre droit grant force as,
Et encontre le droit des pères,
Car combien qu'ils seuffrent misères
Et payne pour leur nourriture,
Le fils vouldroit de sa nature
Que son pere tantost morust,
Affin que sa richesse éust.

Comment Cam son pere mocqua,
Pourquoy son honneur revocqua,
Car cil qui au au pere dessert
C'est bien raison que il soit serf.

Cam, fils de Noel, regarda
Son pere, qui mal se garda :
Ses pastroilles vit descouvertes
Entre ses deulx jambes ouvertes
De couverture mal garny :
Sy le mocqua et escharny.
Que diroye ? on list playnement
En l'Escripture qui ne ment :
Les enfans que je ay nourris
Desirent que soye pourris ;
Je les nourris, ils me desperent,
Ne ma vie oncques n'aymèrent.
Le fils n'a repos ne sejour
Qu'il n'enquiere souvent le jour,
Le temps et les ans de son pere,
Desirant que sa mort appere,
Et sont plus convoiteux que cinges :
A payne donnent ils nuls linges
Pour leurs peres ensevelir.
Sy ne doit pas trop embellir
Au pere qui tant estudye
Que pour ses enfans se destruye :
Tant plus à acquerir s'amort,
Si tant plus desirent sa mort

Pour avoir les biens qu'il amasse,
Dont après font mainte eau grasse.
S'il est poures, on le redoubte,
Adonc vouldroit l'enfant sans doubte
Que son pere geust en la biere
Pource qu'à vivre ne luy quiere;
S'il est vieux, lors desplaist sa vie
Et dit on : Ne mourra il mye?
C'est grant honte quant il vit tant :
Ainsy le va l'en despitant.

Comment soubs Salomon le roy
Deux enfans en tres grief desroy
Leur pere de terre getté
A beaux arcs le vont sagetté.

Jadis, soubs Salomon le roy,
Deux jouvenceaulx par grant desroy
Firent leur pere deffouyr :
Tout mort, sy est dur à ouyr,
Encontre ung arbre le dressèrent,
Et de sagettes le percerent
Tout droit au cueur, pour esperir
Qui pourroit au plus près ferir.
Certes mieux seroit du sien vendre
Et en bons usaiges despendre
Que pour maulvais hoirs mettre en queste.
Le pere, quant pour eulx conqueste,

Paresseux les fait devenir,
Envys peuvent à bien venir.
Oncques Emery de Narbonne
Ne voult à ses fils donner bonne
De ses biens patrimoniaulx
Dont les enfans Narboniaulx
Allèrent ailleurs conquester,
Et eulx à bien faire apprester.
Se tu es Dieu le tout puissant,
Sy comme à moy est congnoissant,
J'ay cause de toy opposer
Pourquoy laisses tu supposer
Les choses contre verité
Aux usaiges de la cité
Que le peuple fait par simplesse?
Respons moi, quel jugement est ce?
Goutte n'y voys, dont n'es tu saige,
Quant tu laisses droit par usaige.
L'usaige aux lais met ceste clause
Que sans congnoissance de cause
Ne doit nul faire jugement;
Le droit fault quant le juge ment.
Usaige tout par tout a nom :
Loy escripte ne droit canon
N'y vault riens ; las! c'est grant dommaige,
Tout est modéré par usaige.
Que vault la loy de l'empereur
Puisque usaige en est modereur ?
Avec usaige y a coustume
Qui contre droit souvent présume
On le voit ès successions :

Assez y a d'abusions
En especial de noblesse :
Cest usaige vient de simplesse,
Et diversement se varie.
La benoiste vierge Marie,
Quant Joseph prinst en mariage,
Ne l'espousa pas par usaige
Qu'elle en déust enfans avoir :
Sy povons véoir et sçavoir
Qu'aultres s'en marient assez
Qui sont vieulx, frelles et cassés,
Et se mettent en compaignie
Sans esperance de lignie :
Lignie donc n'est pas la cause
De quoy mariage se cause,
Car souvent s'en fait aliance,
Sans avoir d'enfans esperance.

Affin qu'aulcun ne me repreigne
Et contre la loy ne mespreigne,
Je ne vueil frivolles trouver
Ne je ne vueil pas reprouver
Le sacrement de mariage ;
Mais je requiers en mon courage
Pourquoy féis cest sacrement
Tel et poingnant sy asprement
Par griefté et par violence ?
De luy vient toute pestilence,
Tançons, batailles et riottes ;
Et oultre à chescun mary ostes
La joye du soupper royal

De la cène celestial :
Les mariés n'y sont abilles,
Sy com dient les Evangilles.
Ung qui fut appellé jadis
A la cene de paradis
Respondit : Je n'y puis venir,
Car femme me fait retenir ;
Mariage me fait chouper,
Sy ne puis aller au soupper.
Sy s'ensuyt, puys qu'il a failly
Que les autres sont mal bailly
Pourquoy là aller ne pourront,
Sans goutter la cène mourront.
Grant douleur doit avoir y là
Pour celluy qui estably l'a :
Doncques est ma raison prouvable
Que le mariage est dampnable
Puys qu'Evangille ainsy l'afferme.
Une aultre raison y a ferme
Qui appert assez manifeste.
Posé que Pierre fasse feste
De Sarre que par amour ayme,
Et par mariage la clame.
La chose mue et pourquoy est ce?
Car Sarre devient felonnesse
Vers Pierre par dits et par faits :
Nul ne sera ja sy parfaits
Qu'après troys jours par sa priere
Ne voulsist qu'il geust en la biere,
Et se point ne se marioyt,
Et il se jouoyt et rioyt

Sans le mariage parfaire,
Elle luy seroit debonnaire.
Doncques, dy je, que mariage
Est dampnable par son ouvrage.
Du lict marital vient le vice
Qui nous appreuve la malice.

Et n'est pas nature si ville
Qûe seulement creast sebille
Pour verry ne verry pour elle
Ne moy aussy pour Perrenelle.
Quant les gens ensemble apparie,
Chascun pour chascune approprie;
Mais mariage est au contraire :
Le seul veult à la seule traire,
Dont nature est forment contraincte
Et souvent troublée et estraincte ;
Retourner veult à sa franchise,
Et quant n'y peut estre remise.
Lors sont riottes et discordes
Reprouches, et tançons recordes,
Dont tant que mariage dure
Litigieux est par nature.
Il n'est chose tant destruisant,
Tant maulvaise ne sy nuysant.
Pourquoy donc le fais tu ainsy ?
Certes tu ne pechas, ains sy
Les choses advenir sçavoyes,
Et tout devant tes yeulx véoyes,
Le prouffit, aussy le dommage
De toutes choses en tout eage.

Tu sces que la chose causée
Respond et est appropriée
A la cause, et tu en es cause.
Or, responds donc à ceste clause.
Puys qu'on te dit de paix acteur
Et de tranquillité facteur,
Pourquoy feis tu à commencier
Les mariages pour tancier?
Paix vient de toy, à toy veult traire
Et mariage est au contraire.
Mariage est plain d'escremye,
Doncques ne le féis tu mye

Le plus de gens dient et tiennent
Que mariages d'enfer viennent
Pource qu'il sont demonieux,
Riotteux et litigieux,
Se tu es bon parfaictement
A arguer directement,
Toutes choses sont en toy bonnes;
Ne de toy riens maulvais ne donnes.
Doncques puis je assez bien prouver
Qu'on ne pourroit en toy trouver
Que si fainctement te prouvasses
Que les mariages trouvasses
Ne qu'avec l'espoux l'espousée
Y fust oncques par toy posée
Par contraincte de mariage
Contre le naturel usage,
Pource que c'est chose maulvaise.
Se j'argue, ne te desplaise,

Tant me merveil de ton affaire
Que ma langue ne s'en peut taire.

En merveillant ay grant merveille
Merveilleusement me travaille
De ces merveilles que j'oy dire,
A toy blasmer me contrainct ire.
Car comme tu soyes tenus
A tous saulver grans et menus,
Pourquoy nous pecheurs nous menaces,
Et nous condempnes et enlaces
Sans fin en pardurable payne
Pour une coulpe momentayne?
La payne, qui droit veult compter,
Ne doit le mesfait surmonter.
Pourquoy sommes nous tellement
Tourmentés pardurablement
Pour pechié petit et legier?
On doit les peynes allegier,
Raison veult qu'on les appetisse,
Dont ce n'est pas vraye justice
Quant la pugnition exede.
Je me merveil dont ce procede.
De ton propre sang rachetés
Nous as, et des peynes gettés,
Dont appert que saulver nous doyves,
Et qu'en ta gloire nous reçoyves,
Ainsi com j'entens proprement,
Faire le doys, ou aultrement
Ta redemption seroit vayne
Se ne nous delivrois de payne,

Car les péchés qui nous tendroient
A la mort d'enfer nous menroyent.
Or as tu pour nous contresté.
Et tu eusses trop fol esté
De toy pour nous en croix offrir
Et des paynes de mort souffrir.
Se tu souffroyes de rechief
Que mort nous méist à meschief,
Ta redemption seroit faincte,
Mais la mort fut par toy estaincte.
Car s'elle povoyt revenir,
Et nous en ses tourmens tenir,
Tousjours nous seroit ennemye;
L'omme par toy ne seroit mye
Racheté bien souffisamment :
Ainsy appert evidamment
Que saulvés sommes par ta grace,
Et oultre en poursuyvant ta trace
Nous avons vraye congnoissance
Que ton vouloir et ta puissance
Tout ung se joinct et apparie,
Et ne se meut ne ne varie,
Et est tout une mesme chose.
Sy conclu playnement sans glose :
Tu peux doncques, se le veux faire,
Trestout ce qui t'est voluntaire
Demourer pardurablement,
Car durable est plus noblement
Ton vouloir fichié par droicture
Que ce qui à certain temps dure,
Car le fichié est plus durable

Que le corruptible muable.

Tu nous peus tous sainctifier
Et en ta gloire edifier,
Doncques le veulx tu et vouldras,
Selon raison ja n'y fauldras;
Ton vouloir ne peut nul oster.
Sy puys bien conclure et noter
Que par toy sommes vrayement
Tous saulvés nécessairement;
Et se tu deis que nos pechés
Desquels nous sommes empeschés
Que Dieu het et veult condampner
Nous font à tousjours contemner
J'arguë que tu ne veulx mye
Mort du pechéur, mais la vie,
Et que ne veulx pas qu'il perisse,
Mais qu'il vive et se convertisse.
Les maulvais qui font les meffais
Ne pevent empeschier tes fais,
N'obvier à ta voulenté,
Car povoir et vouloir enté
As à nostre salvation
Sans point de variation :
Doncques est il necessité
De tous saulver en verité.
Nonobstant quelque empeschement,
A tousjours pardurablement
Nous fut faite la grace playne :
Non pas à temps ne à sepmayne.
Aucteur es de durable vie;

La mort pardurable amortie
Doit par toy estre regettée,
Qui nostre vie as rachetée.
Comme tu soyes pardurable,
Aussy ta grace secourable
Nous doit durer semblablement
A tousjours pardurablement.
Puys qu'il te plaist nous relever,
Riens ne nous peult jamais grever;
D'aultre part, tu es le bon paistre,
Pour saulver ton sang voulsis naistre,
Et en la croix mort soustenir
Quant pastour voulsis devenir ;
Sy doys relever tes brebis
Et rappeler par les herbis;
S'aucunes en voys esgarées,
Que par toy soyent reparées :
Tu doys leur salut pourchasser
Et les loups arrière chasser
Aux chiens, au baston, à la voix.
S'une en perist et tu le vois,
Tu la doys tantost secourir,
Car se le bergier laist mourir
Une brebis par sa simplesse,
Par son deffault, par sa paresse,
Droit dit qu'il est tenu de rendre
Ou cas qu'il la pourroit deffendre
Nonobstant Argus empeschans.
Et puys que le bergier des champs
Est pour la rendre convenu
Encor y es tu plus tenu,

Qui tout voys et sur tous as tour,
Et qui es souverain pastour.
Doncques s'ensuyt il vrayement
Puys que tu peulx le saulvement
De ton peuple et de tes oeilles
Que saulver tu les doys et vueilles.
Se ta pitié ne te remort,
Tu es cause de nostre mort.
Mais quoy qu'on dye de nous hommes
Qui en estat de saulver sommes
Je ne cuyde pas que de femme
Puisses avoir ne saulver l'ame,
Car tu sces par raison apperte
Qu'elle est cause de nostre perte,
Et de ta mort occasion :
Doncques à sa salvacion
Ne doys encliner nullement.
Et quant au jour du jugement
Qu'Adam lors ressuscitera
Et en son corps entier sera,
Adonc le gendre femenin,
Sy com j'ay dit, plain de venin,
Tout au neant revertira
Et ainsy s'esvanouyra,
Car qui aultrement le feroit
Adam par entier ne seroit,
Se sa coste n'estoit remise
Au lieu là où elle fut prise,
De quoy femme formas jadis
En ton terrestre paradis,
Dont puys luy vehas le sentier.

Adam ne seroit pas entier,
Mais sa coste restituée,
Femme sera destituée :
Ainsy sauvée ne sera,
Ne ja ne ressuscitera.

Las ! très doulx Dieu et très puissant,
De mon erreur suis congnoissant,
Bien croy qu'en parlant ay erré
Mais j'ay le cueur forment serré ;
Ire me contraint à mon plour,
S'il y a en mes dits folour,
Espargne moy, glorieux Dieux,
Soyes debonnaire et pieux
A m'ame triste et desvoyée
Sy que par toy soit ravoyée.
Daigne par ta grace benigne
Que de toy véoir soye digne,
Vray Dieu, ayes de moy mercy,
Sy doulans suis que je meurs cy.

Comment Dieu respondit tout nus
Aux argumens Matheolus,
Lequel fist sans abusion
Très notable conclusion.

RESPONSE DE DIEU AUX ARGUMENS ; COMMENT IL CONFORTA LES MARIÉS.

Mon fils, entens que je vueil dire :
Oste toy de courroux et d'ire,
Se pour moy seuffres et endures
Grieftés et tourmens et laidures
Dont tu me fais si grant clamour,
Remembre toy que pour l'amour
De mon peuple qu'amai forment
Enduray grief peyne et tourment.
Je fus bastu, je fus crachiés,
Crucifiés et ataichiés,
En la croix dressiés et pendus
Par pieds et par mains estendus.
Souffrir me convint jusqu'à mort,
Et ma pitié à ce s'amort,
Car par ma mort je rendy vie
A Adam et à sa lignie,
Ainsy que besoing en estoit,
Et qu'amour le m'admonestoit
Qui mon piteux cueur assoupply.
J'ay mon convenant accomply,
Certains signes en peus avoir,

Et se mon procès veulx sçavoir,
Et la cause du rachapter,
Il te fault l'oreille apprester,
Et le cueur pour bien retenir,
Affin qu'il t'en puyst souvenir.

Quant des palays celestiens
Je feis les anges citoyens
Et je les eus fais et créés,
Lucifer fut si desréés,
Et tel penser en soy cueillit
Que contre moy s'en orgueillit,
Et ne voult estre obéissant.
Plus que soleil resplendissant
Ses cornes contre moy leva,
Mais son orgueil moult le greva.
Il dist que sy hault se verroit
Que dessus aquilon seroit,
Et dist qu'à moy seroit semblable
Com tout puissant et pardurable ;
Mais assez tost se desbuscha,
Et en tenebres tresbuscha
Hors de lumiere souverayne,
Çà jus en douleur et en peyne :
En enfer tresbuscha sans doubte
Et luy et sa sequelle toute,
Tant fut fol et oultrecuydés.

Comment Adam desobeit
Quant à Eve [s] il obeït ;
S'il n'eust dessus moy grant envie
Pas n'eust mengé le fruit de vie.

Quand je veis les sieges vuydés
De la celeste mansion
Lors fonday mon entencion
Au remplir et au reparer.
Reformay pour equiparer
Au dechet comme souverain
De ma main l'homme primerain :
Ung tout seul fruyt luy deffendy.
Mais pour ingrat il se rendy
Et sy tost qu'il fut marié
Et avec femme apparié,
Il mua sa condicion
Par orgueil plain d'ambicion..
Car l'ennemy qui l'offensa,
Sy com j'ay dit, assez pensa
Qu'homs la perte restabliroit
Et que les sieges rempliroit
Es cieulx en pardurable vie,
Dont sur l'omme eut sy grant envie
Que par sa femme le déçeut,
Qui tel orgueil en soy reçeut
Que déesse cuyda bien estre,
Et moy bouter hors de mon estre.
Mal temptée mal s'apresta,

Et son mary admonnesta,
Tant qu'ils gousterent de la pomme
Que j'avoye interdite à l'omme,
A mon command desobeirent,
Tant qu'en chetiveté chéirent,
De tout honneur furent privés
Et au port d'enfer arrivés.
Adam et sa lignée toute
Aloit en enfer à grant route ;
Tous y alloyent à desroy,
Sans espargner comte ne roy,
Ne prophete ne patriarche,
Quant mon père de la haulte arche
M'envoya et transmist pour eulx,
Je descendy comme amoureux
Au sainct cloistre, à la noble vierge,
Qui de moy garder fut concierge
Et me conceut virginalment,
Pareil à mon pere esgalment
Tant comme est à la deité.
Tousjours fut vierge en vérité
Et virginalment m'enfanta ;
De prerogatives tant a
Que vierge est après et devant
Et puys apres de ce me vant
Vray dieu, vray hom, de vierge nés,
Qui pour vous saulver ordonnés,
Sans peché, sans corruption
Prins en vierge incarnation,
Com tout saichant et tout puissant,
Et toutes choses congnoissant.

Les memoires bien trouver sçay
Comment au monde conversay
Nuds pieds et vestu pouvrement
Et enduray moult humblement
Fain et froit, chault, soif et misere,
Soubs forme de serf où mis ere
Combien que seigneur je féusse,
Et que sur tous povoir éusse.
Ce fut pour oster de servaige
Et affranchir l'umain lignaige
Mais en Judee se drecha
Mon peuple, et contre moy pecha,
Contre moy dist plusieurs injures,
Mesdis, reprouches et laydeures,
Moy innocent crucifia,
Et jusqu'à mort me deffia.
Quant je souffry ma grant douleur,
Le soleil perdit sa couleur,
Et se tourna en obscurté;
Lors que la mort me fist durté
La terre trembla tellement
Qu'il n'y ot lors nul element
Qui ma mort bien ne congnéust
Et qui grant douleur n'en éust.
L'eaue, le feu, l'air et la terre,
Quant leur facteur virent en serre,
Amerement ma mort plourèrent
Et de lamenter s'esforcerent,
Se mon peuple me fut crueulx.
Je suscitay com vertueulx,
Au tiers jour rentray en ma gloire,

Contre la mort obtins victoire,
Par ma vertu tant estrivay
Que mort vainquis, puys revivay
Et que mes brebis rachaptées
Furent par moy d'enfer gettées,
Et ramenay ma bergerie
En la saincte hebergerie.
Bien vueil que chascun saiche tant
Qu'ainsy les allay rachetant :
C'est mon procès, c'est ma besoingne,
Et l'Escripture nous tesmoingne
Ung dit qui n'est pas en vain, qui
Nomme celluy qui mort vainquit
Et par mort l'ennemy destruyt :
En l'arbre et par l'arbre restruit
Ce qui par arbre estoit dampné.
Car ce qui estoit d'Adam né
Aloit tout à perdition,
Mais l'omme en fit reddition
En l'arbre, tant que par son regne
Mors est morte et la vie regne.

Mais pource qu'il y eut grant somme,
Et que la vertu de pur homme
Ne povoit, par tour ne demy,
Vaincre de soy son ennemy,
Il convint, par necessité,
Que Dieu avec humanité
Se soubmist à l'arbitraige
Pour satisfaire de l'outraige
Pour toute humaine creature.

Car sy l'ange, par advanture,
Eust faicte la redemption,
Plus éust de dilection,
Et plus grant amour desservy
Que Dieu qui pour ce s'asservy,
Sy com tu le pourras entendre:
Car le créer est chose mendre
Et le racheter est greigneur :
Pource fut fait par le Seigneur,
N'a l'ange pas n'appartenoit,
Et oultre d'aultre part tenoit
A ce que l'ange tant attempta
Pource qu'à estre Dieu tempta,
Et tresbucha par son mesfaire.
Dont fut chose très necessaire
Que me monstrasse doulcement
Vers homme et si très humblement
Que pour son rachat obtenir
Je voulsisse homme devenir,
Et comme homme le rachetasse
Et que par moy le delivrasse.
Ne treuve l'en pas en escript
De la mort et des paynes Crist
Comment souffrir le convenoit?
On list, se bien t'en souvenoit,
Que Dieu en la voye regna,
L'ennemy prist et affrena
En chaynes de fer ardans :
Ainsy feus mes amys gardans.
Doncques à venir à droit compte;
M'amour toute aultre amour surmonte.

Je souffry mort et grief hachie
Pour saulver d'Adam la lignie.
Je te pry especialment
Que tu seuffres paciamment
Pour moy douleurs et paynes briefves,
Car pour toy les souffry plus griefves.
Menasses, tourmens et crachats,
Je souffri pour humain rachapts,
Les clous, la lance et les espines
Imposèrent fin aux ruines
De mon peuple et de mes amys,
Ma mort en vie les a mys.

Et pource que je ne vueil mye
Que ma mesnie soit pugnie,
Sy ne vueil que pechéur muyre,
Mieulx l'aym à saulvement conduyre,
Com champion et redemptour.
Et aussy pource que l'emptour
Ne doit pas à ses pieds getter
Ce qu'il seult si cher racheter,
Et pource que la loyal cure
Les malades garit et cure,
Pour corrigier les pechéours,
Les pervers et les lechéours,
Pour amender leur conscience,
Et pour prouver leur pacience
Et leurs vertus et leurs victoires,
Leur ay fait plusieurs purgatoires
Pleins de tourmens et pleins d'orages
Entre lesquels est mariages

Le plus cruel, le plus horrible,
Plus tourmentable et plus penible.
Les paynes n'en puys compter toutes .
Plus en y a qu'en mer de goutes,
Ce sces tu, car esprouvé l'as,
Maintesfoys en as dit helas !
Ceulx qui sont boullis ou tostés,
Ou escorchiés par les costés,
Ou qui sont mis pour eschauffer
Sur vifs charbons ou sur chault fer,
Ne les decollés par grant ire
Ne souffrent pas sy grant martyre,
Tant de tourment ne sy grant raige
Com ceulx qui sont en mariage.
Payne n'est sy grief com ta payne :
Par mariage qui te mayne
Est la joye en douleur muée ;
Ta douleur as continuée
Et esprouvée en la fournaise,
Assez as souffert de mesaise.
Pource que tu es vray martyr,
A mes biens te feray partir ;
Seuffre fort et ne doubte pas.
Mais saiches qu'après ton trespas
Sans payne viendras après moy.
Or soyes doncques sans esmoy :
Tes plours en joyes tourneront,
Et tes souffrances monstreront
Qu'avec femme as fait purgatoire.
Tu es purgé et as victoire
Je n'ay cure des variables

Courages qui ne sont estables,
Et recullent quant on les touche,
Pource les hais et les reprouche.
Paulx alla à ceulx d'Ytalie
Pour eulx blasmer de leur folie,
En mer souffrit mainte moleste,
Maint tourment et mainte tempeste,
Troys fois fut plongé en la mer
Où il eust dur temps et amer ;
Mais pource son cueur ne mua,
En vraye foy continua,
Sans flechir en nulle manière,
Et sa nef demoura entiere.
Comme cil qui apris avoit
Et par espreuve bien sçavoit
Que mieux vault et est plus séure
De son amy la batéure
Et la dure correction
Faicte par bonne entention
Que ne sont baisiers frauduleux
De son ennemy cauteleux :
C'est des baisiers que Judas donne
Qui deçoyvent mainte personne.
Je mets ceulx à salvation
Qui seuffrent tribulation :
Il convient que la playe pue
Quant mire piteux la remue.
Le disciple œuvre follement
Qui est chastié mollement.
Se la terre n'estoit navrée
De fers et de herces arée,

Pou de fruit pourroit apporter
Quant le père veult supporter
Son enfant, il ne l'ayme mye
Mais ayme cellui qu'il chastie.
Qui ces notables considère,
Je vueil chastier comme pere,
Car celluy que je bateray
Du tout au net le purgeray,
Mais qu'il le seuffre bonnement
Et se repente vrayement
Et qu'il confesse ses pechés
Desquels il se sent empeschés.
Tous ceulx que j'aym, je les espreuve
Et suys joyeulx quant bons les treuve :
Telle est ma maniere d'aymer,
En mes amours n'a point d'amer,
Dont je conclus qu'amer me doives
Et tels douleurs en gré reçoives.

Beau fils, ayes en remembrance,
Quant tu estoyes en enfance,
Comment de ta jeunesse usas,
Pourquoy de ton temps abusas
Sans prouffit et à ton dommaige.
Or te complains de mariaige
Qui tant te livre de palestre
Q'une heure ne peus sans mal estre.
Par dedans dois lamenter tu,
Car on ne quiert pas la vertu
Dehors : on la quiert ès entrailles.
Soubs le fueille est le fruit en traille

De vivre est le plus noble gendre :
Et qui plus de vertus engendre
Que la vertu de pacience?
Qui ne seuffre, n'a pas science;
Qui seuffre, il vaincq, ce dit la lettre,
Dont à souffrir se fait bon mettre,
Car pacience tout surmonte,
C'est la vertu par où l'en monte
Au royaulme qui tous temps dure :
Eureux est [cil] qui bien endure,
Et qui prent pacience forte :
Bonne esperance le conforte,
Et est des douleurs medecine
Pour la doulceur de sa racine.
Les droys exposent saigement
En bon espoir d'allegement,
Que qui en ung cas est grevé
Ailleurs doit estre relevé.
Sy est droit que les mariés
Qui chascun jour sont hariés
Dedans le monde sans cesser
Doyvent jouyr et possesser
Des biens et des joyes celestes
En guerredon de leurs molestes ;
On ne doit pas affliction
Donner ne desolation
Aux tourmentés ne aux blessiés :
Mieulx est qu'ils soyent redressiés
Et guerredonnés à dix doubles
Pour leurs paines et pour leurs troubles.
Soyes doncques fors et entiers,

Seuffre et endure voulentiers
Le dur tourment connubial
Pour dyademe imperial
Recepvoir, lequel t'est offert
Quant tu auras assez souffert;
En ton cueur ayes en memoire
Ma croix, ma mort et ma victoire :
Saiges est à qui en souvient.
Qui me veult servir, il convient
Qu'il seuffre persecutions,
Paynes et tribulations :
Par delices n'est pas la voye
De venir à parfaicte joye.
Se tu as vie douloureuse,
Et pour ung brief temps langoreuse,
Seuffre, car tu sces que douleur
Est medecine de douleur,
Et le monde les gens deçoit :
Car les joyes qu'on y reçoyt
Sont trop briefves et momentaynes
Et d'amertumes toutes playnes,
Pource ne doit nuls homs estables
Laissier les joyes pardurables.

Chier fils, remembre en conscience
De Job et de sa pacience :
Sy souffreras legierement
Ce qui te trouble amerement.
Entens comment par Helisée
Fut la medecine advisée :
Quant le peuple Israelyen

Estoyt lyé de tel lyen
Qu'il cuidoit morir de famine,
Il aprist à faire farine
O le jus des herbes triblées
Que peuple nommoit herbelées
Trop furent aigres au vaissel,
Dont pour alleger leur faissel
Il fist la farine adjouster
Si qu'ils en péussent gouster.
Helisée fit leur beuvraige
Adoucir par soubtil ouvraige.
Tout ainsy comme la farine,
Pacience est la medecine
Qui fait cesser toute amertume.
Qui peut souffrir par la coustume
Il endure mieulx sa tristesse,
En doulx espoir d'avoir lyesse.
Prens le nouvel de la sentence
Pour toy tourner à pacience,
Car en cest dit les herbes aigres
Sont les vies aspres et maigres
Et tu es batu du flael
Comparé au peuple Israel,
Afflict sans joye et sans risée,
Et je suys le vray Helisée ;
Et pacience est la farine
Qui donne doulceur sade et fine.
On seuffre pour couronne avoir
Double et vaillant sur tout avoir.

On ne donne pas la couronne

Au commencier, mais on la donne
En la fin, quant l'espreuve est faicte.
Fils, persevere et sy t'affaicte
Tellement qu'à bonne fin viennes ;
La fin faict tout, ces mots retiennes
Que le printemps pas ne se fonde
Seullement d'une seulle aronde.
Le philozophe nous desqueuvre
Et dit qu'une seule bonne euvre
Ne donne pas playne vertu :
En ces ditz prouver le peus tu?
Plusieurs vertus convient avoir
Se tu veulx joye recepvoir,
Soyes vigoreux et sy veille
Et à bien faire t'appareille,
Desprise les joyes du monde
Dont tristesse en la fin habonde ;
Qui bien commence et mal deffine,
Son bien fait à néant decline.
Visaige de noble couraige
Rit et ne se meut pour orage,
Ne pour mal temps ne pour moleste,
Ne mue son propos honneste.
Parfais ton bon commencement
Pour haster ton avancement,
Car qui bien fine il a victoire ;
Qui plus souffre, plus a de gloire.
A l'issue sont esprouvés
Les faits bons ou mauvais trouvés,
En la fin se monstre la chose.
Et la loy nous dit et expose

Qu'on ne peut la chose à chief traire
Tant qu'il y ait riens à parfaire.
Parfais donc : car se la charge
Pesoit plus d'une pleine barge,
Pacience le faix allege
Et le fait plus legier que liege.
Vraye pacience se fonde
Que loyer au labour responde ;
Tu ne doys pas doubter la somme
Mais la joye qui te vient somme.
Ayes forte perseverance
Et prens en toy bonne esperance,
Affin que le fais ne te blesse.
Qui seme en plours et en tristesse
Il cueillira joye à cent doubles
Pour ses larmes et pour ses troubles.
Mieulx [vaut] pour une seule lerme
Avoir la grant joye sans terme
Qu'en risée tant demourer
Qu'il en conviengne après plourer.
Cil n'est pas digne d'avoir aise
Qui ne scet que c'est de mesaise,
Et qui ne peut souffrir fors une
Merveilleuse et dure fortune
Ne ne peut souffrir chose amere,
Ja douleur ne luy sera mere.
Souffrir doys en feu et en fer
Pour racheter l'ame d'enfer,
Car tous les saints ainsy vainquirent
Par pacience que ils quirent.
Pour alegier ta lesion

Remembre de ceulx de Syon
Quant en chestiveté allerent :
En larmes et en plours semèrent,
Au retourner se confortèrent
Des gerbes qu'ils en rapporterent :
Ceulx qui semerent en tristesse
Recueilleront à grant lyesse.

Affin que par la forte luyte
Qu'en mariage est introduyte
L'homme se puyst justifier
Et par preuve verifier,
Ainsy com l'or dedans la forge
Qui est recuyt quant on le forge,
J'ay les mariages tyssus
Et faits, sy com j'ay dit dessus,
Pour le mieulx, et ainsy l'entens je
Qu'il soit digne de grant louenge.
Si j'ay mis homme avec la femme,
Tu ne m'en doys donner le blasme
Selon le temps et les saisons,
En diroit on plusieurs raisons
Qui en cest dictier sont téues
Et n'y sont pas ramentéues.
Cest estat le souffrant couronne
En la fin de noble couronne
Qui y peut avoir pacience.
S'ung saige monstroit sa science,
Pour trop vile seroit tenue
Si la crioit parmy la rue,
Aussi qui tout exposeroit

Les tourmens, chascun doubteroit
A soy lyer en mariage.
Bon est que le mire assovaige
Du pacient la maladie,
Et de sa guerison luy dye :
Doulceur et bons enseignemens
Endoulcissent ses oingnemens.
Aussy est il de moy, mon fils,
Comme bon mire je confis
Aux mariés mes medecines.
Beau fils, endure les espines
Du mariage, et les poinctures;
Se pour le présent te sont dures,
Ne te laisses pas desconfire,
Car qui plus aura de martyre
Plus noblement sera meris
Es saincts cieulx aymés et cheris.

Et pour plus playnement entendre,
Je vueil, à brief parler, reprendre
Tes dits et ton obicion
Pour y donner solution.
Tu es de gros entendement,
Sy t'en parleray grossement,
Sy com l'en seult entre amys faire :
Je t'en mettray ung exemplaire.
Qui coppe son doit, il se blesse
Et seuffre douleur et destresse
Mais à la foys, sy bien t'en membre,
Convient il copper doit ou membre
Pour le mal qui se peut aherdre,

Ou tout le corps se pourroit perdre.
Mieulx vault mariage fouyr
Que ame et corps ardroir et bruyr :
Sy est bon de deux maulx eslire
Le meilleur et laisser le pire.
La croix et les cloux et la lance
Que je souffry en grant balance
Me firent grant asperité,
Mais toutesfoys en verité
Tout ce prouffita et valut,
Car au monde donna salut;
Et moyennant mon propre fils,
A tous humains la paix reffis.
Ainsy est il du mariage :
Car se par tourment et grant raige
Se monstre plus amer que fiel,
En la fin est plus doulx que miel.
Le mariage est bon et fin,
Et sy content à bonne fin.

Se tu à droit y estudies,
Sy est bien raison que tu dies
Que cils estats est bon et sains
Et des sacremens primerains,
Car par luy et par sa moleste
Acquiert on la joye celeste.
Ceste mienne distinction
Soit encontre ta question,
Et oste l'ombre de la doubte,
Sy bien penses la raison toute.

Et se femme est male trouvée
Et pour son meffait reprouvée,
Toutesvoys par son fol ouvrage
Ne peut despecier mariage,
Que par droit ne soit bon tenu,
Et pour sainct doit estre tenu.
Nul hom n'en doit dire aultrement,
Car j'ordonnay ce sacrement.
Aussy sont saincts les mariés,
Car ils sont vrays martiriés.
Sy vueil que tout soit expressé,
Que le vray ne soit oppressé,
Et se tu mets exemple vain
Qu'ainsi comme ung peu de levain
Corrompt de paste une grant masse,
Aussy bien malle femme casse
Mariage par voye oblique
Quant elle est perverse et inique;
Des composans traict sa nature
Le compost qui rompt sa joincture,
Par quoy la faulte de la femme
Le mariage tout diffame.
Et aussy pourroyes tu dire
Que bien pou d'aigre vin empire
De bon vin une playne tonne;
Solution sur ce te donne.
La chose de son chief se fonde
Et convient qu'à son chief responde,
Et le mariage est le chief :
Sy vueil respondre de rechief
A tous les points dont tu argues

Et souldre par raisons agues.

Tres chier peres, il n'est besoing,
De plus arguer n'ay je soing,
Car mes raisons sont mal formées,
Et contre vous trop mal armées ;
De repeter n'y a riens digne,
Mais je requier, père benigne,
Que sur deux points me faciez saige :
C'est du cloistre et du mariage,
Lequel doit estre plus chery
Et après la mort plus méry.

Comment Dieu icy conforta
Maistre Mathieu et raporta
Que poures martirs mariés
Seront saulvés sans variés.

Beau fils, par moy pourras congnoistre
Des mariés et ceulx du cloistre
Lesquels auront plus grant merites ;
Les raisons t'en seront descriptes.
Les mariés sont les greigneurs,
Et sy seront plus grans seigneurs,
Sieges auront plus precieulx
Que prestres ne religieux,
Car ils ont trop plus à souffrir :
Sy leur doy plus grans biens offrir.
Mariés sy ont plus dessoynes,

Et plus de meschief que les moynes.
S'ung moyne à ses heures n'a paye
Il ne seuffre pas trop grant playe,
Ny n'a pas trop grant pestilence
En faisant de signe silence,
Ses jeunes aussi luy aguisent
L'estomac plus qu'ils ne luy nuysent.
Mais quant ung hom est marié,
Tous les jours est injurié,
Car sa douleur luy renouvelle,
Sa femme contre luy revelle;
Par force convient qu'il la serve,
Pour elle soustenir s'esnerve
Pour chaussement et pour vesture,
Pour joyaulx et pour nourriture,
Pour enfans et pour la nourrice :
Certes, il n'y a nul si riche
Qui tous ces frais péust payer,
Mais on le scet bien abbayer,
Com les chiens apres le sangler.
Chascun pense de l'estrangler,
Sans cause est souvent assaillis,
Et par sa femme mal baillis,
La seigneurie veult avoir,
Et sy veult les secrets sçavoir,
Plaire veult et parler premiere
Qui pis est, elle est coustumiere,
Car soit droit ou tort, la mal lisse
Veult que son mary obeisse,
Ou ses cheveulx le comperrout
Sy que les traces y parront.

S'il fault riens aux enfans petis,
Souvent est appellé chetifs,
Et oyt mainte parolle amère
Par la nourrice et par la mere
Qui de luy envahyr sont prestes,
Comme innocent seuffre molestes.
Certes, il n'est sy grief martyre,
Qui tout en diroit tire à tire,
Com des mariés, quoy qu'on dye,
Car en grant exil ont leur vie
De grans tourmens stimulée,
Sy doyt estre particulée
La patience et la souffrance
Des mariés par toute France.
Plus est crueuse leur bataille
Que de moynes ne de prestraille ;
Et pourcé auront ils plus de gloire
Des promesses de leur victoire,
Car je donne plus grans loyers
A ceulx qui sont bons souldoyers.
Tant com plus le desserviras,
En plus hault degré t'en yras.
Sy comme les confesseurs soumis
Plus bas que les martyrs sont mis,
Les mariés sont plus ydoines
A sévir par dessus les moynes.
J'ai bonne raison qui me fonde,
Car du commencement du monde
Par moy sont mariages faicts
A toute charge, à tous les faicts.
J'ai les mariages fondus,

Mais les moynes n'ay pas tondus,
Ne religion ne feis oncques,
Sy puys assez conclure doncques
Les mariés plus glorieux
Que moines ne religieux.
En mariage a grand misere :
Jà n'éusse ma doulce mere
Avec Joseph accompaignie,
Pour la garder à compaignie
Combien qu'il fust de grant éage,
Se je ne sceusse mariage
De plus noble condition
Que ne soit la religion.
Or en peulx ouyr l'encloueure,
Compte bien et sy t'asséure
Que mariage est primerain
Et des estats le souverain.
Si ne veuil des femmes mesdire
Encontre vérité, mais dire
Que la bonne et la vertueuse
Plus que nul or est precieuse,
Et qui bonne la vouldra querre
C'est oyseau cler semé en terre,
Sy com le saige le recite.
Leur nature à mal les exite ;
S'aulcune en y a qui bien face,
Ce luy vient d'especial grace.
Sy tost que femme fut formée
Elle fut contre moy armée,
Tollir me voult ma region
Des cieulx par sa sedition.

Comment Dieu monstre à l'acteur
Qu'il ne blasme point son pasteur :
Il a les prélats establis
Pour contregarder ses brebis.

Chier fils, pour ton bien t'admonneste
Que tu faces, à ma requeste,
Vers les prélats obeissance.
Entens et ayes congnoissance
D'eulx honnorer sans point tarder.
Ils sont pour mes brebis garder,
Je te dy des bons seulement.
Se parlé en as follement
Cy dessus ce quil t'a pléu,
Chascun est mis et esléu
Pour mon peuple en foy soustenir
Et gouverner et maintenir.
Ils sont du monde la lumière
Qui donne clarté soubs fumiere ;
Ils appaisent guerre et discorde,
Et nourrissent paix et concorde ;
Se le pape et le bon college
En terre ne tenoyent siege,
L'ennemy par sa tricherie
Emmeneroit ma bergerie
Et mes brebis estrangleroit,
Et hors du sens les chasseroyt.
Se les prelats sont honnourés,
Ils sont chargiés et onerés

Pour ce des honneurs je les charge,
Que prouffit viengne de leur charge
Et que l'honneur soyt guerdonnée :
Par la charge est l'honneur donnée.
Pource sont mys à hauteur haulte,
Mais quant on treuve à eulx deffaulte
Et qu'orgueil à foleur les mayne,
Ils sont pugnys de plus grief payne
Et de plus aspre et de plus dure
Que le peuple qu'ils ont en cure.

Par maintes foys est advenu
Qu'ung maulvais est en hault venu,
Mais tant plus monte en grand haultesse,
Au descendre tant plus se blesse,
De plus hault chied plus roydement
Et tresbuche parfondement.
Qui chied de plus bas moins se griefve,
Le plus hault a payne plus griefve.
Aussi la payne des greigneurs
Est plus griefve que des mineurs;
Ung evesque plus pecheroit
Que le simple clerc ne feroit;
L'abbé meffait plus le moyne :
Quand il peche il a plus d'essoyne.
Et aussy ung duc ou ung conte
S'il meffait, acquiert plus de honte,
Et si doit plus estre pugny
Qu'ung bas homme du peuple uny.

Fils, tu veux sçavoir la maniere

Se m'amour est double ou entiere
Et combien j'ayme ou moins ou plus
Et sur la quantité conclus.
Je respons à ta question :
M'amour et ma dilection
Est si grandes et si certaine
Que sens de creature humayne
Ne pourroit au nombrer souffire,
Ne cueur penser ne bouche dire.
Chier fils, j'aym tant et tellement
Que je monstray bien quellement
Quant je souffry mort aspre et dure,
Reprouches, tourmens et laidure,
Pour mes brebis de mort garder :
Pource doit chascun regarder
Que j'aym d'une amour pardurable,
Simple, loyal, ferme et estable.
Nul amour n'a à moy pareil,
A chascun l'offre et appareil
De mon gré, quoy que chascun face,
Et cil qui m'ayme acquiert ma grace,
Mais pechéur n'a de moy cure.
Qui fait mal, il veut chose obscure,
Aussy com tel qui quiert tenebres,
Et repostailles et latebres,
Mal het lumiere et chose clere
Sy que noir et obscur appere,
Et est hay et diffamé.
Droit est que cil soit mieux aymé
Qui dons de lumiere dessert,
Et qui par bonne amour me sert.

Le juste est cler et reluysant,
Son fait est bon et desduisant,
Mais le maulvais est obscurcy
Par pechié noir et endurcy.

Qui bien fait, il veult qu'on le voye,
Vraye lumiere le convoye
Et le tient en prosperité
Et veult justice et equité.
Et je suys justes et seray :
Pource de m'amour aymeray
Les justes et leur saulvement
Ausquels suis tenu seulement.
Mais de ton dit bien me recorde
Que pitié et misericorde
Me doivent mouvoir et induyre
Pour les pechéurs raconduyre
Et au propre fons ramener :
Quant pour eulx me laissay pener
Et en la croix les rachetay
Et de misere les gettay,
Et bien affiert, comment qu'il aille,
Que ma redemption leur vaille.
Car fontaine de pieté
Suis, si est ma proprieté
D'avoir mercy des exillés
Qui par l'ennemy sont pillés.
Je dy que je tens mon giron
Pour recepvoir tout environ
Tous ceulx qui veullent reparier
Au droit font et à leur arier :

J'en ay fait maintes attendues ;
J'ay la bouche et les mains tendues
Pour les remettre en mon hommaige,
Et pour eschever leur dommaige.
Je les aym tous, s'à eulx ne tient
Et leur fol cueur ne les retient,
Par moy sont tousjours assenés.
Mes fils, dy je, venez, venez
Tandis que temps avez et heure,
Grant peril gist en la demeure.
S'en leur mal se veullent tenir
Et n'ont cure de revenir
A moy qui leur salut amoye,
C'est leur coulpe, non pas la moye.
Ils sont cause de leur ruyne,
Et n'ont cure de medecine,
Sy ne les doy amys clamer,
Puys qu'ils ne me veullent amer.

Et se tu te veulx entremettre
De monstrer par bouche ou par lettre
Que tout homme devant ma face
Doyt estre saulvé, quoy qu'il face,
Gardes qu'erreur ne te deçoyve.
Droit veult que maulvais s'apperçoyve
Que il soyt cause de sa perte :
Véoir en peulx raison apperte.
J'ai donné rayson et couraige
A chascun pour franc arbitraige
Sy qu'il puist ou bien ou mal faire
Combien qu'ils soyent en contraire,

Car se l'omme tel don éust
Que de soy pechier ne péust,
Point de remuneration
Oultre sa confirmation
Ne péust ou déust avoir.
Sy doit chascun homme sçavoir
Qu'à bien et à mal a puissance
Affin qu'il ayt la congnoissance
Qu'il accroysse par ses merites :
Dont par les raysons icy dictes,
Selon sa vic acquiert victoyre,
Sa vie luy est meritoyre.
Car puys que par moy fut fait hom,
J'y mis franc arbitre et raison,
Affin que quant il se desvoye,
Raison le puist remettre à voye,
Et que la char souef nourrie
N'ayt sur l'esperit seigneurie,
Mais se la char est mal temptée,
Que chose ne soyt attemptée
Dont homs doye doubter sentence.
Homs erre qui me fait offence,
Et hors de m'amour se desjoinct,
Combien que mon cueur si se joinct
A saulver tous ceulx qui me servent,
Voyre selon ce qu'ils desservent.
Chascun son faissel portera,
Le plus chargé plus poysera :
S'ainsy n'estoit, je m'efferoye,
Pour injuste tenu seroye,
Mais aux bons vient continuelle

Vie et joye perpetuelle,
Et aux maulvais mort tormentable,
Dure, horrible et espouventable.
Et combien que tous saulver vueille,
Droit est que le maulvais se dueille,
Car les maulvais tous se condampnent,
Par leurs pechiés à mort se dampnent;
C'est leur coulpe, c'est leur deffault :
Certes à moy point ne deffault.
Car quant je les voy decéus,
Et que par pechié sont chéus,
Je mects au relever grant paine,
Joyeulx suys quant je les ramaine,
Point ne me plaist leur meschéance.
Mais si j'ay vouloir ou puissance
De tous saulver com debonnaire,
Neantmoins ne le doy je faire,
Pource que j'use de justice :
Juste suys et sy hes tout vice,
Et justice requiert deux choses.
Les textes dient et les gloses
Que ceulx suys à saulver tenus
Qui par bien sont à moy venus,
Et qui desservent saulvement;
Je n'y suys tenu aultrement,
Sy com tesmoingne l'Escripture
Des faits d'umaine creature.
Par leurs faits mourront ou vivront,
Car leurs œuvres les ensuyvront :
Ainsy yront à saulvement
Tous ceulx qui du cueur loyaulment

Me serviront et seront mys
Emprès moy comme mes amys.
Mais ma grant debonnaireté,
Ma clemence et ma pieté
A tant pardonner s'entremet
Que les debtes quitte et remet
Plus qu'homme pechier ne pourroit.
Toutesfoys, qui pechier vouldroit
En espoir de remission,
De plus griefve pugnition
Seroit tourmenté par despit
En prisons d'enfer sans respit.
Aussy, au vray considerer,
Ne se doit nul desesperer
S'il est chargié ou enteschiés
De plusieurs horribles pechiés,
Mais qu'il s'en vueille repentir :
Je suys tousjours prest sans mentir
Au relever et recepvoir
A luy tient, j'en fais mon debvoir,
Prest suis qu'au besoing le secoure ;
S'il n'est saulvé, en luy demoure,
Non pas en moy en verité,
Sy com dessus l'ay recité

RESPONSE.

Icy endroit maistre Mathieu
Fait une demande à Dieu
Se y fault que l'enfant compere
Le peché pour Adam son pere.

Or te pry je, très puissant pere,
Pour cesser toute la matiere
Des questions qu'à toy faison,
Dy pourquoy et par quel raison
Pour le pechié d'Adam pugnie
Est sa sequelle et sa lignie.
S'il y a meffait ou meschief,
Il doit toujours suir le chief
Par droit nonobstant us quelconques.
Si peut on bien arguer doncques
Que la lignie d'Adam née
N'est pas par son meffait dampnée ;
Car par droit et selon justice
Cil qui a fait le malefice
Doit souffrir la pugnition.
Cil qui a fait la lesion
Doit emporter toute la payne
Du delict par sa coulpe playne.
Aussi cil qui riens n'a meffait
Ne doit pas pour aultruy meffait
Encourir payne ne sentence,
Puys qu'on le treuve en innocence ;

Aultrui pechié ne luy doit nuyre
Comparer ne luy doit ne luyre.
Chascun doit soustenir sa charge
Selon sa coulpe estroicte ou large,
Se les peres veullent mesprendre,
Leur meffait ne doit pas descendre
Sur les fils, ce dit l'Escripture :
Sy semble estre contre droicture
Que la lignie soit dampnable
Du fait dont elle n'est coulpable.

Mon fils, vecy solution :
Je te feray discussion,
Sy com l'Escripture tesmoingne.
Puys qu'il y a en la besoingne
Crime de leze magesté
Sy com en ce cas a esté,
Toute la lignie compère,
Et se deult du meffait du père.
On le tient ainsi par coustume
Qu'en douleurs et en amertume
A tousjours en est reprouvée;
La coulpe d'Adam est trouvée
De tel crime et de tel oultraige
Qu'il confisqua son heritage
Pour ses enfans desheriter :
Sy n'y déussent succeder ;
Toute sa suyte fut honnye
Par son pechié de gloutonnie.
Bien doyvent douloir la morsure
Pourquoy j'enduray la mort seure,

En la croix eus playes ouvertes.
Pour tant et pour aultres dessertes
Doit souffrir toute sa sequelle
Tourment, payne et douleur mortelle
Sy ont besoing de medecine,
Et ma grace leur est encline
Et favourable à recepvoir :
Je suys vray mire, à dire voir,
Car je sçay et puys tous curer,
Et suys tout prest de procurer
Leur salut s'à eulx ne tenoyt,
Et mauvaistié ne les menoit.
Pourquoy doncques à moy ne viennent
Les pechéurs ? Pourquoy se tiennent
En leur erreur par negligence,
Quant de santé ont indigence ?
S'a moy ne veullent retourner,
En enfer iront sejourner
Dedans la flambe sans estaindre ;
Leur maulvaistié leur feray plaindre,
Et pour en estre mieulx vengiés
Ils seront de serpens mengiés,
De vermines et de coleuvres,
Pour payne de leurs males œuvres ;
A tousjours seront mal menés,
Et tourmentés et enchainés
En tenebres à grant malaise
Par dedans une ardant fournaise,
Et les dyables regarderont
Les chetifs qui tous arderont.
En punaisie et en ordure

Souffreront chaleur forte et dure,
Fain et soif pardurablement ;
Là crieront horriblement
Sans esperance de secours,
Jamais n'auront à moy recours,
Mors seront de mort immortelle :
Il fait bon eschever mort telle.

Pere, respons à ma demande,
Pourquoy est la peine plus grande
Que n'est la coulpe momentelle ?
Tu mets payne perpetuelle
Pour ung delict qui petit dure,
Dont ta pugnition est dure.
Car le droit preuve le contraire
Et dit qu'ainsy ne se doit faire,
Et sur telle raison se fonde
Que la payne au meffait responde
Par droicte moderation,
Sans exceder pugnition.
Et quant aultrement le feroyes
Pour injuste tenu seroyes.

Fils, je te dis que le coulpable
Souffrera payne pardurable
Et sa damnation gist en ce :
Qu'il n'a cure de penitence
N'à la mort point ne se repent
Dont telle coulpe s'en despend,
Que sans fin tourmenté sera
Ne son plour point ne cessera.

Las! le maulvais a telle teiche
Que suppose qu'il ne péiche,
Ou qu'il n'ait de pechier puissance,
Toutesvoyes persevere en ce
Que son vouloir en riens ne cesse,
Et ainsy le pechié l'esleisse,
Et ne veult laissier les pechiés
Desquels il demeure entachiés,
Mais tousjours y veult demourer :
Pource l'estuet sans fin plourer.
Le maulvais, ce dist l'Escripture,
Qui de soy amender n'a cure,
Et com prevaricateur ment,
Doit souffrir eternel tourment :
Il fait offense irreparable
Contre moy qui suys pardurable,
Et ne compte à moy ung chardon.
Pource n'aura il ja pardon,
Sil n'est de ses maulx repentans,
Et de cueur contrict lamentans ;
Sy non et il n'y veult entendre,
Grant peril gist en trop attendre.
On dit qu'il ne fait quant il peult,
Il ne fait mye quant il veult :
Ce dit puys je bien tesmoingnier.
Les pecheurs doyvent ressoingnier :
Que pensent ils qu'ils ne s'advisent,
Et que leurs pechiés ne desprisent?
S'ils se repentent et confessent
Et des pechiés faire se cessent
Tandis qu'ils en ont le loysir,

Je n'ay en riens si grant plaisir.
Je suys prest et appareillés
Que par moy soyent conseillés
Et de les toujours relever :
Je n'ay voulenté d'eulx grever ;
S'ils retournent vers moy arriere,
Tousjours leur feray lye chiere,
Par moy seront justifiés
Et avec moy sainctifiés.
Pourquoy ayment ils mieulx à estre
En chaynes ou en chevestre,
Mis et liés estroit en fer,
Et souffrir les tourmens d'enfer,
Dont jamais ne seront eschieulx,
Que regner avec moy ès cieulx
Sans fin en joye et en lyesse ?
On voit que par leur folye est ce.
J'ay par raison grant tesmoingnage
Qu'ils sont cause de leur dommaige

Quant j'oy Dieu ainsi espondre,
Auquel nul ne peut riens respondre,
Je luy dis lors moult humblement
A voix bassette et simplement :
Je me rends, pere pardurable,
Car ta parolle est veritable,
A toy me rends, tu as victoire,
Sy te pry, n'ayes plus memoire
De mes pechiés ne de mes faits.
Sire, pardonne mes meffais ;
Mercy, roy, mercy te requier,

A toy plus arguer ne quier.
Roy des roys, tes raisons sont vrayes.
Des repentans cure les playes
Affin que vers toy tourner puissent,
Et toutes choses te benissent.
Du pecheur ne veulx tu la mort,
Mais quant à bien faire s'amort,
Et tu voys sa conversion,
Tu luy donnes remission,
Soulas et des maulx allegence,
Ne tu n'as cure de vengence.
A nulluy ton gyron ne clos :
Il n'est sourd, aveugle ne clops,
Puis qu'il vueille ensuyr ta trace,
Qui de toy n'ait pardon et grace.
A toy, roy, de pitié fontayne
Supply que de mort subitayne
Me deffens, et me tiens en joye,
Sy qu'en la fin ta clarté voye :
Tu es ma santé et ma vie,
Mais encor n'estoit pas finie
De m'oraison toute la clause
Quant cil qui nul homme sans cause
Ne laisse sans reconforter
Me prist ainsy à enhorter :

Mon fils, entens à ma raison,
Nous ystrons de ceste maison
Et avecques moy t'en viendras,
Droit ès cieulx le chemin tiendras ;
Affin que ta douleur alliege,

Illec te monstreray le siege
Dont je t'ay fait provision.
Incontinent en vision
Feus tantost portés et ravis
Lassus ès cieulx, ce m'est advis,
Qu'homs mortel ne pourroit souffire
A declairer n'aussi descripre
La haulte gloire souveraine
De doulceur et de joye playne,
Comment est grant et delictable
A ceulx à qui est heritable
Et qui y auront leur demeure.
Illec me fut monstré en l'eure
La clere et precieuse gemme,
Benoiste sur trestoute femme
En qui Dieu prist humanité
Sans violer virginité :
C'est la fleur des fleurs, c'est la rose
Où la deité fut enclose
Dedans le ventre à la pucelle.
Vraye foy dit que ce fut celle
En laquelle deux riens s'accordent
Qui par contraire se discordent,
Dont forment s'esbahist nature
Comment la vierge nette et pure
Peust estre vierge et mere ensemble.
Raison ne scet que luy en semble,
Mais foy nous monstre par doctrine
Que tout fut par œuvre divine,
Car Dieu tout puissant y ouvra,
Et nostre perte recouvra

Quant il esleut sa vierge mere
Et envoya par grant mystere
Sa parolle dedans son ventre,
Et tout ainsy com la voix entre
En la maison à porte close,
Sans mettre doubte en ceste glose,
Ainsy entra et fut fait hom
Dieu en la virginal maison,
Noble et digne par excellence,
Et en issyt sans violence.
C'est l'estoile clere marine,
Qui les pechéurs enlumine
Et à port de salut les mayne;
Elle est de toute vertu playne.
Pour sa bonté descendit Dieux,
Comme debonnaire et pieux,
Qui forme de serf daigna prendre
Pour ses amys de mort deffendre.
Ceste dame resplendissant
Dont vraye lumiere est yssant,
Emperis des cieulx couronnée
Et des anges environnée
Et d'archanges par legions;
Trosnes et dominations,
Princes, vertus et potestés
Sont pour la servir aprestés,
Et cherubin et seraphin
Mettent tout leur penser à fin
De demener joye enteryne,
En louant des cieulx la royne.
Les patriarches, les prophetes

Par grant soulas et par grant festes
Du cueur l'ung l'aultre admonestoit;
Et entr'eulx sainct Jehan estoit,
Qui Dieu en Jordain baptisa,
Et grans dons prerogatis a.
Cil se desduysoit en lyesse;
Combien que plus éust jeunesse,
Par dessus eux estoit haussiés
Et honnourés et exaulciés;
Il est tres saint et honnourable
Et Dieu luy est moult favorable.
Au ventre le sainctifia,
Approuva et glorifia :
Après la vierge precieuse
Qui sur toutes est glorieuse,
A Jehan à refuge court
Le senat de la haulte court
Pour leurs louenges alouer :
On ne les pourroit trop louer.

Et pource que derision
Ne sourde de ma vision,
Et que male bouche n'y morde,
Je vous racompteray par ordre
Des saincts chascune compaignie,
Sy com lors me fut enseignie.
Des saincts qui la gloire hantoient
Plusieurs en y eut qui chantoient
Alleluya d'une voix clere,
Louant Dieu et sa doulce mere,
En estat et en ordonnance,

Chascun selon sa contenance
Les apostres sont premerains,
Et sur quatre estats souverains,
Car après sont Evangelistes
Figurés en draps et en listes
En la forme de quatre bestes
Diverses de corps et de testes
Qui les évangilles dicterent
Et grant tesmoingnaige emporterent,
Dont saint Jehan est le greigneur,
Cousin germain Nostre Seigneur.
Qui en vouldroit versifier,
Exposer et metrifier
Et ses louenges exprimer,
Il auroit assez à rimer.
Car toute vertu et bonté
Dès jeunesse avoit surmonté :
Dieu qui l'aymoit luy fut donneur
De tant de vertu et d'onneur
Que qui Jhesu voulsist pourtraire,
Il luy resembloit de viaire,
Et de stature et de beaulté ;
Et moult avoit de loyaulté,
Et Dieu à ce disciple là
Les secrets des cieulx revela,
A garder luy bailla sa mere
Quant en croix souffrit mort amere.
Et sainct Pierre qui les clefs porte
Des saincts cieulx et garde la porte,
Comme seigneur et capitayne
Les apostres conduit et mayne :

En soy de nobles vertus a,
Et s'aulcunes foys abusa
Apres le coq se repentit,
N'oncques puis ne se desmentit,
Mais tres piteusement ploura,
Et en vraye foy demoura,
Et s'afferma par telle guise
Que Dieu fonda sur luy l'Eglise
Fermement et sur bonne pierre,
Noble baron a en sainct Pierre :
Avec luy sainct Pol s'accompaigne.
Celle glorieuse compaigne
Du hault senat apostolique
Gouverne la foy catholique.
Les martirs de près les ensuyvent
En joye et en lyesse vivent.
Sainct Estienne, plain de noblesse,
Est le premier par sa prouesse,
Moult fait allouer sa maniere :
Car premier porta la baniere
Et pour la vraye foy deffendre
Ne redoubta pas la mort prendre ;
Et sainct Laurens par ses merites
Qui sont prouvées et escriptes,
Qui porta armes reluysans
Sur les charbons de feu luysans
Est bien pareil de seigneurie,
D'armes et de chevalerie.
Sainct Vincent, le bon champion,
Ne fut pas sur le champ pion,
Mais chevalier ferme et estable :

Des martirs est le connestable
Qui sont en gloire couronnés,
Et par leurs biens fais guerdonnés
Et desquels la vie honnourée
Est en la Légende dorée,
Sy com ils furent martirés.
Avec eulx sont les mariés
Adjoincts et mys en leur cohorte
Comme d'une semblable sorte;
Apres et par dessus l'estaige
Des martirs et de mariage
Sont les confesseurs honnourables,
Usans de joyes pardurables :
Là sont evesques et chanoynes,
Prelats, abbés, prieurs et moynes
Et les vierges sont au derriere,
Qui vont chantant à lye chiere,
Louans la Vierge souverayne
De plus doulce voix que serayne.

Comment Matheolus par dicts
Nous a à tous certifiés
Que les hommes en paradis
Seront lassus glorifiés,
Lesquels ont esté mariés
Selon le terme de mon songe;
Ne sçay se vous vous y fiez,
Car songe c'est une mensonge.

Par la vision de mon songe,
S'il avoit effect sans mensonge,

Appert assez evidamment
Et est prouvé souffisamment
Que tous les hommes mariés
Sont assis et appariés
Avec les martirs honnorés
Lassus ès haulx sieges dorés,
Où ils ont joye sans mesure
En la gloire qui sans fin dure,
Plus saincts et de plus grans merites
Qu'evesques, moynes, ne hermites,
Ne que chanoynes qui sont près
D'acheter et vignes et prés :
Tiennent rentes et benefices
Sans faire à Dieu aucuns services.
Sy vient à donner une cure
La chambrerie n'a la cure :
Les poures qui sont à matines
S'ils dient mot, on les matines.
Plustost pourveus sont les flateurs,
Les ruffiens que les serviteurs
Qui servent Dieu et jour et nuyt :
Pourquoy la façon trop m'ennuyt.
Et pource nous gens mariés
Sommes à Dieu appariés,
Car les mariés ont plus paynes
En ung jour qu'en quatre sepmaynes
Ne seuffrent les religieulx.
Mariage est litigieux
Et penible sur tout martire,
Pource les mariés, à voir dire,
Ont pour leur grant affliction

Plus ample retribution.
Dieu voult aux hommes publier
Le croistre et le multiplier
En reprouvant sterilité,
Car bien affiert en verité,
Joindre masle avecque femelle
Pour faire lignie nouvelle,
Pour chasteaux et cités remplir,
Pour le plaisir Dieu accomplir.
Qui me feroit celle union
Point ne seroit religion,
De saint Pierre ne souviendroit :
Sy doit cesser en cest endroit
Le clergié qu'il n'y contredye.
Car qui à droit y estudye,
Mariage fut fait jadis,
Pour les sieges de paradis
Restablir et recompenser,
Que Lucifer par mal penser
Avoit fait guerpir et vuyder
Par orgueil et par fol cuyder :
Dont luy et toute sa sequelle
Sont pugnys de payne eternelle.
Selon le peché le meffait
Car il vouloit estre parfait,
Et monter en aussy beau lieu
Comme la majesté de Dieu.
Le premier peché commença
Quand Lucisbel si s'avança,
Qui fust le premier envieux
Et aussy roy des orgueilleux,

Car sa beaulté resplendissoit,
Et en tres grant clarté yssoit :
Sy beau estoit, sy decoré
Que sur tous il sembloit doré ;
Pourquoy il alla proposer
Avec plusieurs et disposer
De monter, dont il descendit,
Car en enfer tost il fondit,
Où il est en calamité
Dampné à perpetuité.

En paradis fut ordonnée
Du mariage l'assemblée :
Dieu fit sa mère marier,
Et à Joseph apparier
Pour approuver les espousailles ;
Les moynes tondus aux cizailles
Ne les rendus en abbaye,
Ne les convens ne fit il mye
Dont nostre estat est plus notable,
Que le leur et plus honnourable.
Qui considere la racine
Et l'estoc de la droite orine,
Mariés precedent les vierges
Qu'on sert de lampes et de cierges.
Combien que les vierges ès temples
Ayent honneur par bons exemples,
Neantmoins en virginité
N'a point de postérité.
Plus d'honneur gist ès mariages :
Quant les enfants sont bons et saiges

Et se gouvernent en prouesse,
Les pères en ont grant lyesse.
Mais assez plus s'esjoyront
Quant leurs enfans ès cieulx iront
Par delès leurs peres séoir,
S'avec eulx les pevent véoir
Couronner et entronisier
Adonc ne pourroit nul prisier
Les grans joyes qui doubleront
Quant en gloire s'assembleront.
Dont aulcuns sur ce concluront
Que mieulx vault et mieulx aymeront
Le mariage d'Abrahan
Que la virginité saint Jehan,
Car coupple de charnalité,
Comme il me semble en vérité,
L'omme chaste point ne despouylle
De sa vertu, pour qui se vueille
Maintenir bien pudiquement
Sans faire fol attouchement :
Cela ne l'empesche ne trouble,
Mais demeure sa vertu double.
Se droit canon dit au contraire
Que sans mariage contraire
Virginité paradis emple,
Et mariage par exemple
Remplist la terre seullement,
Je dy pour souldre tellement
Que mariage en equité
Doit preceder virginité
Car raison mon propos conforte.

Quant le mary à droit se porte
Qui en troys le pourroit partir,
Il est confesseur et martyr,
Et chaste avecque sa moulier
Puis qu'il se garde de soullier.
Se l'estat de virginité
Remplist les cieulx par dignité,
Encor fait plus le mariage :
Les cieulx remplist en hault estage
Et cy dessoubs remplist la terre
Où il seuffre tourment et guerre.
Se les pères et leur lignie
N'eussent charnelle compaignie,
En sainct mariage jadis
Tout seul demourast paradis :
Car qui tel fait point ne feroit,
Ne vierge n'autre ne seroit,
Vuid seroit le ciel et le monde
Jusques en l'abisme parfonde.
Le mariage est necessaire,
Combien qu'assez y ait de haire :
Doncques l'estat connubial
Doit estre par especial
Plus loués que virginité.
Mais se j'ay icy recité
Aulcune matiere hors voye,
C'est tristesse qui me desvoye.
Sy sçay je bien selon droicture
Que qui de deux biens faict jointure
De bonnes meurs croist l'assemblée,
Vertu est par vertu doublée,

Double bien amende l'estoffe,
Ce tesmoigne le philosophe,
Et droit canon fait tesmoingnage
De chasteté en mariage.
Dont se l'espoux parfaictement
Se veult maintenir chastement,
Je croy qui sera couronné
Et tres grandement honnouré
Pour son martyre tourmentable,
Et pour chasteté honnorable.
Par moy n'en sera plus tancié,
Mais diray ce qu'ay commancié.

Comment ès cieulx tous les bigames
Vindrent à moy en paradis
Dire : Tu es vaillant aux armes,
Point n'y fault de de profondis,
Tu seras avec les martyrs,
Avec nous aultres en ce lieu,
Pour peyne tu seras gratis
Apres ta fin auprès de Dieu.

De la celeste region
Vint vers moy une legion
De mariés et de bigames
Dont en paradis sont les ames,
Qui de leurs sieges se leverent
Et doulcement me saluerent,

Tous disoyent grans et menus :
Amys, bien soyez vous venus,
Venez ça à nostre carolle.
Illec avoit mainte citolle,
Mainte vielle et mainte harpe
Qu'aulcuns portoyent en escharpe ;
Joyeusement se maintenoient,
L'ung l'autre par les mains tenoient ;
Leur lyesse estoit manifeste.
Qui vouldroit descripre leur feste,
On le tiendroit à grant merveille,
Car oncques ne vy la pareille.
Quant les harpes des dois touchoient,
Ceulx de la dance flechissoient
Par maniere de tripudie,
En escoutant la melodie
Faisoyent leur treche et leur dance
Par tres joyeuse contenance,
Et par devant et par derriere,
Moult estoit plaisant leur maniere,
Entr'eulx chantoyent par musique
D'une doulce voix angelique,
Et louenges à Dieu donnoyent,
Apres les instrumens sonnoyent
Pour resjoyr les compaignies :
Plalterions et simphonies
Trompes, tympans, freteaux, estives,
Vielles, orgues portatives,
Harpes, musettes d'Alemaigne,
Lucs et flustes de Bretaigne,
Guysternes, rebeibes et rotes

Et tout ce qui peut former notes,
Par doulx son et par attrempance,
Faisoyent illec concordance.
Ainsy tous ensemble dancerent
Mais à tant pas ne cesserent,
Ains chantoyent au despartyr :
Vecy, vecy le vray martyr !
Il a souffert payne sans nombre
En son mariage soubs umbre
De la riotte de sa femme,
S'oncques martyr deust saulver s'ame,
Cestuy doit bien o nous séoir ;
Grant joye avons de le véoir,
Puys chanterent alleluya.
Et Dieu qui point ne m'oblia,
Dist : Vecy mon fils esléu,
Certes son fait m'a bien pléu :
Il a souffert la plus fort luicte
Qui soit en martyre introduicte ;
Sy doit bien vos chansons ouyr,
Pour luy vous devez resjoyr.

MATHEOLUS.

Lors me monstra Dieu le beau siege,
Et dit : Mon fils viens ça, te siege,
Et veuil que ayes cy ta place :
Bien est droit qu'ainsy le te face.
Tu as souffert mainte reprouche
Par ta femme la male bouche.
Le siege estoit bien aourné,

De riches pourpres atourné,
Nobles et artificieuses,
Resplandissans et precieuses.
La chayere d'orfaverie
N'est de cristal ne de verrie,
Mais faicte estoit par grant mystere
De sy hault pris et sy tres clere
Qu'homs n'en pourroit descripre l'œuvre ;
Les oreilliers dont on la queuvre
Estoyent de telle richesse
Playns de plaisance et de noblesse
Et d'oudeur de souef flairier
Qu'homs ne le pourroit declarier
Mon songe me fist congnoissant
Que la salle noble et puissant
Estoit fondée par maistrise,
Sur haultes colonnes assise,
Paincte de choses glorieuses
D'or et de pierres précieuses.
Araigne n'y osoit fil tendre
Et sy n'y a pouldre ne cendre,
Il n'y fault mestier de balays :
Oncques ne fut sy beau palays.
Le lambrins par dessus joly
D'yvoire luysant et poly
Estoyt de roses estellées
Et de fin or attintellées
Plus que nulle estoille luysant,
A veoir estoit moult desduysant,
Car parmy chascune verriere
Du ciel resplendissoit lumiere

Qui tout le lieu enluminoit
Où nostre sire dominoit
Printemps est en toute saison
En la glorieuse maison :
Plus souef et plus attrempée
Qu'oncques en vergier ny en prée
Ne fust, et est plus delectable.
Là est la joye pardurable
Qui tousjours croist et point ne fine,
Là est droicte paix sans hayne,
Et repos où nul ne labeure,
Lumiere rayant à toute heure,
Vray souleil sans esconsement
Port séur sans empeschement.
Ha! com doux et bien éuré,
De tout tourment asséuré
Est ce beau lieu délicieux,
Comme il est saint et precieux!
Humaine cogitation
N'en peult faire description.

De pyment y sourt la fontayne
De clercs undés pure et sayne,
Pour recreation joyeuse,
Plus que miel doulce et savoureuse,
Sur toutes eaues est plus fine,
Et sur toutes aultres plus digne.
Et quant l'argentée gravelle
Au fons des undes se revelle,
Sy melodieusement sonne
Qu'aulx escoutans grant soulas donne;

Plus que balme n'aultres espices
Rend odeur plaine de delices ;
Tout paradis souef en flaire :
Odeur n'est qui puisse tant plaire,
Et le ruyssel qui en dicive
Respond à la fontayne vive.
Bien près croist l'erbe et la verdure
Sans blesmir en temps d'yver dure.
Là croissent pyns, loriers et balmes,
Fenoils, marjolaynes et palmes,
Et aultres plantes autentiques
Et herbes bien aromatiques,
Qui de leurs fleurs se couronnoient
Et des feuilles s'environnoient.
Le champ est paré de florettes,
De roses et de violettes,
De primerolles et de lys :
Le lieu est tout plain de delys.
Des oyseaux y a grant foison
Qui par tres joyeuse achoison
A bien chanter mettent leur cure,
Chascun d'eux selon sa nature
De leur voix clere et non pas casse :
Le roussignollet tous les passe.
Les grans desduitz, les grans noblesses,
Et les douleurs et les lyesses
Du siege ne pourroit on dire,
Et poete n'y pourroit souffire.
A une part du siege noble
Painct d'or, d'azur et de sinoble,
Regarday une vestéure

Riche et par grant envoyséure,
De noif estoit assez plus blanche
Il n'y falloit ne pans ne manche
Et sy estoit bien gironnée
Et par droit compas patronnée.
De saphirs, d'esmeraudes fines
Et d'aultres richesses pierrines
Plus que souleil resplendissoit
La grant clarté qui en yssoit.
Les couronnes furent assises
De grans prys, de nobles devises,
Par dessus les vestures telles
Qu'on ne pourroit véoir plus belles,
Et quant j'éus bien advisé
Sy com dessus ay devisé,
Et plus assez, sans point de fable,
Lassus au doulx lieu delictable,
Dieu me dist : Vien avant, amys,
Vecy ce que je t'ay promis.
Puys que tu t'es à moy donné
Vestu seras et couronné.
Pour tes paynes te fais je don
De ce glorieux guerredon.

Apres à genoulx de rechief
Humblement et enclin le chief,
Et confortant m'affliction
Luy deis par grant contriction :
Souverain pere pardurable,
Dieu puissant et invariable
Vivant en seule poesté,

Forme de vraye honnesteté,
Voye de droit, port de navye,
Doulce fontayne, port de vie,
Mesuré souleil de justice
Majesté qui point n'appetice
Tout peux et es tout congnoissant
De toy vient povoir aux puissans,
Tout gouvernes et tout maintiens,
Et tout sans nombre en ta main tiens.
Tu fais chaud, tu fais yverner,
En moment sces tout discerner
Et disposer tres doulcement;
Sans fin et sans commencement.
Ung seul Dieu triple en unité,
A toy, benoiste trinité,
Où j'ay mis toute m'esperance,
Ma ferme foy et ma creance,
Soit louenge, et honneur et gloire,
Domination et victoire !
Tu aymes les biens et addresses,
Tu donnes joyes et lyesses,
Tu aymes paix, tu hes discorde,
Pere plain de misericorde,
Tu es vray en toutes parolles
Qui sont vrayes, et tes parabolles
Sont doulces et emmyellées,
Combien que mes raisons meslées,
Et mes pensées merveilleuses
Contredisans et orgueilleuses
Ne les saichent pas concepvoir,
Je m'en puys bien appercevoir :

Bien voy qu'il te plait moy aymer
Quant tu me daignes fils clamer.
Jaçoit ce que n'en soye digne,
Assez me monstres par maint signe
Que tu ne me veulx pas grever,
Favorable es au relever;
Louer te doys et rendre graces
En tous lieux et en toutes places,
Car tu m'as donné, au voir dire,
Congnoissance de mon martire,
Et m'as enseigné par raison
Comment viendray en ta maison.
Je te recongnois à bas ton,
Car par ta verge et ton baston
Suys chastié et conforté,
Et à bien servir enhorté
Je confesse qu'il est escript
Que tous ceulx là qui ayment Crist,
Jusques à la fin les espreuves,
Tant que vrays repentans les treuves :
Tes flayaulx leur sont medecine
Laquelle les purge et affine
Ainsy qu'on purge le froment,
Et sont quictes d'aultre tourment.
Par Job et par sa pacience
Le montras par experience,
Par ce qu'au premier le grevas
Et en la fin le relevas.

Sire, que te pourray je offrir?
Vray Dieu, qui vouls pour nous souffrir,

En la croix la mort aspre et dure
Que diray je, ta creature?
Ton très doulx nom appelleray,
Et ta gloire reveleray,
Et sy prendray tost le calice
De salut sans penser malice.
Car je vueil après toy fuyr
Pour vie avoir et toy suyr.
Point ne me sera chose amere
De mourir quant je considere
Les biens de la celeste vie;
Mieulx en souffreray sans envie,
Et mueray mort momentaine
Pour vie durable et certaine.
Espoir ma grant douleur allege
Et bien requiert cest poly siege,
Que j'endure et seuffre forment
De mariaige le tourment
Pour eschiver peine plus dure
Et gaingnier la joye qui dure.

Je prens grant joye et grant plaisanre
De ce que me tiens en souffrance;
Merites me seront rendues,
Mes peines me sont bien vendues,
Toutesvoys, doulx Dieu debonnaire,
Je te pry qu'il te vueille plaire
Que cest calice oultre moy passe.
J'ayme trop mieulx que je trespasse
Sy que de mort soye delivre,
Il ennuye à m'ame de vivre,

Toute douleur sur moy s'applicque,
Je suis derision publicque,
Si doubt que travail ne me blesse
Par mal souffrir et par foiblesse,
Car au monde n'a point d'éur.
Je voy qu'il n'y a riens séur ;
On ne doit point le monde aymer,
Car on y treuve trop d'amer :
Il y a famine et froidure,
Chaleúr, pestillence et ordure,
Et pechié, orgueil et oultraige
Qui les serfs tiennent en servaige ;
Vertu y est subjecte à vice,
Science est morte par malice,
Dont de remede te requier,
Cest calice passer ne quier.

Quant je très forment considere
L'estat du monde et la misere,
Aux vers la peau laissier vouldroye,
Et voluntairement mourroye.
C'est toute payne, au dire voir :
Peché y a, au concepvoir,
Payne au mourir et payne au naistre ;
Labourer fault pour soy repaistre.
Las ! je fu lait et sang et sperme
Et du ventre yssi hors à terme
Nus à tout ma fragillité
Au monde plain d'iniquité,
Et puys suis ung sac plain de fiens
Com plus suys plain et plus suys ger

Sy voy que tout va de travers,
Tout sera nourriture à vers.
Je vins et iray en plourant,
Et tant com seray demourant,
Vivray en douleur et en payne,
Et sçay que c'est chose certayne
Que par mort revienday en cendre.
Dieu, quel bien te pourray je rendre?
Sans toy ne puys avoir merite :
La brebis noblement s'aquicte
Quant troys biens à son seigneur donne,
Laict, layne et fruict qu'elle faonne,
Et je n'ay riens pour toy donner,
Qui te voulsis habandonner
A acquiter nostre rançon
Et souffrir mort à grant tançon.

MATHEOLUS.

Lors dist Dieu : Fils, tu as souffert,
A grant martire t'es offert,
Sy com j'ay dit premierement.
Chier fils, or saiches fermement
Que je t'ay cest siege apresté
Pource que souffrans as esté ;
Retiens en toy bonne esperance,
Resjouy toy de ta souffrance.
J'ay les souffrans tousjours aymés :
De moy seront amys clamés.
A tant cessa, plus n'en ouy,
Moy laissa et s'esvanouy.

Au resveiller fut ma douleur,
Tout esbaby muay couleur,
Car lors avoye mal chevy
Quant emprès moy nulluy ne vy,
Fors ma femme malle et perverse
Qui delès moy gisoit enverse :
Tout incontinent me tença,
Ma chair à trembler commença,
Sy tost que j'eus sa voix ouyée
Elle dist : Bien est employée
La misere que vous avez !
Fors que dormir riens ne sçavez.
Je ne deis mot, parler n'osay
Et oncques puys ne reposay,
Les cheveux me fist hericier
De paour, car par Saint Richier
Plus asséur seroyt ly homs
Avecques serpens et lyons
Qu'avecques femme riotteuse,
Et la myenne est trop perilleuse.
Par espreuve la doys congnoistre.
Tout ainsy com l'en fait à croistre,
Le feu quant on y met des boises,
Par parolles sourdent les noyses,
Et les batailles s'en ensuyvent,
Dont ceulx sont fols qui trop estrivent
Souvent empire son affaire
Homs qui ne peult souffrir ne taire.
Quant homs se tait et femme tance
Et espand sa male semance,
Et ne trouve qui luy responde,

Plus doulente n'a en ce monde ;
Plus s'en deult la malle crevée
Et est plus aigrement grevée.

Et jaçoit ce que Cathon tiengne,
Qu'en songe nul effect n'aviengne,
Tous les songes en verité
Ne sont pas plains de vanité.
Andromacha, la dame saige,
Songea la mort et le dommaige
De son mary Hector de Troyes,
Comment fortune en feroyt proyes,
Se lendemain aux champs yssoit :
Cil qui prouesse nourrissoit
Ayma honneur et craingnit honte,
Pource du songe ne fist compte,
Ains yssit à la destinée :
Ce jour fu sa vie finée.
Joseph noble songe songea,
Dont sa seigneurie allongea,
Car il fust maistre sur ses freres,
Et les getta de leurs miseres ;
Les songes Pharaon glosa,
Et saigement les exposa ;
Et Daniel au roy de Perse
Descript la statue diverse
De plusieurs methaux composée.
Par Macrobe fut exposée
Et descripte la vision
Qui advint au roy Cipion.
D'exemples en diroye assez,

Tant que j'en seroye lassés.
Sy ay en mon songe fiance,
Qu'il ait bonne signifiance
Dont ung pou ma douleur rapaye;
Mais que m'esperance soit vraye
Qu'en paradis joyeulx m'en voise
Après mon tourment et ma noise
Sy ne l'oseroye affermer,
Ne tous mes songes confermer.
Car bien sçay que, tant que je vive,
Mes douleurs n'auront fons ne rive,
Et quoy que je dye ou je face,
Je suys comme une chiche face
Maigre par dessoubs ma peaucelle
Et en allant souvent chancelle
Pour les maulx qu'il me fault sentir.
Dont finablement sans mentir
J'aymeroye mieulx en servaige
Demourer hors de mariage,
Et en très grant payne servir
Pour les dons divins desservir,
Et endurer à quatre doubles
Ailleurs plus grans paynes et troubles
Qu'en ceste vie langoreuse
Trop durant et trop douloreuse,
Car je ne sçay luyte si griefve,
Sy très forte ne qui tant griefve,
Ne je ne croy que bonnement
La puysse souffrir longuement.
Las! je me sens tout desconfire,
Je meurs, je meurs à grant martyre.

LIBER QUARTUS.

Qui douloreux oncques n'aura congneus,
Et veult prouver son cœur estre piteux
Viengne moy veoir, comme despourvéus
De reconfort et de paix desireux.
Mon chant en plour,
Mes beaux dits en tristour,
En fiens ma flour
Tournera sans retour;
Par ma folour
Est ma joie en doulour
Et sans sejour
En tenebres mon jour.

Se Dieu est confort et courage
A ceulx qui sont en mariage,
Et de luy ne sont escondit
Sy com ceste vision dit,
Je luy pry qu'il me soit propice
En ostant rigueur de justice.
Il scet comment ma femme estrive,
Ma douleur chascun jour ravive;
Je suis poinct si très aigrement

Du serpent que nul oingnement
Ne m'en peult faire guerison :
Oncques ne fut si marris hom
Las ! je n'en puis mais s'il m'envoye ;
Je doubte que ma femme n'oye
Ma complainte que je recite.
Se ceste œuvre luy estoit dicte,
Au visaige me cracheroit,
Et les deux yeulx m'esrascheroit ;
Pource n'os' monstrer cest volume,
Tant crains que sa fureur m'alume.

Quant plus est briefve l'escripture,
Plus est plaisant à creature
Au concepvoir et à l'apprendre
Et tant la peut on mieulx entendre
Si com le saige le tesmoingne
Pource vueil de ceste besoingne
A briefs mots faire mon rapport,
Car temps est de venir à port.
Mais ainçoys que ma nef arreste
Qui est lasse et à ancrer preste,
Feray briefve narration
De la recommandation
Que Mathieu fist à ses seigneurs,
Et premierement aux greigneurs,
Sy com je truys en la matiere
Qui tant me semble belle et clere,
Qu'on ny sauroit riens amender.
Premier se voult recommander
A l'evesque de Therouenne,

Ne sçay s'il y a R ou N,
Ne par quels lettres fut nommé :
Mais il estoit bien renommé
De courtoisie et de largesse,
De sens, d'onneur et de noblesse ;
Point ne fut orgueilleux ne rude,
Moult estoit loué en l'estude
D'Orleans pour bonne doctrine,
Pour bonnes meurs, pour discipline ;
Aux compaignons estoit entiers,
Et leur repetoit voulentiers
Les loix que fit Barbarius
Et celles de Pomperius,
Puys repetoit de Julien
Et après de Papinien,
Le droit nouvel leur exposoit,
Ses cas saigement proposoit.
Sa lecture estoit delectable,
Et aux escolliers prouffitable.
Mathieu en luy moult se fia,
Et pource luy signifia
Ses douleurs et son infortune,
En disant que dessoubs la lune
Ne vivoit nul plus doulant homme
Ne qui endurast si grant somme
Comment ledit Mathieu faisoit ;
Du surplus pas ne se taisoit,
Maints dits en pourroye amasser
Dont pour briefté m'estuet passer.

Après escript bien ententis

Aux archydiacres gentils
De l'eglise dont je recite
De Therouenne dessus dicte ;
A l'archidyacre de Flandres
Ainsi com se fust Alixandres
Dont on tenoit si grant escsandres
Porta honneur et reverence
En luy monstrant sa pestilence.

L'archidyacre de Bouloingne
Certifia de sa besoingne
Et luy envoya sa complaincte
De tristesse et de doleur paincte.

Celluy de Brebant moult loua,
En luy honnourer alloua
De beaux vers et de beau langaige
En soy plaignant de mariage
Qu'en ses ditz excommunia,
Car point de remede n'y a
Ne pour herbes ne pour emplastres.
Au doyen et aux decolastres
De l'eglise dessus nommée
Donna los et grant renommée,
Et ne se cessoit de complaindre
De son mariage sans faindre.

Aussy escript au prevost d'aire
Ses plours dont ne se povoit taire.
Ledit prevost moult honnoura
Et en recommandant ploura :

Nommé fu Guillaume de Liques,
Vaillant entre les catholiques.

A labbé du Boys honnourable
Se monstra assez favourable
De ses vertus magnifier :
Assez luy voult bien signifier
Les peines dont il labouroit,
Et comment nuyt et jour plouroit.
En après par especial
Du reverend official
De Therouenne publia
Les biens et rien n'y oublia
Se ne fut par inadvertance :
Saige et lettré par excellence
Le nomma en sa rethorique
Dont bien sçavoit la theorique,
Et dit qu'il fut grammarien,
Et batailleur logicien.
Pour le vray du faux discerner,
Pour argument bien gouverner
N'avoit pareil jusques à Naples
Fors que maistre Jacques d'Estaples :
Il fu Tulles par eloquence,
Pitagoras en la science
De nombrer n'y sçéust que dire :
On ne le scéust desconfire
A declairer par escripture
De toutes choses la nature,
Car bien sy sçavoyt appliquer,
Et par nombre pronostiquer

Plusieurs des choses advenir.
Cloison ne le péust tenir
S'il voulsist porte deffermer,
Mais je ne sçauroye affermer
Par quel vertu ce pouvoit estre
Sans l'ouctroy du souverain maistre.
Il sçavoit bien philosophie,
Et jugier par astronomye,
De tous les corps du ciel le cours,
Et le croissant et le decours
Des planettes et de la lune
Bien congnoissoit et l'aultre et l'une,
Et des estoilles reluysans
S'elles sont bonnes ou nuysans,
Et les jugeoit par ses pratiques
Ou fichées ou erratiques.
Le secret sceut d'astronomye
Et de toute philosophie,
Il estoit bon musicien
Et aussy geometrien
Pour mer et terre mesurer
S'il y voulsist à droit ouvrer :
Jehan de Ligny avoit nom.
Le droit civil et le canon
Sçavoit sans en trespasser clause.
Maistre Mathieu avoit bien cause
De le louer pour ses merites :
Toutes ne sont pas cy escriptes.
Au bon et saige sans moyen
Arnoul de Beauvoisis, doyen
De saint Fremin en Monstereul,

N'escript pas sans degoutter l'œil,
Mais en plourant main à maxelle
Luy signifia sa querelle ;
Et de faucomberge Nicaise
Requist humblement qu'il luy plaise
Sçavoir de ses maulx la racine
Où n'y a point de medecine ;

Après declara sa misere
A ung abbé reverend pere
Du monstier du mont saint Jehan,
Ses griefs paynes et son ahan
Dont il vivoit honteusement
Luy escript moult piteusement.
Au derrenier à maistre Jacque
D'Estaple exposa desjà que
Premier eust de luy congnoissance
L'aymoit il dès le temps d'enfance,
Si luy fist sçavoir ses douleurs
Et ses plaints parés de couleurs,
Bien aournés de rethorique,
Et le descript bien autentique
D'onneur, de meurs et de science
Dont il avoit experience.
Autant ou plus en descripsoit
Com de l'official disoit
Des biens de vertu, de largesse
Et de vaillance et de noblesse.

De beaulx mots et de nobles tiltres
Fist maistre Mathieu ses epistres,

A chascun en envoya une
En soy complaingnant de fortune :
Moult sçavoit bien versifier
Et ses douleurs signifier,
En ses recommandations
Fist plusieurs lamentations,
Et moy qui suis de raison nés,
Piteusement araisonnés,
Et suis appelé Jehan le Fevre
Ne pourroye dire de levre
Ne racompter la mescbéance,
Les ennuys et la desplaisance
Dont il se plaignoit sans cesser :
Je ne les sçauroye expresser.
Car en plourant moult desprisoit
Le monde, et maintesfoys disoit :
Or apperçoy je ma foleur.
Las ! quant finera ma douleur?
Trop me desplaist toute saison,
Printemps florist selon raison,
Esté méure à souffisance
Et autompne a grant habondance
Des biens dont s'esjouyt et jeve ;
Yver despent tout et alleve
A grant joye et à grant lyesse,
Tout cela me desplaist et qu'est-ce?
Las ! chetif et maléureux,
Triste, pensif et douloreux,
Pourquoy suys je venu au monde
Qui souille tout et riens ne munde ?
Certes, le monde n'est q'une trompe

Riens n'y vault richesse ne pompe,
Tous y seuffrent douleur et payne
De la condicion humayne.
Sy est merveille comment l'omme
Se soubmet à porter la somme
Ne que vacque à acquerir
Chose que il convient perir.
Qui en balance poyseroit
Tout ce que bon y trouveroit,
Il despriseroit les richesses,
Et les honneurs et les haultesses
Et hanaps d'argent et de madre
Pour le riche homme et pour le ladre :
Peut on avoir vray exemplaire
Que richesses doivent pou plaire,
Mais les doit on doubter forment,
Pource qu'on y acquiert tourment,
Sy com dit la Sainte Escripture.
Cil est serf qui y met sa cure,
Car à grant payne sont acquises
Et quant en ung tresor sont mises
Il a tres grant paour au garder,
Et peril au droit regarder
Et la fin en est douloreuse,
Desplaisant et maléureuse,
Car au mourir s'en convient plaindre
Plourer, gemir et dens estraindre

Nature sage point ne prise
Les richesses, mais les desprise.
L'ung n'a plus que l'autre acceptable,

Car souffreteux et miserable
Fait naistre et travailler le roy,
A chascun donne ceste loy :
Par les cours du ciel gouvernées
Sont toutes creatures nées,
Soyent crueuses ou benignes,
Par les planettes, par les signes,
Par le souleil et par la lune
Car à chascun et à chascune
Donnent leurs choses egalment
Dont communes principalment
Doivent estre çà jus en terre,
Mais avarice y fait la guerre
Qui y a domination,
Et partist par ambicion
A l'ung plus et à l'autre moins :
Sy est grant dommaige aux humains
Quant pour la chose transitoire
Oublient Dieu, le roy de gloire,
Et le laissent pour les richesses,
Qui en fin ne sont que flammesches.
Les corps sont aux vers nourriture,
Tout revertist à pourriture.

Sy me merveil que cuydent faire
Ceulx qui sont pour nostre exemplaire
Mys et posés à honneur haulte :
On voit en eulx plus grant deffaulte
Qu'en nous et sont plus à reprendre.
Les pastours ne veullent entendre,
Il ne leur chault comment il aille,

Fors qu'ils ayent de la clicaille ;
Trop bien se scevent esforcier
Des brebis tondre et escorchier.
Par mon tesmoing ung tel pastour
Vault pys que loup ne que gastour.
L'evesque tout ravist et pille,
Ne laisse riens en la coquille,
Et après les officiaulx,
Et les ministres curiaulx
Prennent quanque ils peuvent avoir ;
Tous y appliquent leur sçavoir.
Proprement est dit nom de prestre
En actif pour les aultres paistre,
Mais or sont pris passivement :
Chascun peust véoir sy je ment.
Leurs conversacions sont vaynes,
Et s'en vont en places loingtaines,
Chascun laisse son font sans garde,
Et s'en vont, qui bien y prent garde,
Avec les roys pompeusement
Pour vivre plus joyeusement,
Les besoingnes royaulx procurent,
Les playes du peuple ne curent,
Ne pour leur prou point se se hastent,
Les biens du crucifix degastent.
Ils sont larrons appertement :
Oultre leur vivre et vestement,
Tous les biens aux pouvres detiennent
Quant les pouvres gens n'en soustiennent,
Et leur doyvent distribuer ;
On ne les pourroit trop huer.

Larrons sont, puys qu'ils les responnent,
Et aux pouvres Dieu riens ne donnent
Par symonie et sous ses helles
Vendent choses spirituelles,
N'est pas raison que on les vende
Car tout pour néant la prebende
Doit estre donnée au preudhomme.
Le contraire est en court de Romme :
Aulx maulvais est pour pris vendue,
Fraude y est partout entendue,
En livrant la prebende à fraude
On la vend comme une ribaulde
Par pris et à personne indigne ;
Tel contract donne maulvais signe.
Symon vit, et mort est sainct Pierre ;
On ne fonde riens sur sa pierre,
Pource doit bien plourer l'Eglise
Quant en subgection est mise,
Et en truaige soubs Symon
De son char porte le lymon.

Merveille ay des religieux :
Plus que nous sont delicieux,
Plus despendent tels damoyseaux
En chevaulx, en chiens et oyseaulx,
En folles femmes et estoutes,
En vins et en viandes gloutes.
Il n'y a nully qui ne vueille
De son bon subgect la despouylle,
Plus aspremenl assez ravissent
Que les tyrans qui seigneurissent ;

On voit bien qu'ils font trop le maistre.
Car sy com souloit jadis estre
Voulentiers en subgection
Dessoubs leur juridiction,
Or va tout ce devant derriere.
Car orendroit par leur maniere
Plus different que blanc à noir
Nul ne veult dessoubs eulx manoir.
Leur cloistre leur sert de neant,
Nul moyne n'y va tourneant,
N'ils n'y font point de residence,
Mais ils quierent par evidence
Les lieux reprochés et oyseux
Et vont souvent aux plais noyseux
Ou au marché, ou par les rues
Hantent pour bargaigner chars crues.
En la court du roy, en la salle
Voit on souvent ceste grant galle,
Ou à court de Romme ou à Rains :
A causer ne sont pas derrains,
Ne leurs voysins ne laissent vivre.
D'aultres vices en a mon livre
Que je ne vueil pas icy mettre.
Religieux, ce dit la lettre
De religando sont nommés :
D'estre bannis et renommés
Hors du siecle, ce scet chascun,
Ou de moynes qui ne vault qu'un ;
En tous leurs fais est reprouvable
Leur vie, et leur secte dampnable,
Leurs abbés veullent deposer,

Contre chascun veullent gloser.
S'ung en estoit huy esléu,
Demain en seroit despléu.
Qui fait abbé d'ung chetif moyne,
Bien puys jurer par sainct Anthoyne,
Qu'aux compaignons pys en sera,
Plus estrange se monstrera
Que se moyne n'éust esté,
Car en yver et en esté
Vouldra sur eulx estre devins,
Et de viandes et de vins
De son ventre fera cyboire,
Seul yra en sa chambre boire
Et sera servy à sa table
De mainte chose delectable.
Ceulx qui servent Dieu en convent
Seront très mal péus souvent :
Lors sourt en eulx dissension
Qui par nulle profession
De cloistre ne sera purgie.
Chascun d'eulx a sur l'autre envye
Et s'ils sont deux qui [bien] s'entr'ayment
Et pour loyaux amys se clament,
Sy tost que l'ung abbé sera
L'amour d'entre eulx deux cessera :
Ils se faingnent l'ung l'autre aymer,
Mais l'ung vouldroit l'autre en la mer.
Les moynes sont fors à congnoistre,
Loups sont vestus de layne en cloistre,
Et souvent heent les plus saiges.
Tous colleges ont tels usaiges

Pour leur recteur destituer,
Et pour leur estat remuer
Quièrent plusieurs faulces cautelles :
Les reigles des moynes sont telles.
Leur acteur met condicion
Que nul d'eulx par ambicion
N'ait propre, et s'aulcun veult errer
On le devroit faire enterrer
Après sa mort en ung fumier :
Or est d'eulx chascun coustumier
D'avoir propre, il n'en faut doubter,
Dont les doit on en fiens bouter.
Ainsy le veult pape Gregoire,
En ses decrets en fait memoire.
Sy ne leur doit on riens donner
Pour jangler ne pour sermonner,
Car on perd tout quanque on leur donne :
Bien enclineront la personne,
Mais ja plus n'en reportera,
Et de son don triste sera
S'il n'en est bien acertaynez
Les monstiers furent ordonnés
Pieça pour le siecle fouyr,
Non pas pour vanité suyr
Mais pour soy mesme humilier
Et pour tout le monde oublier.
Cil regne bien qui à Dieu sert,
En fin bon loyer en dessert,
Et souffit que nul n'y mendie.
Et toutes voyes, quoy qu'on die,
Plusieurs sçay ès religions

D'onnestes conversacions
Qui pour leur bien font à aymer :
Si ne les doit on diffamer.

Des chevaliers n'est riens notable
Presque tout y est diffamable ;
Chascun veult valoir ung millier,
Ils le vallent bien au pillier,
Ou à vivre d'aultruy vitaille,
Mais ils n'ont cure de bataille,
Mesmement pour garder l'Eglise
Ne pour deffendre la franchise,
Et le peuple à droit maintenir.
Las ! bien leur déust souvenir
Du roy Nabugodonosor
Qui fut riche de grant tresor,
Puys fut mué comme une beste,
Par sept ans endura moleste,
Et mengeoit le feurre et la paille.
Tout chevalier vaille que vaille
Jure que mort n'eschivera
Et que l'Eglise deffendra
S'il y voit faire riens inique
Au droit de la chose publique,
Garder en tous lieux s'offrera
Ne perdre ne la laissera :
Ainsy est il ès drois trouvé.
Sy leur doit estre reprouvé
Quant ils font trestout au contraire :
Pour parjures les doit on traire,
Car l'Eglise n'èst deffendue

Ne chose publique rendue.
Ils ne gardent ne l'ung ne l'autre,
Tout ravissent lance sur faultre,
Et tout gastent et tout deveurent
Fors les flamesches n'y demeurent.

Des juges vueil faire clamour :
Froissés par dons et par amour
Le jugement doyvent cremir,
Et de plus grant paour fremir
Que ne font les aultres parties
Se les choses ne sont parties
Par droit jugement en la livre.
Le juge condempne ou delivre
Ça jus et met en sa balance :
La doit estre pour souvenance
Presente de Dieu la figure
Avecques la saincte Escripture;
Lors se peut le juge advertir
Que les droys ne doit pervertir,
Encor luy doit mieulx souvenir
Que le droit juge est à venir,
Qui les bons o luy recevra
Et les maulvais deboutera.
Sy me merveil comment ils osent
Juger faulx, ne comment ils glosent
Leur sentence et leur jugement,
Dieu ne craingnent aulcunement :
Leur justice mal se gouverne,
Sy com le vin en la taverne,
Nous sont les jugemens vendus,

Et sont à la bource pendus,
Droicture ne cremeur de Dieu
Ne droit ne rayson n'y a lieu,
Tout ce n'y vault pas deux chardons.
Les jugemens se font par dons,
Ou par faveur ou par priere,
Les dons boutent le droit arrière,
Car qui bien scet les paulmes oindre
Au lieu du droit scet le tort joindre.
Les bons juges ne daignent prendre
Deniers ne la justice vendre,
Sy pry Dieu que d'eulx luy souviengne
Et qu'en sa grace les maintiengne,
Et ceulx mette en sa mancion
Qui ne veullent corruption.

Des advocats comment diray?
Ja pour paour ne m'en tairay.
Il a en eulx plus de diffame
Qu'en une pute folle femme.
Chascun de ses instrumens joue,
Femme son cul pour deniers loue,
Et l'advocat sa langue vend,
Ces deux ne vivent pas de vent :
La langue est plus precieulx membre
Que n'est le cul, bien m'en remembre.
Tant est la vente plus honteuse
Com la langue est plus precieuse,
Nul serement n'y est tenu ;
Qui plus donne, il est mieulx venu,
A payne s'y doit nul fier.

Quant l'advocat veult deffier
Son amy pour deniers avoir,
De son ennemy prent l'avoir;
Ne luy chault s'il est d'Angleterre,
Mais que deniers luy viengne querre;
Contre ses parens plaidera,
Et pour ses dons luy aidera.
Quant il y a planté monnoye,
L'advocat sa langue desploye,
Et l'aguise comme une espée;
Mainte mensonge en est couppée
Et coulorée en rethorique,
A pervertir les loix s'applique,
Et faint qu'il face nouveaulx drois,
De langue se combat tous drois,
Mais en pourpensant ses mentailles,
N'ist riens que vent de ses entrailles.
Et si tost que l'advocat cuyde
Que des gens la bourse soit vuyde,
La cause met hors de sa cure,
Pource que l'argent plus ne dure,
Et d'ambe part promet victoire
Et pource ne le doit on croire.
Il jure par la kyrielle
Qu'il soustiendra bonne querelle :
Bonne luy est, ainsy le glose,
Puys que prouffit a en la chose.
Cil bat le vent qui riens ne baille,
L'advocat n'y compte pas maille
N'il n'y met diligence aulcune,
Il n'ayme riens tant que pecune,

Et dit : Riens ne receus puys hyer :
Il vouldroit la mer espuisier.
Belles robbes font bien au cas
Bien se vestent les advocats,
Et de nobles robes se parent,
Affin que plus saiges apparent.
A tels gens sont equiparées
Les femmes qui sont bien parées :
C'est pour avoir plus grant loyer
D'avec les hommes donoier.
Les advocats plus chier se vendent,
Pour leurs habits grans loyers prendent,
Et si n'estoyent bien vestus
On ne leur donroit deux festus
Pour leurs loys ne pour leur langage,
Qui donne au peuple grant dommage.
S'ils avoyent voix de seraynes
Qui de melodies sont playnes,
Sy les doit on forment doubter :
Perilleux sont à escouter.

Fy des merdeux phisiciens !
Jà ne seront loués céans
Convoiteux sont et mensongier,
Et sy font moult à ressongnier
Qu'ils sont de nature chenine.
Entr'eulx docteurs en medicine,
Leurs compaignons heent et fuyent,
Et les cures pour eulx estuyent.
Les advocats font le contraire :
Se deux à une cause traire

Sont retenus pour eulx esbatre,
Ils vouldroyent bien estre quatre :
Vins, viandes et espices
Quierent par tout à grans delices,
Et despendent joyeusement,
Honnestement et largement.
Mais des phisiciens de merde
Chascun a paour qu'il ne perde,
Et pource pleurent leur despense
Tristes, pensifs et en offence,
Car avarice les rebource
Qui ne leur laisse ouvrir la bource.
Ils faingnent tousjours les malades
Remplys, ou enrumés, ou fades,
Et tant ne scevent procurer
Qu'eulx propres se saichent curer.
Sy ne font à croire de rien
En leurs œuvres, car on voit bien
Qu'ils ne vivent pas plus que nous.
Leur medecine est à genoulx,
Près des estrons et des orines,
Les chamberières sont latrines :
Ils leur recommandent clistere.
Fy! il y a ung ort mistere.
On voit leurs ars souvent faillis,
Dont plusieurs en sont mal baillis ;
Par leur deffault la mort les happe,
Dix en meurent quant ung eschappe.
Le temps et les orines faillent,
Le poulx et les signes qu'ils baillent
Dont ils font les gens ruyner

Par mentir et par deviner,
De ce sert le phisicien.
Serapion et Galien,
Ypocras, Ysaac, Rasis,
Ne valent pas un parisis,
Ne leur art ne leur aliance.
Ceulx sont fols qui y ont fiance :
Autel dy des cirurgiens,
Com j'ay fait des phisiciens.

Droit est que des bourgois advise
Comment ils font leur marchandise,
A faulx poix et en parjurant,
Saincts et sainctes deffigurant,
Il ne leur chault mais que hault vendent :
A aultre chose ne contendent.
Les foires et les marchiés quierent,
Cens, rentes et chasteaulx acquierent,
Diffamés sont du fait d'usure,
Mais telle acqueste point ne dure
Jusques à la tierce lignie,
La quarte n'en enrichist mye.
L'usurier doit avoir regard
Que des paynes d'enfer se gard,
Car souvent racompter orra :
Plus aura, plus doulant mourra.
Aussy doit il avoir memoire
Des biens de pardurable gloire,
Et des griefs cures de ce monde
Qui les fais des pechiés affonde ;
Sy en souviengne qui vouldra :

Le plus chargié plus s'en douldra.
Mais quoy qu'on die des bourgoys,
Plusieurs en y a de courtoys,
Vaillans hommes et honnourables,
Qui sont en leurs fais amyables,
Dont se j'en ay trop sermonné,
Je pry qu'il me soit pardonné.

Je loueroye voulentiers
Les laboureurs bons et entiers
Vivant de leur loyal labour,
Mais ils ne comptent ung tabour
Se leurs dismes à Dieu ne payent :
En ce le temptent et essayent
Ainsy que fist Caym son frere,
Sy que leur male foy appere.
Les ors villains mal gracieux,
Mesdisans sont et envieux :
Tousjours dient que leurs voysins
Ont ès vignes plus de raysins,
Et plus de blé en la campaigne ;
Leur envye trop les meshaigne,
Et quant ne pevent dire pis,
L'estrange vache a plus de pis
Et plus de lait à grant planté.
Tous sont de ceste voulenté ;
D'eulx se complaint la loy agraire :
Elle condempne leur affaire,
Car hors loy sont et ignorans
Et mal parlans et devourans,
Les commandemens Dieu ne prisent,

Et les droits de l'Eglise brisent,
Et de verité petit usent :
Ainsy en tous leurs faits abusent.
Le plus se vivent comme bestes
Et à jours ouvriers et à festes.
Ne sçay pourquoy plus en diroye,
Ne pourquoy m'en traveilleroye.
Le monde voy trop desguisé,
Quant j'ay tous estats advisé
Et le bon et le mal éur,
Je n'y sçay nul estat séur,
Qui tous les pourroit experir,
Dont j'ay grant paour de perir.
Pource qu'ay justement vescu,
Sy pry Dieu qu'il me soit escu
Çà jus en ceste mer mondayne,
Où la tempeste me demayne
Tourneant et sans aviron,
Et me mette hors du giron
Du siecle où nul ne vit sans blasme :
Debonnaire me soit à l'ame !
Car je crain que trop n'y demeure,
Sy ne suys sans plourer nulle heure,
Assez appert à mon visaige
Que paix ou repos envys ay-je.

Finablement quant me souvient
Comme chascun mourir convient,
Et j'ay record des quinze signes
Qui de très grant paour sont dignes,
Preambules du jugement,

Je tremble paoureusement.
Le premier jour s'eslevera
L'eau et comme ung mur montera
En hault par dessus les montaignes.
Le second jour donra enseignes
Que l'eaue au bas descendera
Et au tiers jour son cours fera;
Au quart jour s'accompaigneront
Tous les poyssons et crieront,
En eulx complaingnant de la fin,
Et la balaine et le daulphin.
Au quint jour avallera l'onde ;
Au sixiesme par tout le monde
Arbres et plantes sans doubter
Feront sang vermeil degouter.
Le septiesme fort ventera :
Maisons et cités destruira,
Les pierres se despiesseront,
De leurs pieces guerres feront,
Et se combattront sans sejour
L'une à l'autre l'huitiesme jour.
Au neufyesme après ceste guerre
Sera grant mocion de terre,
Telle que nul ne pourroit dire.
Au dixiesme jour par grant ire
Les montaignes et les vallées
Si seront ensemble avallées,
Et les menues et les grosses ;
Et à l'onziesme jour, des fosses
Istront hors des gens qui plorront,
Et comme fourcennés courront

Pour la paour du temps horrible.
La douziesme sera terrible :
Les estoilles tresbucheront,
Et jus du firmament cherront,
Ne ja signe n'y demourra,
Dur sera cueur qui ne plourra.
Au treziesme vendront les os
En un grant mout, bien dire l'os ;
Des sepulcres où ils gerront
Pour estre véus sus seront.
Tout mourra au jour quatorziesme
De triste mort, et au quinziesme
La terre ardera en tous lieux.
Après ces choses viendra Dieux
Tenir son dernier jugement :
Qui aura vescu sainctement,
Il sera de bonne heure nés,
Les maulvais seront malmenés ;
Mais paravant ceste aventure,
Sy com tesmoingne l'Escripture,
Par l'espace de quarante ans
De jour ne de nuyt en nul temps
L'arc du ciel ne sera monstrée
A nulluy en nulle contrée.

O douleureux jour et doubtable
Cremeteux et espouventable,
Quant Dieu en ce jour advenir
Viendra son jugement tenir,
Et dira : D'enfer vous gettay,
Et de mon sang vous racheptay ;

Pour vous bastu et despouyllié
De sang et de sueur mouyllié,
Et n'oubliera pas à dire
Tous les tourmens de son martyre,
Comment fut trahy et vendu,
Escharny et en croix pendu,
Comment grans angoisses souffrit,
Et jusque à mort pour nous souffrit,
Et ses cinq playes monstrera.
Adonc chascun sainct tremblera,
Grant paour auront en la fin
Et Cherubin et Seraphin :
Las ! le juste où se boutera,
Quant à payne saulvé sera,
Sy com dit Job : Las ! que feray?
Pourtant je me conforteray
En ce que j'ay fort soustenu
Le martyre qui m'est venu.
Se pour tourment peult sainctir on
Par souffrance seray sainct hom ;
Voulentiers souffreray les paynes,
Et ne me seront pas grevaynes
Pour acquerir vie eternelle
En la joye perpetuelle,
A laquelle mon createur,
Triumphateur et salvateur,
Roy viateur, dominateur,
Plasmateur et mediateur,
Dispensateur, reparateur,
Conditeur et reformateur,
Me vueille mener et attraire

Par sa grace très debonnaire.

Je pry, je lo et sy conseille,
A ceulx qui cy tendront l'oreille,
Que nul hom, s'il n'est enragié,
Tant soit d'amours encoragié,
A mariage ne s'assente :
De lyesse luy clot la sente,
Et luy doingt les clefs de tristesse.
Car se chascun sçavoit bien qu'est-ce
Aussy de vray com je le sçay,
Qui en ay esté à l'essay,
On le devroit tout vif larder
Puis qu'il ne s'en vouldroit garder.
Or est ma nef à port venue,
Sy soit par aultre retenue,
Et supply à Dieu qu'il luy plaise
Qu'envers moy son ire rapaise,
Et me doint lieu avec m'amye
En la celeste compaignie.

AMEN.

A tous ceulx [là] qui me liront,
Leur supplie de cueur entier
Louent le bien que ils verront,
Et tout le mal par conte ront
Sans mesdire mette à quartier.
Amys, j'ay fait vostre psaultier
Nonobstant qu'il est imparfait,
Doncques vueillez de cueur entier
Retenir le meilleur sentier,
Et laisser le mal, s'il vous plaist.
Pour l'an que je fus mis en sens
Retenez M. et [puis] cinq cens,
Je vous prie, ostez en huyt,
Mettez octobre le tiers jour,
Et prenez plaisir et sejour
Tout ainsy comme il s'ensuyt.

EXPLICIT.

TABLE



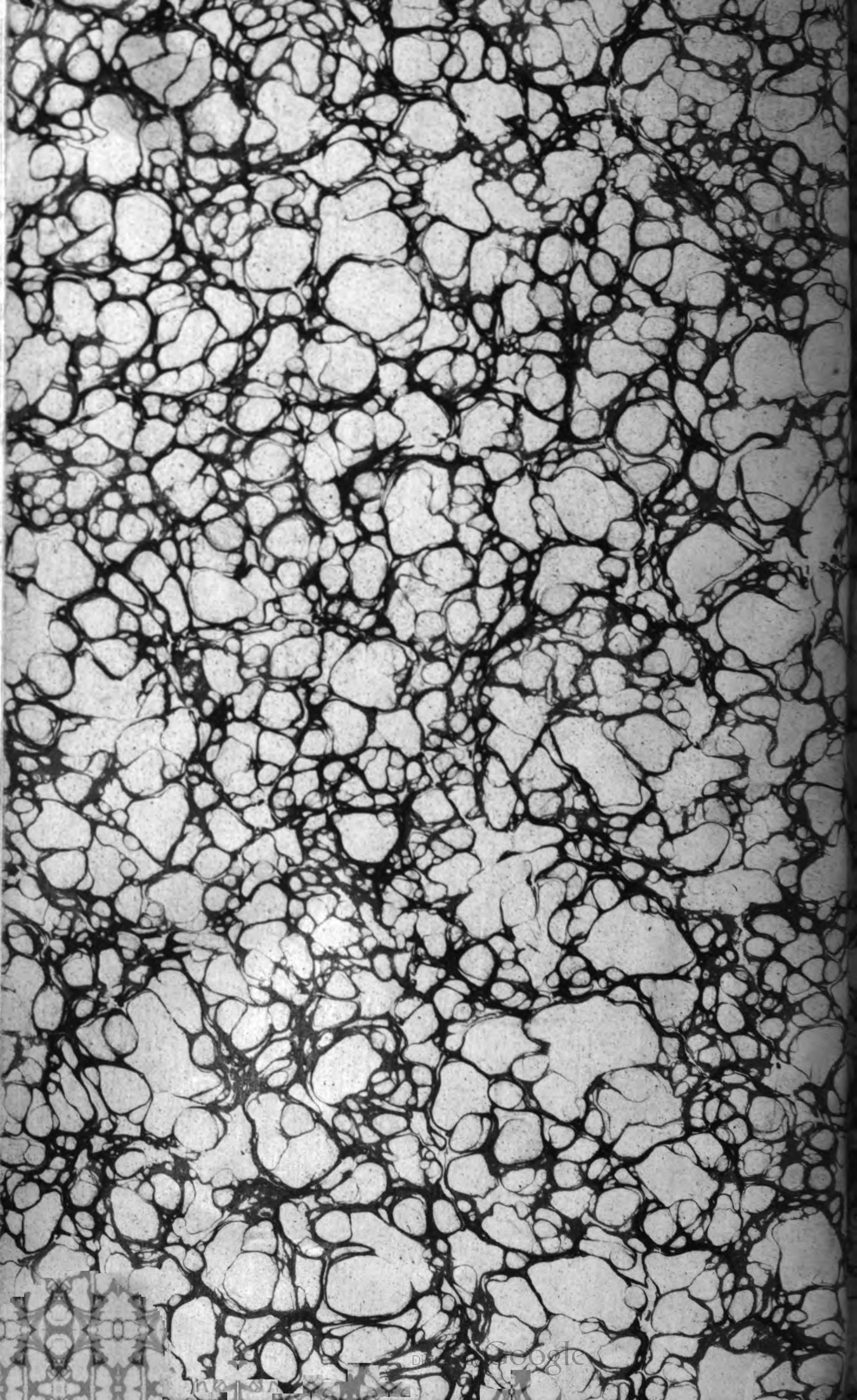
PARIS, 15 avril 1864.

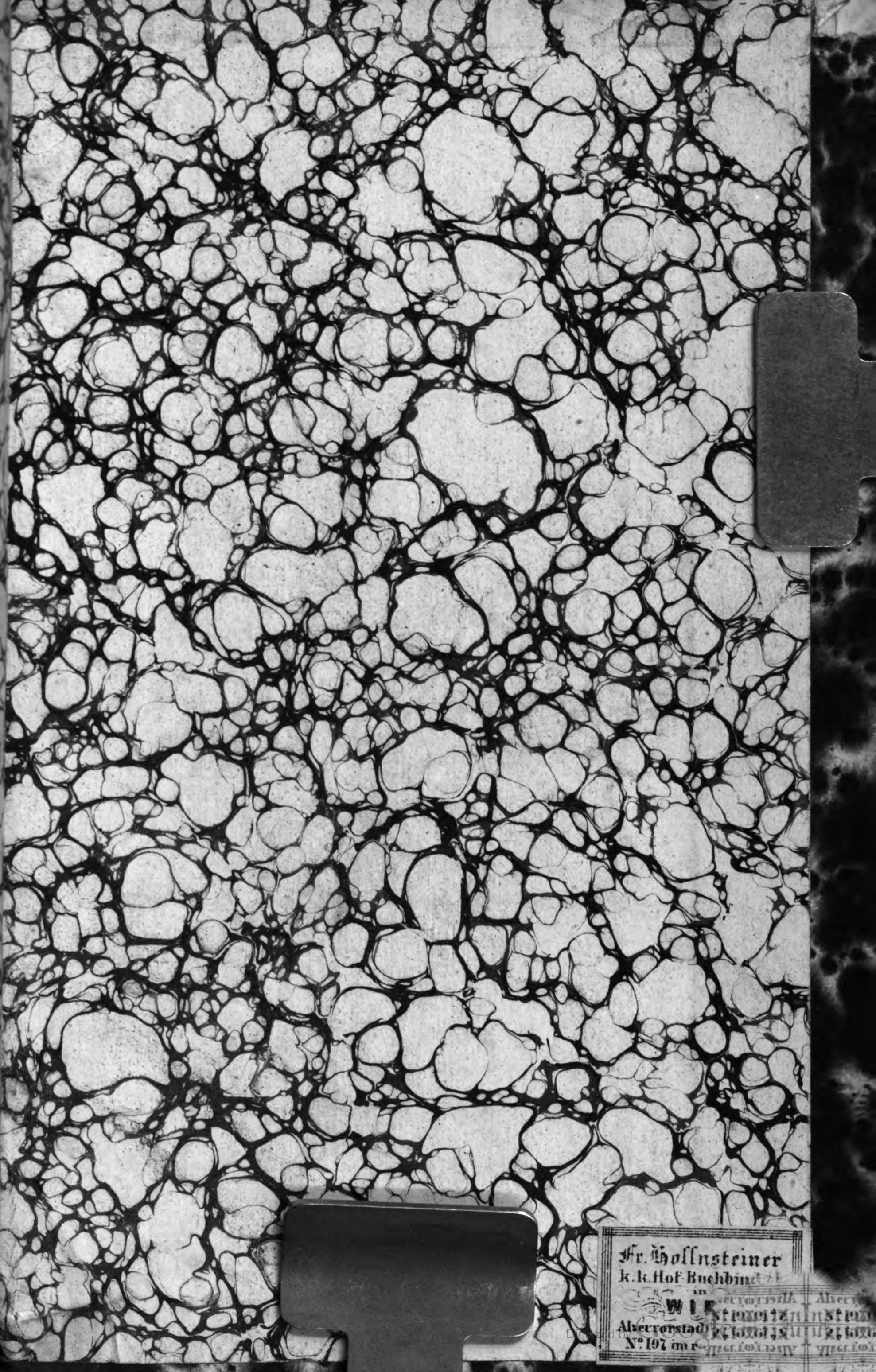
Dans deux ou trois mois au plus, nous mettrons au jour un fascicule contenant une Notice bibliographique sur le *Livre de Matheolus*, et l'indication des variantes présentées par les différents manuscrits et les différentes éditions. Ce fascicule sera remis aux souscripteurs du *Matheolus*, sans frais, contre le reçu ci-dessous :

Reçu de M. J. Gay, éditeur, à Paris, quai des Augustins, n° 41, un exemplaire du fascicule additionnel au LIVRE DE MATHEOLUS *et complétant l'ouvrage.*

Format petit in-12 : N°

— In-8. . . . N° 3




Fr. Hollnsteiner
k. k. Hof-Buchbin
in
WI
Alservorstad
N° 197 im r

